

L'ÉCLECTISME



Publié chez :

ID LIVRE.COM

Roland Michel Tremblay

44E The Grove, Isleworth, Middlesex, Londres, TW7 4JF, UK
Tél./Fax: +44 (0) 20 8847 5586 Mobile: +44 (0) 794 127 1010
rm@anarchistecouronne.com www.anarchistecouronne.com



L'Éclectisme

L'Éclectisme est né d'une sursaturation de tout. Il a été écrit à Londres et en partie à Dublin. La vie londonienne y est décrite, la vie dans la vente du whisky de l'Écosse jusqu'en Irlande.

L'Éclectisme est une folie. Un livre qui se voulait illisible mais à portée profonde. Le sujet est celui d'un voyage dans l'univers et dans la tête. Un bilan absolu de toutes les philosophies et des courants de pensées que la planète ait portés depuis les derniers millénaires. Un bilan pour célébrer la nouvelle philosophie du prochain millénaire: L'Éclectisme.

L'Éclectisme est un essai philosophique romancé qui ne suit aucun programme ou plan précis. On y apprend à reconsidérer l'univers en entier jusqu'à ce que les points de repères n'existent plus. Au bout de l'anarchie qui compose l'univers, c'est se lancer tête première dans une crise existentielle à travers une parodie contre l'aliénation de tous ces courants de pensée qui se terminent par *ismes*.

L'Éclectisme, c'est la mort. La mort des idées, des concepts, des philosophies, des courants de pensées, de la science, des religions, de la parole, des sensations, de la politique, de tout et du rien.

Un large extrait de L'Éclectisme a été publié dans Les Saisons Littéraires (Hiver 1997-1998, numéro 13, Éditions Guérin), et neuf chapitres ont été publiés dans un magazine hollandais (L'Universel).



ISBN : 2-7479-0014-2

Prix public : 89FF/ 14 Euros

En téléchargement gratuit sur www.idlivre.com/rolandmichel.tremblay

Achetez-le sur le site Le Livre Français :

www.livre-francais.com/?tliv=11&idliv=2-7479-0014-2

Avant-propos

Un large extrait de L'Éclectisme a été publié dans Les Saisons Littéraires (Hiver 1997-1998, numéro 13, Éditions Guérin). L'Éclectisme a été également partiellement publié dans un magazine hollandais (L'Universel).

L'Éclectisme est une folie. Un livre qui se voulait illisible mais à portée profonde. Le sujet est celui d'un voyage dans l'univers et dans la tête. Un bilan absolu de toutes les philosophies et des courants de pensées que la planète ait portés depuis les derniers millénaires. Un bilan pour célébrer la nouvelle philosophie du prochain millénaire: L'Éclectisme.

L'Éclectisme est sans doute un peu trop compliqué pour plaire aux masses. Il s'agit d'un essai philosophique romancé qui ne suit aucun programme ou plan précis. On y apprend à reconsidérer l'univers en entier jusqu'à ce que les points de repères n'existent plus. C'est une remise en question absolue de tout, où le temps, l'espace et la pensée s'entremêlent pour créer un monde des idées plus réel que la vie quotidienne. Avec pour création notre seule imagination, nous sommes chacun le Dieu de notre propre univers et nous le dominons autant que nous apprenons à en prendre conscience. Au bout de l'anarchie qui compose l'univers, c'est se lancer tête première dans une crise existentielle à travers une parodie contre l'aliénation de tous ces courants de pensée qui se terminent par *ismes*. L'Éclectisme, c'est la mort. La mort des idées, des concepts, des philosophies, des courants de pensées, de la science, des religions, de la parole, des sensations, de la politique, de tout et du rien. C'est là où la littérature en est, après la psychanalyse et la sémiologie. Au-delà du tout, il n'y a rien. Comme au-delà du rien, il y a tout.

L'Éclectisme est né d'une sursaturation de tout. Il a été écrit à Londres et en partie à Dublin. La vie londonienne y est décrite, la vie dans la vente de whisky de l'Écosse jusqu'en Irlande.

Préface

Après la lecture de ceci, il serait dérisoire de m'assommer avec des concepts insignifiants. Il vaudrait même mieux éviter de me questionner exactement sur son contenu ou de m'attaquer en affirmant que tout ça est une philosophie absurde qui ne saurait être acceptable. Je suis bien conscient que l'on peut contredire le contenu de ce livre dans son essence, et même le contredire à chaque ligne, il s'agit en fait d'une parodie de tous ces courants de pensée qui se terminent par *ismes*, en premier lieu L'Existentialisme. Le fait demeure qu'il s'agit d'un essai. Un essai que je me suis amusé à écrire et qui devrait demeurer un divertissement pour les sens. Je ne cherche pas à élaborer une nouvelle philosophie de malade mental complètement hors de ce monde, cherchant des justifications jusque dans les développements et les observations de la science actuelle. Je ne cherche qu'à stimuler l'imagination d'autres qui risqueront peut-être de voir le monde un tant soit peu différent et qui peut-être n'hésiteront pas à laisser voguer leur propre imagination vers des chemins éloignés des miens. Et puis si ça vous fait plaisir, je suis prêt à accepter vos qualificatifs de paranoïa et de schizophrénie. Je suis tout ce que vous voulez que je sois et probablement même pire que tout ce que vous pouvez identifier. Et c'est là l'essence de l'existence, un monde éclectique, exactement comme semblent fonctionner notre imagination et l'univers. Tout peut faire sens du jour au lendemain cependant, on découvrira peut-être la grande théorie unificatrice de toutes les théories de ce monde, et alors ce monde éclectique le sera encore davantage, car il ira au-delà de tout ce que l'on aura pu imaginer. Pourtant, le tout se résumera peut-être à une petite équation mathématique qui démontrera que chacune de nos actions ou chacun des événements de cet univers est prévisible jusque dans son essence.

On aura alors, par exemple, une science de la météorologie parfaite. On saura à chaque seconde où risque de tomber quoi sur cette planète, et d'un autre côté il n'existera plus aucun moyen de se faire plaisir à souffrir les déboires d'autrui, puisque l'on pourra tout

prédire. Mais nous n'en sommes pas encore là, j'ignore s'il pleuvra cet après-midi, le ciel semble incertain. Et dans ces conditions, j'entre de plein fouet dans un univers éclectique qui ne répondra à aucune des nombreuses questions que ce monde ne cesse d'apporter. Là n'est pas le but. Simplement parce que moi-même j'ignore quel est le but de ce livre, j'ignore même s'il a une raison d'être. Je l'ai écrit par pur besoin qui semble venir d'ailleurs que de moi-même. Croyez-moi, j'aimerais autant sortir de cet univers et jouir de la température que de perdre ma vie à tenter d'analyser et de comprendre l'existence. Semblerait que, dans mon cas, on ne fait pas ce que l'on veut de cette vie, on fait ce que l'on doit. Et si vous êtes rebuté après la cinquième page, alors il vous suffit d'aller vous amuser à prédire la météo de cet après-midi.

Si ce que nous considérons comme réel dépend de notre théorie, comment peut-on faire de la réalité la base de notre philosophie ? Je dirais que je suis réaliste dans le sens où je pense qu'il existe un univers là-bas qui attend d'être étudié et compris. Je considère la position solipsiste - tout est la création de nos propres imaginations - comme une perte de temps.

(Solipsisme : Doctrine où nous-mêmes et notre propre savoir sont la seule réalité.)

Stephen Hawking

Black Holes and Baby Universes, and other essays

L'ÉCLECTISME

1

Je vous propose le voyage d'un initié au-delà de tout, la mer, la terre, l'espace. Je vous invite à vivre la plénitude à un taux de vibration au moins égal à celui de l'univers dont vous ne soupçonnez pas l'existence. Je dis, voyez le ciel et les astres, voguez à travers les étoiles... ne voyez-vous pas la terre humide à l'aube du jour ? Les feuilles d'automne aux couleurs multiples qui craqueront bientôt pour devenir minérales ? Motivation à apprécier l'existence, à découvrir avec exactitude ce que le mot amour tente de définir. Car personne

n'en a la moindre idée. L'amour n'est tout simplement pas le bon mot. Il n'y a pas plus grande erreur que de s'asseoir et de se demander que faire aujourd'hui. Il n'existe pas de plus grande misère que de se dire le lendemain : les jours et les mois passent, on vieillit et on perd chaque jour davantage l'énergie nécessaire à l'accomplissement d'une destinée.

Je vois un immense champ où toute civilisation est ailleurs. Je vois la nuit dans le foin et les arbres. J'observe une chouette d'un blanc éclatant couvrir des œufs dans le grenier d'une grange abandonnée, à l'abri des poutres déjà en décomposition. C'est la vie à même la mort. Je vois la foudre mettre le feu à la vie et une chouette qui ne sauvera qu'un seul œuf. Cet œuf, c'est vous. Une structure décomposable jusqu'à la dernière molécule, jusqu'au dernier atome, qui lui-même est décomposable en un milliard de particules qui peuvent devenir immenses pour qui sait faire le point de mire nécessaire. Les idées ne sont-elles pas fortes ? L'imagination n'est-elle pas souvent la seule composante de cette réalité ? Avant d'atteindre les champs, serions-nous sortis du fond des océans ? Dans la noirceur et le calme d'une pression écrasante, pour monter ensuite comme un oiseau vers la surface de la vie, puis voler dans le ciel comme un poisson dans l'espace, trouvant dans chaque consistance de la matière les éléments essentiels à la survie. Jusqu'à la terre ferme, jusqu'au nid qui nous a vu naître pour la énième fois et pourtant la première fois. Il faut s'effondrer de tout son poids entre les branches et les brindilles, respirer le début des jours. Il faut ensuite découvrir ce que sont le soleil et la lune, ce qu'est la lumière du jour et celle de la nuit.

Qui osera encore parler de ce qui est naturel sans savoir ce qu'est la nature de chaque élément et l'infinie capacité de chaque chose. Qui encore ne mérite pas la vie pour ne pas l'avoir regardée une seule fois en face. Qui donc enfermé entre quatre murs de ciment cite des paroles vides pour alimenter la colère et entraîner la destruction de toute vie ? Je dis, écrasez-vous donc dans ce fourré et respirez profondément. Tout le reste n'est que futilité digne des innocents parce qu'incapables d'aspirer en eux les composantes de ce monde. Une vie inspirée n'a que faire des définitions ou du jugement. Elle recherche le bonheur en la plénitude.

Elle arrête de penser à un tas de choses insipides pour observer et méditer la vie qui s'organise et se développe.

C'est pourquoi je vois les arbres embrasser les animaux qui s'affairent à leurs provisions hivernales. Si la vie de l'humain pouvait crever d'autant de simplicité... s'émerveiller et travailler à s'approvisionner pour l'hiver. Si la grâce caractérisait chaque personne. Si l'émerveillement et l'éveil étaient possibles à chacun. Les uns ne risqueraient pas de détruire les autres, les détourner de leur raison, les priver de toute énergie. Si l'on peut voir la clarté du jour une seule fois, alors on en connaît l'existence. La quête commence alors. Il existe une continuation de chaque élément. D'une génération à une autre, de la famine à l'abondance, mais également de l'abondance à la famine. Une quête de l'absolu et de la connaissance, qui ignore où est le début et où est la fin, puisqu'il n'y a pas de début comme il n'y aura pas de fin.

2

Ai-je un nom ? Dois-je en faire quelque chose de respecté ? Non. Je juste, vis. Et vivre peut nous conduire d'un documentaire télévisé à une boîte de nuit londonienne en un instant. Je bois du Cointreau ce soir. Je vivais en Belgique voilà pas longtemps, juste à côté d'où Rimbaud a tiré Verlaine au fusil. Je vous le jure, je n'y pensais pas à cet instant. Je suis maintenant loin d'un coin aussi déprimant. Je vis à même la musique de cette fin de millénaire. J'ai souffert l'enfer d'un damné. Un pauvre paysan qui s'en était promis et puis à la dernière seconde a changé d'avis. Je suis trop grand. Je suis trop puissant. Je suis rempli de cette énergie que l'on gaspille à danser dans les clubs ou à réfléchir à son avenir qui ne viendra jamais. Je plains tout et chacun, autant que je me plains. La vie n'est rien, sauf lorsque l'on est saoul et drogué. Il ne faut jamais s'attendre à des miracles. À de l'éclectique surtout, c'est cela notre vie.

J'ai vécu ! Moi ! J'ai fait l'amour à ce qui existe de plus jeune et de plus beau ! J'aurais pu les garder tout à moi. Leur faire l'amour jusqu'à la fin des temps. Car je suis beau et je suis jeune. La vanité n'a jamais tué personne, seulement elle apporte le mépris des malchanceux et des moins courageux. Avez-vous lu le Rouge et le Noir ? Moi je succombe et je jouis. Je me

fiche de ce que raconte le village, la ville, la planète. On ne parlera pas encore de l'univers à votre niveau, l'univers est si ignorant. N'avez-vous jamais essayé les vraies drogues ? Vous comprendriez alors pourquoi on en devient si dépendant. Je parle pour une génération. Pour que l'on ne puisse pas dire qu'avant, cela était mieux. Si c'était mieux dans le temps, c'est que vous vous trouvez à la mauvaise place, avec les mauvaises personnes. Rien de pire que de jouir d'un passé douteux, là où l'action se déroulait des siècles avant que l'on ne vienne au monde. La vie existe encore, elle existe toujours. Souvenirs anciens que seuls les vieux peuvent apprécier, et encore, par nostalgie uniquement, car rien ne saurait être pareil de ce qui a été.

Je vis avec mon temps, je vis dans l'action. Ce pourquoi je suis à Londres et que j'amplifie l'histoire. N'y rêvez que pour vous motiver à vivre. Je suis venu au monde pour vous réapprendre à jouir de la vie. Ça commence par les folies. J'en ai déjà beaucoup parlé, mais vous ne m'avez certes pas entendu. Je vis à Isleworth, Middlesex, London. Je suis en amour avec une personne qui a douze ans de plus que moi. Je l'ai trompée avec des jeunes de dix-huit ans qui ne se rendent même pas compte que l'avenir leur appartient. Moi je m'impose à juste titre, je construis la motivation d'autrui. Fuck ! Que faut-il lancer pour provoquer une réaction ? Perdu comme le monde l'est.

À travailler, espérant une quelconque promotion qu'ils jugent due. Non ! Rien n'est dû. Il faut être au-dessus de tout cela. Il faudrait être maître ? Maire de la ville ? Riche industriel, vedette respectée et adulée ? Comte, Duc, Préfet, Évêques ? Et pourquoi. Qu'y trouverions-nous sinon cette liste effrayante d'obligations insupportables ? On est bien plus fort dans le monde des idées. Seul chez soi à reconstruire tous les principes de l'univers à sa guise, pour soi seul. Ah, la liberté de faire ce que l'on veut, de faire en sorte d'être heureux sans l'approbation d'autrui. Autrui vous admire pour ce que vous n'êtes pas, et vous détruit ensuite. Sans cesse nous avons besoin de nous prouver, jusqu'à notre mort. Je pourrais en écrire tout un roman, et personne n'y verrait l'essence. Vous n'êtes qu'un œuf, souvenez-vous. Et encore, un œuf informe. Insuffisamment couvé ou trop couvé. Il n'existe aucun juste milieu en ce monde. Ce n'est que par les extrêmes que l'on réussit à produire des génies.

Faut-il ignorer encore trop longtemps la portée de telles paroles ? Bien sûr. Personne

n'est en position de parler avec un ton aussi pédant, avec une prétention aussi marquée, alors il faut bien qu'il s'en trouve quelques-uns comme moi pour remettre le monde en place. Aucun historien de renom ne réussira à nous faire avaler l'histoire qu'il ou que d'autres auront si stupidement résumée pour la postérité. Personne ne sera jamais suffisamment qualifié pour dire quoi que ce soit. Pas même moi, surtout pas moi. C'est pourquoi je ne suis qu'un intermédiaire ignorant qui cherche à motiver à vivre.

Découvrez l'univers ! Sortez pour marcher dans les bois en pleine nuit ! Vous découvrirez certes quelque chose de différent de votre routine habituelle. Je vous présenterais le parc Osterley, mais cela ne vous dit rien. J'y ai pourtant écrit bien des pages, j'y ai marché en plein jour pour nourrir les oiseaux. En pleine nuit j'y ai fait l'amour, éjaculant sur les feuilles mortes. La beauté n'a pas d'âge, la beauté n'est pas à l'image d'une perfection établie par ceux qui rêvent trop sans vivre.

J'ai un avenir devant moi seulement parce que je le construis moi-même. Rien ne viendra d'autrui, rien ne vient jamais d'autrui. Je retire tout ce que j'ai dit, encore et encore. La vie vaut la peine d'être vécue, si on construit soi-même son avenir. Ça m'en aura pris du temps pour comprendre ça. Mais c'est tellement d'efforts et d'énergie que parfois on se demande si ça en vaut la peine. Je réponds, non, cela n'en vaut pas la peine. Vaut mieux vivre et jouir d'une marche dans les bois. Être heureux ne se résumerait-il donc qu'à une marche à même la nature ? Oui, car cela apporte la plénitude. La plénitude, la paix intérieure, le sentiment de la liberté quand bien même il ne s'agirait que d'une heure par jour. Je n'ai pas changé d'avis en dix années toutes comptées. Les champs verts ne seront jamais une platitude. Mêlons-y tout ce que cette vie a inventé pour nous divertir, Dieu par exemple. La beauté de la vie comme synonyme. À moins que votre vision de Dieu ne soit destructrice, ce que je respecte, croyez-moi. Comme on respecte les mendiants dans les rues, oui. À chacun sa destinée et ses idées. L'univers est grand et permet l'inondation des pensées les plus inconcevables. Mais aussi les motivations les plus imprévisibles. Ce que je sais voir lorsque je m'avance et que je crie sur tous les toits qu'il existe une existence qui en vaut la peine.

Il est deux heures du matin en Belgique, il est à peine minuit à Londres, même pas six heures du soir en Amérique. Tout n'est-il pas relatif ? Oh certes, nous aurions une mission à accomplir sans en être trop conscient. Fuck it. Certaines étapes sont plus importantes dans

le moment, pour nous qui sommes si loin de la vie spirituelle. Car je sais que plusieurs sont en quête de cette incroyable destinée, alors que trop peu sont vraiment sur la bonne voie. Car y a-t-il une bonne voie ? C'est-à-dire qu'est-ce qu'une vie spirituelle? Sinon celle que l'on se sera fixée. Je ne suis pas vendu à de quelconques courants de pensées insipides qui n'apportent qu'amères déceptions, parfois seulement après quelques années, sinon des décennies. Ce livre se nomme L'Éclectisme pour la simple raison que rien n'est concret, rien n'est juste, rien n'est cohérent, et c'est mieux ainsi. Qui peut avoir la prétention de parler sur une ligne directrice qui part d'un point et conduit à une finalité parfaite et universelle ? Aucune philosophie n'apportera la vérité. La vérité n'émergera jamais d'aucune religion. Simplement parce qu'il n'existe que la vérité propre à chacun. Si vous n'avez pas encore compris cela, payez-vous l'histoire complète de la philosophie en mille sept cents volumes sans oublier l'existentialisme de Jean-Paul Sartre au passage. Alors vous comprendrez que personne ne détient la vérité. Il n'existe que ce sentiment de plénitude parfois si difficile à trouver. Cherchez et vous ne trouverez probablement pas. Faut-il ces romans pour vous apprendre à vivre, la haute société pour vous apprendre à bien vous comporter, l'admiration d'autrui pour vous conduire à un état d'ivresse indescriptible. Sautez dans l'héroïne alors, l'effet aura plus d'impact, sans nécessiter une tâche impossible à accomplir.

De quoi parlai-je donc ? Que comprendre à tout ce blabla ? Est-ce donc à la mode de ne rien comprendre à l'art ? Revenons sur terre, je parle de l'existence. Tous à un moment ou à un autre en arriveront à ce même point, nous ne sommes pas seuls en théorie, mais en vérité nous le sommes. Souffrir, c'est notre destinée.

Que faut-il espérer du chapitre trois de ce livre? Je me force à écrire, comme un devoir à accomplir, une maladie de naissance qui me force à taper sur ce clavier. Où sommes-nous en ce moment ? Cela importe peu. Je n'arrive à écrire que lorsque je suis inspiré. Aurais-je donc

moi-même une mission à accomplir ? Quelque chose à partager avec les gens, à faire comprendre ? Je suis saoul, je ne suis qu'un alcoolique. Je n'atteins cet état d'inspiration que lorsque je suis boosté à l'extrême. Je vis alors davantage dans ma tête qu'en réalité. J'écris et on me lit. Quelle expérience ai-je qu'ils n'aient pas ? Que puis-je apprendre aux autres qu'ils ne connaissent déjà ou qu'ils ne puissent apprendre par eux-mêmes ? Mais n'importe quel autre livre qu'ils liraient ne serait que pure perte de temps. Comme de lire ceci. Cela n'est que pure perte de temps. Ils sont malheureux car ils ne peuvent pas être heureux. Ils sont heureux parce qu'ils ne peuvent pas être malheureux. L'indifférence face à tout, voilà leur vie. Mais ils pourraient vite devenir extrémistes face à tout. Nous connaissons un peu la nature humaine. Elle prend vite parti et ne voit plus clair. Rejetant tout ce qui est contraire à sa petite idée bornée et cependant bien grande. Tout mérite d'être méprisé en cette vie. Tout est toujours à remettre en question à chaque seconde. Sinon, nous sommes extrémistes. Où cela nous conduira-t-il ? Qu'importe. Faire la guerre à propos de concepts oubliés, cela est dérisoire et amusant à la fois. Je n'ai pas une grande opinion de la vie, certainement pas une grande opinion de l'existence d'autrui. Crevez au coin de la rue ou devenez président des États-Unis, écouté partout dans le monde chaque fois que vous osez prononcer une parole, cela ne me laisse ni chaud ni froid. Je suis bien au-dessus de tout cela autant qu'en dessous de tout cela.

Je travaille pour une compagnie qui organise des conférences et tous les jours je parle avec des directeurs, des chefs de direction, des directeurs de marketing et puis quoi encore. Qu'est-ce que cela signifie ? Rien. Que font-ils ces directeurs ? Cela est inconcevable. Je pourrais être un producteur de conférence, ou un directeur adjoint au marketing. Qu'est-ce que cela signifie ? Rien. Je suis bien au-dessus de tout cela, autant qu'en dessous. Car je parle du cœur, de l'âme, de la vérité, de la connaissance. L'expérience de la vie, peu importe l'étiquette qui nous caractérise.

J'ai étudié dans les plus grandes écoles qui soient et j'ai refusé le diplôme. Je ne dis pas que cela ne m'a pas traumatisé pendant des mois, mais aujourd'hui j'en suis fier. Peu importe pourquoi exactement. Je n'en ai aucune honte. Seulement celle d'avoir terminé un diplôme universitaire de premier niveau. Que je rendrais sur-le-champ, car cela ne vaut rien. Me juger sur cela, c'est bien mal me connaître. Mais on n'a jamais connu personne, jamais

reconnu personne. Ainsi la vie va. Je ne veux pas de reconnaissance, elle est bien futile à ma plénitude. Je ne veux pas de récompense, elle ne sera jamais à la hauteur de mon bonheur. Pourquoi n'y a-t-il que sur l'alcool ou sur la drogue qu'il est possible de voir vraiment la réalité ? Je suis heureux à Londres. Peu il m'en faudrait pour m'envoler pour le Canada et devenir le plus misérable des vers de terre. Pourquoi est-il si difficile de comprendre que nous sommes heureux lorsque nous le sommes ? Faudrait-il sans cesse souffrir énormément pour revenir ensuite à notre état initial et l'apprécier enfin ?

Je parle de moi, mais je parle d'autrui. Ils peuvent toujours tout transposer à leur vie, les analogies sont infinies. Ils croient que je n'ai aucune raison de souffrir, comme ils ont tort. Ne savent-ils pas que la jeune fille en peine d'amour peut souffrir tout autant sinon plus que le juif qui se fait bouillir à petit feu par les Allemands ? Ne serait-ce qu'à son suicide que l'on reconnaîtra sa misère insupportable ? Pour qui n'a rien connu de pire, le plus petit des événements peut devenir un calvaire infernal. La plus petite des maladresses peut devenir la plus grande honte jamais connue. Nul besoin d'avoir crevé de faim comme moi pendant cinq ans pour comprendre cela. Au moins j'ai choisi ma destinée, cela compense pour toutes les souffrances endurées.

Si cela m'avait été imposé, je n'aurais pas survécu. Et voilà ce qu'il en est de l'existence.

J'ai un idéal de vie que tous reconnaissent. Les humains ne pensent pas si différemment les uns que les autres. Certains se perdent, mais au fond d'eux-même, ils ont le même idéal de vie. Laissez-les traverser les années, les siècles et vous verrez, ils en viendront tous au même point. De même, nous ne sommes pas si différents de ces animaux sur l'île Georgia. Des pingouins qui accomplissent tous la même destinée. Tentant de freiner leur prochain au possible, sans se rendre compte qu'à être un obstacle pour les autres, on devient son propre obstacle soi-même. Étant jeune, j'étais heureux d'avoir découvert un animal qu'apparem-

ment peu de gens avaient entendu parler, le lemming. Quelques années plus tard, tous ont fait le parallèle entre la destinée des lemmings et celle de l'homme.

Serait-on aujourd'hui au point de rencontre de toutes les philosophies ? Qu'en est-il du *Contrat Social* de Rousseau ? Du *Prince* de Machiavel ? De Locke et de Hobbes ? Ils sont pour moi, certes, essentiels, mais combien tristes. Je vois tellement plus loin, tellement plus grand, je souhaite tellement davantage que ces lois et ces organisations sociales faites pour réprimer tout sentiment et toute vie. À ce titre j'aimerais peut-être mieux Albert Jacquard et Hubert Reeves, qui malgré leur pessimisme marqué, voient tout de même une porte de sortie positive. Qu'en est-il de cette obsession des armements, de ces bombes nucléaires ou bactériologiques ? J'ai souvent dit, faites-les sauter vos bombes, on verra ensuite ce que cela pourra amener de mieux. Quelle idée anarchique, que seul un dérangé comme moi peut lancer sur les toits. Ce sont les grands événements qui apportent plus rapidement un retour sur soi, une analyse de tout, une remise en question globale. Qu'autrement on prendrait des siècles à y parvenir. Après la deuxième guerre mondiale, le philosophe s'est arrêté dans son élan, puis il a tout rejeté en bloc. On a vu la naissance de courants humanistes dont on ne sait plus trop ce qu'il en est. La guerre n'est jamais souhaitable, mais il serait vain de n'y point voir quelques avantages. Sinon, qu'y apprendrions-nous vraiment. Les pires sujets, ceux qui sont tabous, sont évidemment les seuls qui devraient être traités en profondeur, compris et acceptés. L'homosexualité, la pédophilie, les agressions sexuelles, la religion. Qui, quoi, comment, pourquoi.

Seconde tentative. J'ai un idéal de vie à atteindre. Knightsbridge, Sloane Square, Harvey Nichols, Harrods, Dunhill, Mezzo, Hilton ! Ah ! Et des fourmis partout sur le trottoir. Et puis je marche dans Battersea Park avec cette jeune personne blonde qui n'a cessé de me regarder pendant deux mois au travail sur Bressenden Place.

Elle disait être en amour avec moi, moi de même, puis un beau jour cette personne a disparu. C'était mon idéal. Puis j'entends un rythme effrayant, je vois des lumières partout, de la fumée, et des gens danser comme des malades mentaux. Björk, Army of me. Björk est certainement arrivée dans votre village. Mais la musique que j'écoute ne sort pas du Royaume-Uni. La reine n'est-elle pas belle sur les timbres-poste ? Il y a des égouts à Londres, j'y vais

souvent. J'y vivais pratiquement, et j'y vivrai encore.

J'ai un idéal de vie à atteindre. Je crois que je déprime. Je ne vais pas vous entraîner dans mon gouffre.

5

Ils croient que je ne les vois pas venir de loin. Que je ne ressens pas leur mépris inépuisable, leurs grands airs pour me convaincre qu'ils sont tellement supérieurs à moi. Seraient-ils donc tant convaincus que je ne vaudrais pas le dixième de leur expérience et de leur cervelle? Ils ont vingt-cinq fois mon salaire, des problèmes d'hypothèques et de crédits. Ils ont une famille complexe, réelle ou projetée. Ils ne sont donc plus de ce monde. Ils ont une vie intérieure, extérieure, puis une autre tout au fond d'eux qu'eux-mêmes ne sauraient atteindre. On me dit qu'il me faut gagner leur respect. Je dois m'habiller ainsi, faire cela, tenter de mériter leur place, et encore, ils me mépriseraient pour ce que jadis j'étais à leurs yeux. Peut-être ne sont-ils qu'insatisfaits sexuellement. Qu'ils prennent donc un bâton et qu'ils se l'enfoncent dans le trou du cul. Je puis les aider s'ils ne s'en sentent pas la force. Mais je les préviens, ça va faire mal.

Chaque matin on se lève, écoutant au loin une nécessité de se rendre à Victoria. Nous prenons le train, bondé à pleine capacité, souvent en retard, parfois en grève, pour accomplir bien peu de choses. Le sens le plus commun à tout cela, c'est celui de la survie. On travaille pour gagner de l'argent, pour se payer un endroit où dormir et manger. Ensuite viennent les loisirs, si l'on est assez sage pour économiser. Cette vie ne contente personne. D'autant plus si on n'est qu'un mécréant à travers cette masse. Ils me méprisent pour éviter de réfléchir sur leur condition. Ils me méprisent afin d'oublier qu'ils se méprisent. Un amour-propre rempli de vanité pour suffire à leur sentiment de misère et leur besoin de voir ce monde éclater. Ils arrivent aisément à oublier ce vide impénétrable, en le remplaçant par une prétention presque imperceptible puisque tellement répandue et cimentée à même les institu-

tions. Il n'y a pas de quoi être fier de ce monde. De cette construction impressionnante d'un système dont personne ne voit la source ni la fin. Je ne parle pas d'une philosophie de la vie au détriment d'une autre. Qu'ils ne me demandent pas les solutions de rechange, je n'en ai pas ! Je refuse même de trop me soumettre à la construction d'un idéal utopique. Qu'ils soient conscients, c'est tout ce que je demande. Ainsi on évitera l'insipide stupidité de toutes leurs simagrées et leurs humeurs. La conscience d'un ridicule, évite l'enfoncement dans le ridicule. À se prendre trop au sérieux, on finit par tuer tout le monde, soi-même au premier plan.

Je ne suis pas Rousseau, ma vie ne leur appartient pas, je n'ai pas à subir la moindre petite autorité ou même air d'autorité de leur part. Lorsque je les vois se battre pour un bonus de vingt-cinq livres à la fin de la semaine, je les gifle au visage pour les réveiller. Ils sont vraiment atteints. Une maladie probablement incurable, un aveuglement sans possibilité de recouvrement de la vue. La science semble ici ne jouer que le rôle d'un agent destructeur qui empire notre condition.

J'ai passé les quinze dernières années assis devant un ordinateur. Quelle idée peut-on se faire de moi alors ? Celle d'un handicapé paraplégique en chaise roulante qui n'a jamais vécu, qui n'a jamais eu cette chance de sortir au grand air pour aller courir sur les collines dans les jardins botaniques royaux. Parfois j'ai l'impression moi-même d'être un agent destructeur d'une négativité à tout casser. Cette vie semble tout faire en son pouvoir pour tuer tout optimisme. On voudrait même en faire oublier le pessimisme. Il n'y aurait plus qu'à aller travailler le matin et l'après-midi pour aller ensuite s'écraser devant son téléviseur le reste de la soirée. Deux jours de congés pour voir ses amis et accomplir toutes les autres obligations, travaux, formalités impossibles à remplir ou accomplir durant la semaine. Ainsi on est certain de ne plus réfléchir à sa condition d'humain opprimé par tout et chacun. Bien sûr qu'ils ne partagent en rien mes idées, ils ne s'arrêtent jamais pour remettre en question quoi que ce soit. Ils n'ont pas le temps ni l'énergie.

J'ai remis en question ma vie des dizaines de fois, j'ai vécu dans cinq pays différents, déménagé plus de vingt-cinq fois, connu des centaines de gens, et je ne suis pas plus avancé que celui né à Hounslow qui n'a jamais pris un de ces avions qu'il voit à chaque minute au-

dessus de sa tête et qui décollent d'Heathrow vers des horizons inconnus.

Je suis pourtant rempli d'une énergie infinie, prêt à bâtir de grands courants universels. Je déplacerais les masses, motivant tout un peuple. J'ai cela ancré en moi, avec le charme qu'il faut pour faire de mes ennemis des amis sûrs. Je suis un maître d'orchestre qui sait rendre une harmonie à travers l'infinie cacophonie des civilisations. Mais je réprime tout, comme ceux que je connais, remplis eux aussi de cette inépuisable motivation à vivre, qui sans cesse est remise à sa place, une place bien basse, cachée dans les profondeurs des grandes métropoles.

Pourtant, si je me mets à parler, tout de suite on peut m'accuser de parler à tort et à travers, de radoter, de raconter parfois des stupidités qui marquent mon ignorance absolue de tout. Pourtant, si je me mets à parler et que l'on m'écoute, je ne suis plus qu'un agitateur de foule prêt à abuser autrui. C'est vrai. Personne à la tête d'un groupe, d'une collectivité ou même de la planète entière n'arriverait à quoi que ce soit de bon. C'est que personne n'a rien à attendre de personne et ne devrait jamais rien attendre de personne. Le salut ne vient que de soi, pas d'un Jésus-Christ mort et enterré dont Dieu seul sait dans quelles circonstances et qui risque de nous réapparaître un jour ou l'autre pour pardonner nos péchés et nous ouvrir les portes d'un pseudo paradis qui saura vite devenir un enfer.

Je vous bénis tout de même si vous avez soif de morale, mais je ne vous ouvrirai pas les portes du paradis. Mais vous pourrez vous contenter en pensant que de ce fait, je ne vous ouvrirai pas non plus les portes de l'enfer.

Qui est Robert Bourassa ? Un politicien québécois qui est maintenant mort. Et qu'a-t-il fait ? Je ne m'en souviens pas, on oublie très vite ce genre de chose. On ne retient que la phrase magique accolée à son tombeau. Quelle est-elle cette phrase demandée à passer à la légende ? C'était un très bon politicien qui a aidé par ses grandes qualités le développement

de sa nation. Cela est-il justifié ? Cela importe-t-il, puisque nous oublions toujours tout. Pourrions-nous oublier cette phrase passée à l'histoire ? Non, elle servira pour les cours d'histoire futurs.

Voyez-vous, on résume la vie d'autrui à une phrase. On résume l'histoire à une ligne. Et tout cela n'est d'aucun intérêt pour personne ici à Londres. Qui est Robert Bourassa ? Je l'ignore et ce n'est pas très important. Personne n'est vraiment important. L'accomplissement de quelqu'un est toujours limité. Parfois essentiel et grand, mais souvent ignoré. Parfois futile, bas, massivement diffusé et apprécié. Ainsi on admire des constructions bien inutiles et l'on vénère des modèles bien dérisoires.

Un politicien n'est qu'un outil qu'un ordinateur programmé avec des paramètres bien définis saurait remplacer aisément. Certains politiciens sont irremplaçables, mais jamais blancs comme neige. Peut-on admirer l'homme ou quelques actions isolées et même transformées par l'histoire ? Arrêtons un instant pour réfléchir à qui on a appelé génies cette année. Qu'est-ce qu'un génie ? Combien y en a-t-il dans l'histoire ? Pourquoi le sont-ils ? Leur titre est-il mérité ? Tout cela n'est que concepts qui font se pâmer bien des gens. Heureusement il y a encore des gens sensés sur cette planète, qui mesurent le pour et le contre de chaque chose en considérant toutes les variables (et parfois réussissent encore à prendre les mauvaises décisions). Il est toujours surprenant de retrouver à la tête de toute grande organisation la ou les personnes que soi-même on juge les moins aptes à accomplir quoi que ce soit de bon. C'est que les intérêts de chacun diffèrent énormément. Alors les frictions sont inévitables. Le pouvoir, et pourquoi on l'offre comme un prix à gagner plutôt qu'une nécessité essentielle, est trop souvent pris pour acquis. Jusqu'au jour où c'est fini et que le bilan à tous les points de vue est négatif.

J'admire certaines personnes en pouvoir, mais qu'ont-ils fait de concret et de significatif ? Mais avaient-ils besoin d'accomplir quelque chose de concret et de significatif ? Tout dépend de notre définition du mot pouvoir et si ce pouvoir est bien nécessaire. Voulons-nous un outil à prendre des décisions, une personnalité amusante pour les journaux dont on note en pourcentage la popularité de chacune de ses décisions, ou alors un meneur révolutionnaire qui va tout remettre en question pour le mieux et ensuite va passer à l'histoire ?

Mieux, voulons-nous de petits mécréants qui n'accomplissent rien mais qu'un coup mort nous élèverons au titre d'un Moïse qui a sauvé tout un peuple de l'esclavage et de la mort certaine ? Prendrions-nous trop au sérieux le pouvoir et à la fois trop à la légère ? Sans compter que le système destructeur de hiérarchie et d'empiétements des pouvoirs assure la fin d'un règne assez rapidement et toujours à coup de pied au cul.

Voici 100 milliards de livres en retour de toutes sortes, taxes et impôts inclus. Comment les dépenser ? Ah, nommons des ministères, des ministres, des députés, etc. Et dépensons deux fois plus en bout de ligne. Pourquoi ? Où va cet argent ? Cela est inconcevable, cela n'a pas d'importance. L'important est que nous avons tout dépensé et même deux fois plus sans brimer notre cote de crédit. Tout gouvernement avec un budget doit être pris au sérieux et ne peut dépenser à tort et à travers sans rendre compte d'abord à tout et chacun. Cela est dans la constitution. Il est inutile de réécrire ici la constitution. Mais il faudrait peut-être la relire et la respecter avant de vouloir la transformer à volonté. Elle n'est peut-être pas parfaite, mais les gens au pouvoir sont encore pires, à prendre des décisions qui frisent le ridicule et qui même questionnées ne sont pas remises en question. Mais ne vous inquiétez pas, ils deviendront tous des héros et passeront tous à l'histoire.

7

Faut-il apprécier la vie pour ce qu'elle n'est pas ? Faut-il récompenser les gens pour ce qu'ils ne sont pas ? Il est difficile de faire autrement, sinon impossible. Peut-être faut-il baisser les bras et accepter ce monde qui semble imparfait, mais qui vraiment serait imparfait s'il était à l'image de la perfection que l'on s'en fait. Car la perfection est relative, comme toute critique bien futile. Ceci est un jugement, tout jugement est aussi bien relatif. Ainsi il n'y a pas de porte de sortie et le philosophe s'y perd complètement, lui et son discours inutile. S'il faut tout remettre en question, que reste-t-il en bout de ligne ? Puisque questionner tout et chacun devient un obstacle et pourrait même arrêter tout et chacun

dans son élan. Il serait donc important de ne pas trop exagérer dans sa remise en question et d'accepter certains éléments comme acquis, sans les questionner davantage. Puisque, je l'ai déjà dit, l'humain est extrémiste. Il en viendrait vite à se demander s'il y a un sens à tout cela, jusqu'au point où évidemment il remettra en question tout sens qu'il pourrait accoler à tout élément, même l'existence.

Rien ne fait sens en ce monde si l'on ne prend pas certains faits pour acquis. Et déjà ces faits sont discutables et ainsi on se retrouve face à cette question existentielle qui remet toujours cette idée que, si rien ne fait sens, il est temps de s'inquiéter gravement à toutes ces variables qui menacent l'univers. Ou alors accepter un autre extrême où finalement la vie n'en vaut pas la peine. Puisque enfin, pourquoi continuer à vivre si ce n'est que pour souffrir éternellement ? La plus simple de nos actions est souffrante. Un simple mal de tête nous le fait comprendre, un seul mouvement est d'un pénible grandement amplifié. Nous sommes lourds, des masses qui voudraient bien juste s'écraser sur les planchers des vaches et ne plus bouger. Alors on peut faire entrer la motivation à l'existence dans l'équation. Le mystère de la spiritualité, de la religion, de Dieu, de la mort, de l'univers, du paranormal, de la science-fiction, et puis quoi encore. Le suspense, la littérature, les études, la hiérarchie, la réussite sociale et amoureuse. Mais alors le bilan est toujours tellement effrayant lorsque l'on regarde en arrière. Ces motivations ont fonctionné, mais n'apportent que des bilans insipides. C'est ça ma vie ? Eh bien, il semble que oui. Même pour ceux dont généralement on croit leur bilan de vie rempli et amplement suffisant. Peut-on voir une solution à ce problème ? Non, car il ne s'agit pas d'un problème. Il s'agit d'une constatation dont il faudrait peut-être oublier d'en prendre conscience.

Ceux qui réfléchissent trop au sens de la vie sont malheureux, c'est connu. Peut-être au moins ils savent ensuite apprécier chaque petit élément de leur existence, et cela serait déjà suffisant pour justifier un tel amas de réflexions sans doute superflues. Prenons par exemple Londres et la Grande-Bretagne. J'invite n'importe qui à venir marcher sur Baker Street. Il faudrait également prendre le train à Victoria pour aller jusqu'à Croydon via Clapham Junction, retourner à la station Paddington, visiter Oxford plus au nord, puis revenir sur Baker Street. Cela pourrait laisser bien des gens indifférents. Maintenant, j'invite cette personne à lire l'œuvre complète de Sir Arthur Conan Doyle, les Aventures de Sherlock Holmes,

puis à refaire le même voyage. Tout serait changé en son esprit. Il verrait vivre ces lieux en d'autres temps, il deviendrait partie intégrante de quelques enquêtes de Sherlock Holmes à travers l'Angleterre et serait satisfait. Ainsi il ne vivrait que dans ses idées. Capable d'apprécier la vie que parce qu'il aurait déjà enregistré quelque chose auparavant. Il est donc essentiel de se conditionner à aimer la vie par un bagage d'informations qui explicitera et amplifiera chacun des petits éléments de sa vie. Ainsi il est intéressant et puissant de songer à la création de l'univers par quelqu'un qui y aurait songé pour devenir en quelque sorte un songe qui, pour nous, serait bien réel. L'univers ne serait donc qu'une théorie, et une idée qui au mieux de ses connaissances pourrait à la limite provoquer un sens. À quoi penserions-nous s'il n'y avait pas cet incroyable amas d'agencements atomiques qui forment des êtres, des maisons, des planètes et un système social organisé ? À autre chose qui, certes, n'a pas besoin de tous ces agencements pour s'accomplir.

Nous vivons davantage la nuit dans nos rêves que dans la vie quotidienne. Et tout semble très réel juste avant que l'on ne soit complètement éveillé, où une autre sorte d'existence prend place. Certains arrivent à voir et à rêver de choses inconnues de cet univers appelé concret et réaliste. L'imagination peut être remise en question, mais elle est toujours présente. Elle est la base de la construction de chaque innovation. Certains sont architectes de maisons, d'autres de livres ou de musique, d'autres d'univers et de planètes. À prendre en ligne de compte certaines lois et règles qui parfois sont trop limitées. Il est passionnant de pouvoir trouver d'autres règles et lois et d'innover à nouveau. Ainsi tout est infini, ou du moins le semble.

Que l'on m'apporte que Dieu existe ou pas, que l'univers soit créé ou non, qu'il y ait eu évolution ou non, j'ai tout entendu et je n'ai jamais pris position. Pourquoi ? N'ai-je pas eu la chance de tout étudier, de tout voir, expérimenter et reconnaître ? J'ai passé en revue tous les arguments de tous les camps, de gens convaincus de leurs opinions, souvent avec bien plus d'expérience que je n'en aurai jamais, et encore, je doute, je questionne, je regarde aux conditions et tout s'évanouit dans mon esprit parce que je me mets à réfléchir à autre chose qui semble parfois plus concret que ce qui est carrément l'essence de l'existence. Qu'est-ce que cela me dit ? Je ne sais pas, je dois aller aux toilettes. Puis me faire cuire un déjeuner

qui me fera oublier tout ça. Qu'est-ce que cela signifie ? Je n'en sais rien. Pour la simple et unique raison que je suis monsieur tout le monde qui s'inquiétait terriblement avec l'idée de devoir avoir un dentier un jour et qui ignorait que vingt ans plus tard on pourrait tout reconstruire avec des dents de porcelaine au laser dont la différence est pratiquement nulle. Ah si seulement j'avais su. Mais nous ne savons jamais rien et par conséquent de tels discours ne devraient jamais trouver de réponses.

Note de l'auteur : Les chapitres 9 à 17 sont assez théoriques. Si vous ne trouvez pas la lecture plaisante et que vous êtes prêt à abandonner, rendez-vous directement au chapitre 18.

Qu'est la révolution ? Qu'est l'anarchie ? Qu'est la vérité ? Ah. Nous touchons au but. Au but de l'être qu'est le mien. Mon univers, apparemment incompréhensible à autrui. Si nous prenons la bible de la sociologie, mon univers s'écroule, encore qu'il est cohérent. Autant que j'en respecte les définitions. Mais qu'advient-il si j'invente mes propres définitions et que j'en viens à faire autorité en la matière ? Alors adieu la sociologie, le politique, la philosophie. Je détiens tous les pouvoirs de mon univers et vous en êtes prisonnier autant que vous l'appréciez. Mon nom est à oublier. Un nom limite. Je ne suis pas un nom, je ne suis pas moi. Je suis autre, et autre parle et autre fait autorité sur tout sujet abordé. Je suis une autre forme de vie qui vient du monde des idées et qui vit à même l'imagination d'autrui. Incapable ici de démontrer l'infinie capacité de mes pouvoirs. Et c'est triste en un sens, mais en ce seul sens c'est triste. Car c'est l'aliénation qui nous attend tout au bout de cette

infinie capacité du monde des idées. Capable de faire oublier les pires conjectures et nous emmener au-delà de tout et de rien. Car là où il n'y a rien, il y a tout. Plusieurs l'ont compris, au-delà de toutes espérances. N'y a-t-il justement aucune espérance à attendre d'un tel fait? Ce fait survient sans crier gare et c'est l'absolution de tous nos péchés, car il n'existe que dans un monde de réalité tellement loin de nos pensées. Et c'est là que réside tout le mystère. Me comprenez-vous ? Et quelle importance cela a ? Aucune en l'occurrence, alors qu'il s'agit d'un simple état de fait. Horrible idée pour tout sociologue en manque de contrôle sur la vie d'autrui. Dérisoire projet que de tout limiter et de contrôler. Heureusement. Complexité du monde et de l'univers. Où pensée, espace et temps ne sont qu'unis dans l'harmonie absolue du tout. Autant dans l'imagination que dans la réalité. Hélas. Mais c'est dans la distinction de cet état de fait que l'on arrive à comprendre et à vivre. Vivre plus dans l'imagination que dans la réalité. Et c'est pourquoi on en arrive à dire que l'on vit au-delà de tout. J'enregistre et j'enregistre pour la postérité. Mais qu'est-ce qu'elle a à en faire la postérité de cet enregistrement. Rien. Car c'est un projet personnel que je propose et advient qui pourra atteindre l'état où je suis et vivre la même intensité des images que je vois. Développer la finesse nécessaire, voir à la même longueur d'onde que la mienne. Mais il faut que j'aille plus loin que la simple observation de mon état. Il me faut partir et décrire cet autre univers. Comment est-il ? Ô Dieu être, ô Dieu monde. Vrai, hélas, encore une fois. Mais que cela ne nous arrête pas. Qu'en est-il de cet univers qui aliène ? Je vais le décrire au mieux de mon talent limité par le médium que j'utilise et qui est ouvert à la critique, ne l'oublions pas. Car cela m'arrête constamment dans mon projet de construction.

Mon univers est celui de l'inconnu, et tout le reste n'est que le pouvoir des idées. Je n'ai jamais parlé comme je parle et sans doute je parlerai davantage en d'autres temps. Je vois d'autres formes de vie mais nous ne saurions les reconnaître comme telles. Je parle d'univers inexplorés qui savent ce que nous ignorons et que nos générations futures apprendront et certes contrôleront. Que je puisse moi voir ce futur est certes une opportunité rêvée mais qui semble si réelle que j'en oublie que je travaille à Victoria, à quelques stations de Baker Street. Là où la réalité n'est qu'un simple point de référence auquel on s'accroche parfois désespérément. N'ai-je pas vu le temps éclater? L'espace devenir une notion incompréhensible.

sible ? Et la pensée prendre le contrôle sur le chaos ? Il faut plus qu'un philosophe sensé pour prendre un tel contrôle, alors que la cohérence n'est plus. Mais je parle de la cohérence au sens où on la connaît. La cohérence existe toujours, il existe un sens à tout. Une logique inépuisable, qui me désole en un sens, mais parfois le mystère demeure et je m'en réjouis. Mes amis ne sont plus. Mes conférences essentielles sur ce que le compétiteur accomplit et que l'on n'accomplit pas, ne sont plus. Inutile de nier que j'appartiens autant au monde des conférences qu'aux mondes des idées. La seule fragile frontière qui coexiste entre l'idée et la réalité. Je suis plus que connecté, j'ai dépassé la conceptualisation de l'absolu. Au-delà de l'incompréhensible Artaud, Antonin. Déclaré fou, drogué à mourir, mais qui a survécu aux mondes des idées. Une simple référence de plus à ajouter à Sherlock Holmes et au docteur Watson. C'est encore à la mode de les rapporter ici, alors je le fais. Quelques référents qui conduiront à la clef de l'énigme que je pose, puisque la critique m'empêche de dire tout et qu'un seul mot m'empêche le titre d'écrivain et l'attention que ceci demande. Tant pis si vous avez décroché, je parlerai donc pour celui qui s'y attardera et sûrement celui-ci comprendra. Si on ne parle que pour une seule personne, et si cette personne peut transmettre son savoir, alors rien n'est perdu. Si ce savoir demeure inaccessible quelque part dans une université, il demeure toujours.

Je ne définis aucune position, aucun paramètre ou point de référence. Je n'ai pas le choix. Je crie tout de même à ce monde inexploré et accessible à tous, qui nécessite l'aliénation sans doute, mais qui donne accès à un amas d'informations qui en vaut la peine. La peine de l'humain limité qui s'impressionne à la première marche. Il est si simple de décevoir un enfant, mais autrement si facile de l'impressionner. Si nous pouvons voyager aussi loin, par la simple pensée, semble-t-il, aidés par l'harmonie de la musique probablement, que faisons-nous encore ici ? Plutôt que de parler de cet inaccessible ? Il est délicat de parler, en des mots si limités. Sans détruire la beauté de ces mondes inexplorés, ou explorés par quelques-uns d'entre nous. Je dois pourtant m'y aventurer, je vous le promets depuis quelques paroles déjà. Mais qu'est-ce parler d'entités si supérieures à nous que leur description ne provoque que l'envie ? Là où l'espace n'est plus, le temps n'est plus, ou ne sont plus selon les définitions acquises ? Là où la pensée est tout et le voyageur omniprésent dans l'univers ?

Qu'est-ce parler de dépasser la vitesse de la lumière autant de fois qu'il en faut pour se rendre d'une galaxie à une autre, pour découvrir de simples amas d'énergie ou absence d'énergie qui dévoilent l'enfer et le paradis à la fois ? Car s'il est théoriquement impossible de dépasser la vitesse de la lumière même en jouant sur les variables de l'équation, il est prouvé à même les théories d'Einstein que l'on peut sortir de la fabrique de l'espace-temps et voyager en apparence à plusieurs fois la vitesse de la lumière, même s'il faut encore résoudre le problème de l'immense source d'énergie nécessaire à ce voyage (voir *The Physics of Star Trek* de Lawrence M. Krauss). Parlons toujours de technologie, elle nous conduira un jour à ces mondes. Les rendra sans doute réalité, où aujourd'hui nous ne sommes en puissance que d'y voir le rêve.

Parlons de mondes éclectiques, c'est tout ce que notre pensée peut en déduire. Mais cet univers est bien plus cohérent qu'il ne le semble. Un coup assimilé, il forme un tout qui fait sens. Et c'est là l'essence. Pour qui sait la voir. Oui, je crois que vous êtes en mesure de vous en faire une idée. Mais si loin de la vraie réalité, celle qui reste à définir. On peut tout redéfinir, à pas de tortue, ou à pas de géant. Bien sûr, on assimile tellement mieux à pas de tortue. Mais qu'en est-il de l'assimilation à pas de géant ? Adaptez-vous, vous n'avez plus le choix. L'ignorance n'est pas un mal, mais l'apprentissage qui prend des décennies à être accepté est inacceptable pour qui veut aller au-delà de la science et de l'esprit. Dieu a été, mais n'est plus, ou est ailleurs et observe l'accomplissement de l'ouverture d'un esprit en devenir. Une guerre de définitions est un recul, nature ou pas, il faudra bien assimiler les nouvelles données de ce qui est jugé naturel ou non. En ce monde il y a la parole et la musique. Et la parole en musique. Je ne possède que la parole, mais les deux sont indissociables si l'on veut atteindre un certain résultat. À moi seul, la parole, le Verbe plutôt, je vous avertis, je suis insuffisant. L'insuffisance ne pardonne pas. J'apprendrai la musique un jour et je vous transmettrai alors au mieux de mes capacités les sensations qui doivent accompagner ce genre de transition vers le monde des idées qui devient réalité. Je crois que la musique d'aujourd'hui est également insuffisante à nous transporter en un tel monde. Car la musique sans le Verbe est sans mélodie complète. La vibration de chaque molécule de notre corps est essentielle à nous transporter là où c'est peut-être intéressant d'aller. Les différentes drogues sur le marché nous y emmènent peut-être, mon expérience est limitée

en ce domaine, mais concluante. Le mieux est de réussir à s'y transporter sans le secours des drogues. Un dur processus qui demande de l'exercice, davantage d'exercices que ce que l'humain normal est prêt à soumettre sans abandonner en affirmant que ce sont des exercices futiles.

Je devrais arrêter de parler, le Verbe peut se compromettre, être jugé aussi. Mais je dois continuer au-delà de mes connaissances limitées et de mes capacités morcelées. Quelques heures, c'est déjà trop demander à l'homme qui désire. Mais s'il devient atteint par cette maladie d'aliénation qui occure en moi, il réussira sans doute et atteindra plus que toutes ses espérances et certainement voudra en voir davantage, jamais contenté qu'il deviendra. Un monde éclectique en apparence, qui tout à coup fait sens. Un sens infini, perdu dans l'univers, ces étoiles, ces soleils, ces planètes habitables avec des sociétés bien autrement avancées que nous aurions pu le croire, parce que le monde de l'esprit y règne. L'honneur aussi, mais qu'est-ce que l'honneur si l'on peut vivre au-delà de tout savoir.

Je répète que je suis né à Québec, que j'ai vécu à Jonquière, me voilà étiqueté. Je suis incapable de grandes choses, de voir l'absolu. Sans doute on se remémorera Jésus-Christ, fils d'un charpentier de Nazareth. Anéanti à rien parce que l'on connaît ses origines. L'histoire racontera tout autre chose. Sous-estimer autrui est notre premier défaut. Mais se sous-estimer soi-même est un défaut encore plus grand.

Et si nous agissions comme des esprits analytiques similaires à un ordinateur ? Nous ne retiendrions que les faits et nous serions obligés d'agir en ce sens. Quels sont les faits ici ? Le passé ou l'avenir ? Le devenir et ce que cela implique. Y avait-il une essence à l'homme ? Cela n'est plus de notre ressort. Le devenir est bien plus grandiose et d'intérêt.

J'ai peur ! Peur de ne plus être de ce monde. Celui concret de par sa réalité assommante. Je cherche même mes forces à l'heure actuelle, la force de dire que je ne puis plus faire la

distinction entre le monde concret et celui des idées. J'ai dépassé, semble-t-il, la limite entre la réalité concrète et la réalité imagée. Je ne contrôle plus mon corps non plus, cela est inconfortable et me fait détester ce corps qui semble être le boulet de cette nouvelle réalité. Dans la mesure où je le laisse devenir tel. Et cela exige un apprentissage spécial. Capable d'affirmer que le corps n'est rien. N'écoutez plus ce que je dis, car je ne suis plus moi. Ou, au contraire, peut-être faudrait-il m'écouter parce que je ne suis plus moi ? Mais il m'est alors si difficile d'arriver à prononcer une seule parole. On me l'arrache de peine et de misère et je me sens même coupable de décrire mon état alors que le message seul devrait compter. Mais quel message ? Je suis incapable de l'articuler. Me pardonneriez-vous ? Peut-être le verrez-vous dans l'ensemble de ces chapitres ? Je l'espère de tout cœur, car il ne s'agit nullement de quelques phrases bien composées. Là réside le plus grand problème de l'humanité.

Mon Dieu, il y a tant de gens autour de nous capables de nous illuminer sans s'en rendre compte. Par la musique surtout. Eux aussi ne sont plus eux-mêmes lorsqu'ils en arrivent à un tel effet. Je respire par tout ceci, je respire, je le sens. Peut-être alors je deviens mon vrai moi, sans personne d'autre à accuser d'être moi. Transmettre ce savoir est donc ma mission. Vous faudra-t-il être dans le même état que moi ? J'oscille entre des mondes qui ne m'appartiennent pas, je vois des choses que moi-même ne puis accepter ou comprendre. Je tente de convaincre des gens d'embarquer dans un tel bateau alors que la seule destination n'est peut-être que la mort ou le néant. Je suis ignorant, aucun doute. Sur la bonne voie ? Je n'en sais rien. Mais je me sens si bien, parfois. Rempli de cette énergie nécessaire à l'accomplissement d'un nouveau monde. Devenir Dieu et voir ses créatures en action devenir et réfléchir. En moi cela peut être que l'instant d'une minute, pour eux cela peut être l'instant d'une éternité. Je crée un monde qui a le temps de voir venir sa mort, une minute plus tard. Et ainsi je comprends la futilité de ma propre vie. Je suis artificiel et je m'inquiète que cet artifice puisse ne pas demeurer. Et cet artificiel ne demeurera pas, je le sais, c'est clair. C'est le prix à payer pour trop vouloir voir, apprendre. Et j'ai trop appris, j'ai trop vu. Il ne me reste que la redéfinition de tous les concepts et je suis seul à réfléchir à autant de variables. Et toutes mes réflexions ne sont que codées, formées à même une invention pure et simple de notre langage et qui se perdra dans les infinis méandres de l'univers. J'ai besoin d'être

moi-même, personne d'autre. Qu'est-ce que cela signifie ? Je suis aux limites de tout. Le plus drogué des crétins arrive à me faire réfléchir plus que Dieu a réfléchi pour me créer. Car je ne suis qu'une création désespérée, qui a la chance, ou peut-être pas, de voir la situation dans laquelle elle est. Et c'est voir autrement plus loin que celui qui observe le ciel et qui s'inquiète des infinis.

À ce point, on me prendra pour fou. C'est un risque qu'il me faut courir et j'en subirai les conséquences. Dans l'espoir qu'un jour on puisse voir comme moi et voir que je suis autrement plus conscient que ceux qui m'entourent. Les autres chapitres ne transpireront peut-être pas un tel état, c'est que je ne crois pas pouvoir l'atteindre à nouveau. On dort, on se réveille à la réalité terrible, et on oublie rapidement la veille et ce qu'elle a apporté. Je lutte. Je lutte pour demeurer dans cet état éveillé. Je n'ai qu'un désir, m'endormir et me réveiller le lendemain avec une conscience tout autre. Mais qu'apprendrions-nous alors ? Alors que je redeviendrais moi-même, celui qui ne voit plus rien comme cette nuit ? J'ai déjà perdu mon sens de la concentration, celui qui me permet de voir au-delà de tout. La peur a pris le dessus. Je ne parle plus que de mon état. Je voudrais revenir à la clairvoyance, mais comment ? Sans doute j'ai une mission, même si elle a été fixée par moi-même, et je ne dois pas manquer à ma tâche. Je vois clair maintenant, davantage que la minute d'avant. C'est la musique qui me tient éveillé, beaucoup plus significative que je ne l'aurais cru de prime abord.

L'inconnu est tout. Ce que l'on n'appréhende pas est tout. Le mystère est ce qui nous maintient en vie. La routine tue, il n'y a rien de nouveau ou d'inattendu dans la routine. Mais où donc je trouve cette énergie qui me maintient en vie ? Je voudrais apporter des réponses, mais j'ai davantage de questions à poser. Des questions. Là n'est pas la réponse. Mon état et mes sensations sont l'absolu. La possibilité d'outrepasser quoi que ce soit. Suis-je trop théorique ? Mais ai-je le choix si je veux décrire ce qui se passe en moi ? C'est qu'un tout nouvel univers m'est soudainement accessible. Il l'était déjà à plusieurs personnes que j'ai connues mais je n'ai jamais rien compris à tout cela. Je ne m'étais jamais rendu compte du pouvoir qu'ils avaient et que je n'ai jamais vraiment considéré, comme eux sans doute. C'est que, dès que l'on parle un langage différent de celui auquel on a été habitué, on rejette tout et on ne voit plus rien. J'aurais pu toucher cet univers voilà longtemps ! Mais il me

fallait apprendre d'abord à voir autrement. Que cela est difficile à digérer et à comprendre. C'est que ce n'est qu'après que soudainement la lumière se fait. Avant, j'ignore quel est le chemin à parcourir, mais un jour, sans s'en rendre compte, on l'a parcouru et la lumière se fait. La lumière. C'est trop drôle. Tous mes préjugés soudainement me semblent dérisoires et c'est stupide. Mon esprit était fermé. Mais pas vraiment, puisque maintenant il est plus qu'ouvert. Il y est directement impliqué.

Bref, demain, lorsque je relirai ceci, je ne me connaîtrai plus. Et vous, vous ne me connaîtrez pas. Alors, posez-vous la question, vous connaissez-vous vous-même ?

Ainsi j'aurais une mission. Vous transmettre un savoir que moi-même j'ignore. Il ne me faut donc pas faillir à ma tâche. Tâche que je crois pourtant de l'ordre du possible, ce qui est bien mystérieux. Mais plus rien ne m'impressionne en ce monde. Qui a vu a vécu et qui a vécu peut tenter de transmettre, mais tout demeurera vague jusqu'à ce que celui qui reçoit expérimente lui-même. Ce qui n'est pas de l'ordre de l'impossible. Encore que ce qu'il en retirerait pourrait être tout à fait différent. C'est une qualité de ce qu'est la vérité, peu importe quelle définition la vérité peut prendre, en fonction de ceux qui l'interprètent. Je ne parle que vaguement car trop dire détruit tout. Enferme le tout dans un bocal observable et critiquable. Quel intérêt. Je sais ce qu'on en dit, j'ai n'ai pas même d'opinion à ce sujet. En fait, je n'ai aucune opinion à propos de rien. Cela fait-il sens au sens de la logique ? Je n'ai pas d'opinion là-dessus. Mais je ne doute pas que vous aurez très vite une opinion sur tout. Même sur l'absolu au sens où je l'entends.

L'absolu. C'est un point où tout ce qui est incompris devient acquis et de là on part pour découvrir autre chose qui deviendra acquis et qui ne méritera pas une éternelle question. L'absolu, c'est aussi un état. Un état où il n'y a plus qu'à accepter son existence comme partie de l'ensemble. C'est peut-être une destination, une réponse absolue à tout, une entité qui contient entièrement l'acquis du passé. Alors on ne parle déjà plus de l'absolu, puisqu'il reste tout à découvrir. Dès lors, comment se faire une opinion ? La réalité est peut-être que l'absolu ne sera jamais absolu et qu'alors je parle dans le vide. Comme c'est triste. Mais pas autant que de découvrir que personne sur cette planète n'a jamais parlé que dans le vide.

Et si chaque jour, en chaque lieu, à chaque minute, nous étions mis à l'épreuve ? Si un genre de mission ou de casse-tête nous était présenté sous la forme la plus banale à chaque moment de notre vie ? Nous confrontons sans cesse une nouvelle situation, même si nous en avons rencontrées de similaires une journée ou deux avant. Mais chaque fois nous avons la possibilité de choisir des avenues différentes. À chaque fois on peut donc être mis à l'épreuve et l'on pourrait s'attendre à une réponse juste et à une réponse mauvaise. Peut-être également il n'existe aucune réponse juste et aucune réponse mauvaise. Seulement une infinité d'avenues différentes pour conséquence. Ce que nous considérons comme simple, à un autre niveau cela pourrait cependant devenir complexe. Ainsi nous sommes susceptibles d'apprendre constamment à même les banalités de la vie, confrontés à plusieurs choix et à un ensemble d'enchaînements. Parfois les résultats sont jugés affreux, parfois exceptionnels. Parfois ils sont jugés affreux, mais apportent d'autres conséquences qui, elles, pourraient être jugées excellentes. Il n'appartient donc pas à l'homme de juger d'aucun résultat à un enchaînement d'actions enclenchées par une seule décision. Lorsqu'une décision est prise, bonne ou non, personne ne saurait dire. Qu'elle semble bonne ou non, n'est pas de notre ressort. Car une situation négative pourrait être suivie d'une autre bien plus positive. Et l'on peut considérer que rien n'arrive pour rien, ainsi le négatif est nécessaire au positif, même s'il ne s'agissait que d'un point de vue comparatif. Si rien n'arrive pour rien, que tout a une raison ou un rôle à jouer dans la ligne de notre expérience, alors il ne nous reste plus qu'à observer, jamais juger trop rapidement une action, voir les implications et les conséquences, et apprendre ce qu'il y a à apprendre pour ainsi passer à autre chose et continuer avec de nouvelles situations qui sauront bien nous mettre à l'épreuve elles aussi. Ainsi, chaque minute de notre existence est primordiale à notre évolution personnelle. L'existence pose des variables, des situations, nous place en face de choix qui impliquent des

décisions et des conséquences qu'il faut savoir décoder, enchaîner, interpréter, pour ensuite apprendre de tout cela afin de nous faire évoluer sur la ligne de l'expérience et changer notre situation et les gens qui nous environnent.

Le savoir. Parfois je connais l'histoire et le mystère disparaît. Alors ignorer l'histoire apporte le mystère nécessaire à la poésie de la vie. Seulement pour le poète, l'ignorance paie. Mais je ne suis pas poète, alors l'ignorance tue. Ainsi il n'y a plus de mystère ni de poésie devant mes yeux. Je vois qu'il est facile de devenir obscur et de perdre les masses. Je parle donc pour l'initié, ce n'est pas un choix. Je lui transmets une énigme que lui-même ne résoudra pas. Mais il comprendra certains éléments. Je n'ai rien de mieux à dire, je ne suis en rien supérieur, je partage mon expérience et l'articuler demande davantage d'attention que ce que le monde est prêt à investir. Puisse-t-il être illuminé de ma simple parole ? Je répète que je n'ai pas de grand savoir à divulguer, seulement une expérience émiettée à transmettre. C'est là l'énigme du savoir.

Je souffre des limites de mon corps et j'aspire à une énergie plus frivole, si l'on peut s'exprimer ainsi, ou plutôt une énergie malléable à volonté, capable de prouesses que l'homme pourrait juger puissantes, sinon insensées. Mes recherches continuent et je ne divulguerai pas la portée de mes résultats. Je puis sans doute guider sur la même voie l'initié à mes écrits, il trouvera sa voie à même sa propre voix. Rien de concret donc. Seulement à travers ces pages il verra où je veux en venir. Mais il est probable qu'il s'y perdra, puisque les référents manquent et par conséquent l'essence. Mais tout est possible en ce monde, j'ignore même jusqu'où. Je travaille en solitaire, sans riches bases de données qui seront si utiles et indispensables aux générations futures. Générations qui atteindront un tout autre savoir très rapidement, en de frais résumés cohérents, mais sans essence.

Je pose une équation révolutionnaire, je tente d'en démontrer la solution, et la complexité de cette solution étouffe tout sur son passage. Il n'en demeure que l'équation avec cette possibilité d'atteindre des résultats, peut-être davantage demain qu'aujourd'hui. Il n'y a aucun mal à cela. Que de frivolités en ce monde, de demi-mesures et d'agenda incomplet. C'est peut-être dans la mémoire d'un ordinateur rempli de tous les savoirs qu'émergera l'essence la plus éclatante. Alors les ordinateurs sauront faire les liens et les enchaîne-

ments nécessaires. Le seul mérite de l'homme alors sera celui d'avoir ce pouvoir mécanique de la pensée et peut-être même de la conscience.

Je n'ai pas de solution, ni de message magique ou de pouvoirs cachés. Je parle et c'est tout. Simple en apparence, autrement complexe à l'écrit. Que moi-même je ne me reconnaisse plus à la lecture de mon mal. À moins que vous ne trouviez cela simple, alors c'est à vous que je m'adresse. Ainsi un initié pourrait arriver à me comprendre mieux que moi-même ne le puis. Jusqu'à voir des solutions frappantes écrites noir sur blanc et qui m'aurent sans doute échappées. C'est la triste réalité du savoir, et l'aptitude à la synthèse pourrait s'avérer aussi concluante que dévastatrice.

Décrire l'existence et ce qui la précède, les mécanismes de la vie, tout cela peut sembler noble, mais bien dérisoire dans son projet même. Mes solutions pourraient être comprises, concluantes, faire sens à tous, offrir une marche à suivre, mais toutes les prémisses sont sans exception fausses. Et je dois dire que c'est ma conviction que voilà toute l'histoire de la philosophie. Encore que ma conviction elle-même pourrait être aveugle, aveuglée peut-être par l'ignorance absolue. Ainsi il n'y a aucune voie de sortie et par conséquent aucune voix possible. Mise en garde, ce dernier raisonnement lui-même peut être considéré comme illogique. Voyez, je n'arrive même plus à former une seule conclusion. Le cercle vicieux du savoir, où l'énigme résolue ne saura jamais être réellement résolue.

Vous avez faim ? J'ai une canne de soupe tomate dans l'armoire.

Deux phrases sont identiques dans ce qui suit, identifiez lesquelles? Si vous n'avez pas le courage de le lire en entier, continuez à lire après les * :**

La trahison et l'honneur. Ou la trahison est justifiée et l'honneur sauvé. Ou la trahison injustifiée et l'honneur sauvé. Ou la trahison justifiée et l'honneur perdu. Ou la trahison injustifiée et l'honneur perdu. Mais il existe également la trahison justifiée, l'honneur sauvé

fiée, l'honneur perdu, les référents significatifs, les mensonges blancs et les dieux omnipotents. Ou la trahison injustifiée, l'honneur perdu, les référents significatifs, les mensonges blancs et les dieux omnipotents. Ou la trahison justifiée, l'honneur sauvé, les référents obsolètes, les mensonges noirs et les dieux omnipotents. Ou la trahison injustifiée, l'honneur sauvé, les référents obsolètes, les noirs et les dieux omnipotents. Ou la trahison justifiée, l'honneur perdu, les référents obsolètes, les mensonges noirs et les dieux omnipotents. Ou la trahison injustifiée, l'honneur perdu, les référents obsolètes, les mensonges noirs et les dieux omnipotents. Ou la trahison justifiée, l'honneur sauvé, les référents significatifs, les mensonges noirs et les dieux omnipotents. Ou la trahison injustifiée, l'honneur sauvé, les référents significatifs, les mensonges noirs et les dieux omnipotents. Ou la trahison justifiée, l'honneur perdu, les référents significatifs, les mensonges noirs et les dieux omnipotents. Ou la trahison injustifiée, l'honneur perdu, les référents significatifs, les mensonges noirs et les dieux omnipotents. Mais il existe également la trahison justifiée, l'honneur sauvé, les référents obsolètes, les mensonges blancs et les dieux incompetents. Ou la trahison injustifiée, l'honneur sauvé, les référents obsolètes, les mensonges blancs et les dieux incompetents. Ou la trahison justifiée, l'honneur perdu, les référents obsolètes, les mensonges blancs et les dieux incompetents. Ou la trahison injustifiée, l'honneur perdu, les référents obsolètes, les mensonges blancs et les dieux incompetents. Ou la trahison justifiée, l'honneur sauvé, les référents significatifs, les mensonges blancs et les dieux incompetents. Ou la trahison injustifiée, l'honneur sauvé, les référents significatifs, les mensonges blancs et les dieux incompetents. Ou la trahison justifiée, l'honneur perdu, les référents significatifs, les mensonges blancs et les dieux incompetents. Ou la trahison injustifiée, l'honneur perdu, les référents significatifs, les mensonges blancs et les dieux incompetents. Ou la trahison justifiée, l'honneur sauvé, les référents obsolètes, les mensonges noirs et les dieux incompetents. Ou la trahison injustifiée, l'honneur sauvé, les référents obsolètes, les mensonges noirs et les dieux incompetents. Ou la trahison justifiée, l'honneur perdu, les référents obsolètes, les mensonges noirs et les dieux incompetents. Ou la trahison injustifiée, l'honneur perdu, les référents obsolètes, les mensonges noirs et les dieux incompetents. Ou la trahison justifiée, l'honneur sauvé, les référents significatifs, les mensonges noirs et les dieux incompetents. Ou la trahison injustifiée, l'honneur sauvé, les référents significatifs, les mensonges noirs et les dieux incompetents.

les mensonges noirs et les dieux incompetents. Ou la trahison justifiee, l'honneur perdu, les referents significatifs, les mensonges noirs et les dieux incompetents. Ou la trahison injustifiee, l'honneur perdu, les referents significatifs, les mensonges noirs et les dieux incompetents.

Avez-vous trouve les deux phrases identiques dans ce que vous venez de lire (si vous avez eu le courage de le lire en entier) ? Un ordinateur le remarquerait en quelques milliemes de seconde. Pourtant les limites de l'homme sont reculees toujours plus loin. Mais je suis pret a parier qu'un homme chercherait longtemps ces deux phrases identiques. Verifiant une fois, puis une seconde fois au moins, pour etre certain de sa reponse. Un ordinateur ne chercherait qu'une seule fois, et il affirmerait une reponse que personne ne saurait douter. Un tel pouvoir est-il enviable ? Oui et non, je suppose. Le doute n'existe plus, l'hypothese de depart n'est pas reinterpretee et aucun questionnement ne survient lorsqu'il constate le resultat de la recherche. Et qui plus est, l'ordinateur ne pretera pas attention aux mots et a leurs concepts respectifs, un ordinateur ne fait pas de semiologie, a moins d'etre programme en ce sens et que la question de depart implique la semiologie. Un ordinateur n'a pas d'intelligence ou n'eprouve pas de sensations ou d'emoions, a moins d'etre programme en ce sens. Un ordinateur n'a pas la conscience d'exister, a moins d'etre programme en ce sens. Peut-il avoir la foi en Dieu alors ? Et pourquoi pas, si on peut le programmer en ce sens ? Alors l'ordinateur a autant de droit et de libertes que l'humain, ils sont ego pourvu qu'ils soient programmes en ce sens. Ceci est discutable, a deja ete discute, alors quel est mon point ?

Je deviens encore plus obscur. Je me perds dans mes petits concepts sans importance, j'espere que l'on me comprend. La verite est que je m'enfonce davantage, un terrorisme intellectuel. Le genre de livre que personne n'aura la volonte de terminer, a moins que ce ne soit au programme d'un cours quelconque, ainsi certains seront forces a decortiquer un tel blabla. Comme on nous a forces a avaler Virgile et Homere. Non pas qu'on n'en a pas vomi la moitie au passage. On pourrait questionner la complexite et la legitimite de ces bibles insignifiantes. Je ne parle plus exactement d'Homere et de Virgile, mais d'autres livres qui

finalement n'ont pas de raison d'être ou ne semblent exister que pour nous convaincre que la vie ne vaut pas la peine d'être vécue.

J'aurais pourtant voulu être d'une positivité si effrayante que la foudre aurait changé la vie à toute l'humanité. Mais cela est difficile à accomplir sans devenir hypocrite. À moins d'être d'un optimisme à tout casser, et malheureusement aveugle de mon point de vue. Le point de vue le plus négatif serait celui de considérer l'homme comme un simple ordinateur programmé, capable d'emmagasiner des données, de faire des liens, de comprendre et d'évoluer. On découvrira bientôt des machines inventées par l'homme capables d'inventer autre chose encore non conceptualisable par l'homme. Le point de vue optimiste serait de voir dans cette évolution à travers les générations quelque chose d'admirable qui donne un sens à notre existence. Peu importe tout cela, il ne reste que, en bout de ligne, à se trouver une motivation collective, mais aussi une motivation personnelle. Ce qui n'est pas toujours évident.

Je ne connais pas la mort, les maladies, la guerre. Je suis trop jeune. Certes, je parlerais différemment si je connaissais toutes ces choses. Mais peut-être serais-je moins objectif dans ma façon de voir l'univers. Mais l'objectivité est discutable, comme l'expérience. Encore une fois je me trouve dans une impasse, où tout est discutable, rien n'est objectif, et pour cause, il y a tant de variables. Je simplifie à tort et à travers, mais j'admets mon erreur. J'avoue mes limites, et ce n'est pas toujours le cas d'autres plus expérimentés qui évitent de tout remettre en question ou de mettre certaines variables de côté.

Il n'existe peut-être aucune solution à rien, ou plusieurs solutions à tout. Là réside encore ma motivation. On me jugera tant que l'on voudra, on jugera l'univers tant que l'on voudra, cela changera probablement plusieurs perceptions, convaincra énormément de gens de bien des choses, mais en fin de compte il existe toujours différents points de vue et tous ces points de vue sont justifiables à un certain niveau. Ce qui est triste, c'est que parfois on n'a qu'un seul point de vue et il est très difficile d'en trouver d'autres, sinon d'en entendre d'autres et de les accepter. Mais tout cela pourrait faire partie de ce qu'on appelle la nature humaine. Encore un concept vague dont je n'extraierai pas les interprétations inutiles.

Je me trouve sur un champ, seul, et tout ce qui existe est là devant mes yeux. Rien d'autres. J'en suis à zéro, vide, j'observe et j'analyse. Où cela me conduira-t-il ? N'importe où, ou nulle

part. Ce n'est pas effrayant, c'est prendre un recul absolu devant le savoir global. Et pourquoi ce recul ? Pour rien sans doute, perte de temps peut-être, qui sait ? Au moins c'est peut-être concret, alors qu'à bien y penser, rien n'est vraiment concret. Et qu'est-ce qu'être concret ? Il n'y a pas de porte de sortie, encore une fois. On finira par donner un nom à mon problème, et ce nom m'effraie, car il ne traduira en rien mes pensées.

Où sont les points de références, existe-t-il des points de références sûrs ? Est-il vrai qu'à un certain point, même juste à titre de comparaison, il faut prendre pour acquis certains points de références ? Ne serait-ce pas alors commettre une erreur ? Encore une fois je deviens trop obscur et je ne parlerai que pour une minorité qui elle-même ne devrait pas trop accorder d'importance à tout ceci. Il faudrait toujours mettre en garde le lecteur, mais toujours il perdra le contrôle avant de juger et accordera ou bien trop d'importance ou bien insuffisamment d'importance à certains détails. Notre analyse de l'univers va peut-être dans le même sens. Malgré les mises en garde, la méthode scientifique, les spéculations, les hypothèses, les faits. Mais encore là, quels sont ces faits, sont-ils interprétables ? Discutables avec possibilités de les remettre en question ? Ne me demandez jamais si je crois en Dieu. Car aujourd'hui j'y crois, demain je n'y croirai pas et après-demain j'y croirai à nouveau. Je suppose que c'est une bonne chose, mais je n'aurai jamais de garantie.

Parfois c'est écrit dans le ciel et je ne vois rien. Je ressens donc "selon les événements" ma prédisposition d'esprit à accueillir certains changements. Un homme n'a nul besoin de parcourir des milles pour changer sa vie, bien que le radical assure un changement instantané alors que laisser dériver les événements risque fort souvent de tester notre patience.

Un rien, un simple espoir au coin de la rue, voilà bien de la matière à penser. Nos décisions peuvent nous emporter très loin. Dès le jour où la possibilité de partir pour Londres me vient à l'esprit, cette ligne du temps existe. Je peux alors influencer ma personne à choisir une

voie à travers d'autres, qui toutes existent puisqu'en mon esprit. Chaque jour des choix me sont permis, chaque jour je décide d'embranchements différents. Prenons par exemple trois lignes du temps particulières. La première où je pars pour Londres et y vis confortablement le reste de mes jours. La deuxième où je décide de demeurer à Toronto pour le meilleur ou pour le pire. La troisième, n'avoir jamais quitté la région de ma jeunesse, le Saguenay-Lac-St-Jean. Or, quelle aurait été ma vie, mes amis, les interactions impliquées pour chacune de ces lignes du temps ? Je n'en ai qu'une vague idée, mais je sais qu'elles existent et que peu il ne s'en serait fallu que je décide de vivre dans l'une ou l'autre. Ainsi ces lignes du temps existent car j'aurais pu les choisir et même je pourrais encore retourner dans le passé et prendre un chemin différent. Un seul nouvel élément serait susceptible de m'avoir gardé à Toronto, ou même provoquer ma fuite à Montréal ou à New York. Je pourrais même me réveiller un matin et me retrouver dans une de ces lignes du temps, bien loin de Londres.

Si l'on considère l'arbre de tous les embranchements qui me sont possibles, cela s'étire à l'infini. Si l'on considère l'arbre de chaque personne sur cette planète, capable d'influencer l'arbre des autres, un ordinateur serait certes nécessaire pour administrer ce fatras d'interactions. C'est ma conviction qu'il est possible d'influencer sur tout cela. À un point donné sur la ligne du temps, voici la configuration de la réalité. Or, le voyage dans le temps est possible, car l'univers n'est qu'énergie et que c'est l'énergie qui maintient nos molécules ensemble. Chaque personne sur cette planète peut être appelée Dieu. Chaque personne vit dans son univers personnel et est le point central de tout l'univers. Chaque personne sur cette planète n'a que son propre univers comme existence et est seule au monde. Tous les autres ne sont que des agents qui sont là pour le divertir, le tester, lui apprendre de nouvelles expériences. Car autrui ne vit qu'en fonction de nos perceptions propres, c'est là la relativité universelle. Il existe une multitude d'univers parallèles qui se multiplient selon chaque personne. J'ai une famille qui vit en fonction de moi. Mais j'ai un père qui ne vit qu'en fonction de moi, pour autant que je le laisse s'intégrer à ma vie. S'il n'est pas là devant moi et que je n'ai aucun contact avec lui, alors il n'existe pas. Il n'existe que dans mes souvenirs du passé qui pourraient être effacés du jour au lendemain, ou s'évanouir dans ma mort. Mon père cependant a son propre univers, où je vis en fonction de lui. Je n'en ai pas conscience,

il s'agit d'un autre moi qui n'existe que dans son univers.

Ainsi je me surprends parfois que je suis à un certain point où peu de choses surviennent. Il me faudrait sans doute vivre à plein sans cesse, entrer en communication avec tout ce qui est accessible à moi. Je sais qu'il existe un moi bien plus loin, aussi loin dans l'univers qu'il m'est possible d'imaginer, à travers les multiples étoiles de ce monde. Il n'en demeure qu'à moi de joindre ce moi, d'entrer en communication avec lui et partager mes expériences. Sinon il ne me reste qu'à chercher le moyen d'aller aussi loin par moi-même. Il est clair que tout n'existe que par moi et que, si je meurs, tout meurt avec moi. La possibilité existe du si j'étais demeuré en vie plutôt que de mourir à la seconde précise de ma mort. Je pourrais vivre encore et continuer mon apprentissage. Ainsi la mort peut être vue comme un échec, où nos limites sont devenues si grandes que notre vie ne sert plus nos objectifs. Une guerre mondiale peut me débarrasser de milliards de vies. Une guerre mondiale peut toujours être évitée. Les deux possibilités existent et deux moi pourraient faire face à tout autre chose. Il ne faudrait jamais sous-estimer des événements qui semblent loin de nos décisions ou de nos choix, car le monde dans lequel nous vivons n'existe qu'en fonction de nous. Le monde observe ou nous fait observer nous-mêmes nos réactions et nos décisions. La clé du pourquoi est loin de nous, ou peut-être bien plus près que nous ne le pensons.

Je ne suis malheureusement pas en mesure d'en voir davantage et je crois que plusieurs dans mon entourage le voient clairement. Je pourrais m'y intéresser davantage, mais je choisis de continuer sur une certaine ligne du temps qui sert mes objectifs comme il faut. J'ignore quels sont ces objectifs. À réfléchir plus longuement j'éclaircirais peut-être le tout, mais une marge d'erreur trop importante peut survenir. C'est ridicule en un sens, il est certain que je connais intrinsèquement le chemin que je poursuis, mais c'est plutôt inconscient car je suis encore fermé à tout ceci. C'est un long processus, un dur développement, mais je continue. Nous avons un pouvoir sur tout, même sur le plus infime détail qui se passe de l'autre côté de la Terre ou très loin dans l'espace. Car la distance est relative, un mètre sur la Terre est différent d'un mètre sur la lune, et à la limite un mètre ne mesure qu'un mètre selon votre point de vue. Et le savoir, en avoir conscience, permet de l'utiliser à bon escient et de changer les événements. Il s'agit de l'expérimenter et de voir que c'est

vrai. Bien sûr, certains événements ne changeront pas selon nos désirs, c'est qu'alors nous ignorons quelles sont vraiment nos vraies motivations. Si mon père meurt, ce sera une grande souffrance, mais probablement nécessaire à mon développement et donc incontournable. En un sens j'ai un effet sur cette mort, j'en suis la cause. Je provoque cette mort par des pouvoirs pratiquement inconscients, qui ne sont pas vraiment des pouvoirs puisqu'il s'agit de la simple volonté du monde des idées, et je me vois me débattre ensuite avec cette épreuve. Un autre moi expérimentera la mort de mon père d'une façon différente et un autre moi mourra avant mon père.

Ainsi, pourquoi devrais-je être prisonnier d'une seule ligne du temps ? Je ne le suis pas. Chaque jour je me réveille dans un univers différent, avec les acquis d'un autre moi, sans la conscience d'hier, où je me trouvais à Toronto plutôt qu'à Londres. Tout n'est qu'idées. Avoir la sensation d'être demeuré vingt-cinq années dans la même chambre, ou avoir vraiment vécu vingt-cinq ans dans la même chambre, où est la différence ? Ce ne sont que des perceptions, telle une mémoire implantée, reprogrammable à volonté, tout comme on télécharge des données dans un ordinateur. Le contrôle sur la matière est possible, nous l'expérimentons déjà tous en mangeant et en maintenant en vie notre organisme.

J'en reviens à cette ahurissante structure de la matière où nous vivons. Nous vivons sur un électron qui tourne autour du noyau d'un atome. Cet électron est lui-même composé d'un amas de structures atomiques qui elles-mêmes sont composées de structures atomiques. Pas tout à fait. L'infiniment grand de la théorie de la relativité d'Einstein, les étoiles, et l'infiniment petit de la théorie de la mécanique quantique, le monde atomique, ne sont qu'une même chose. On arrive à unifier ces deux théories lorsque l'on comprend que la distance est relative, et donc que la grosseur des objets dans l'espace est également relative et donc changeante selon notre point de vue. Un électron peut être aussi gros que notre Soleil, on ne le voit petit que de notre point de vue, c'est cela la relativité. Ainsi il n'existe point d'infiniment grand et d'infiniment petit, il n'existe qu'un infiniment petit, et où nous nous trouvons à l'instant même est l'infiniment grand seulement de notre point de vue.

Si je meurs, soudainement toute une partie de l'univers se contracte et la multitude de soleils qui composent mon corps et dégagent leur chaleur s'éteignent. Je maintiens donc en vie tout un univers, et moi-même je fais partie d'un univers que je ne vois ainsi qu'à cause

des perceptions de mon cerveau. La distance étant relative, la distance n'est qu'illusion. Toute la matière est pratiquement en un même point, et nous tous faisons partie de ce point.

Il n'y a plus de fin à la matière, elle est malléable par des machines, mais également par l'esprit, que nous pouvons appeler tout autre s'il faut, par exemple notre énergie propre. L'électricité que produit notre cerveau couvre des distances extraordinaires, elle peut couvrir l'univers entier dans le temps de le dire, car la distance est relative à l'observateur. À un tel point, voici la configuration atomique de notre réalité, de l'univers. Cette configuration peut être reproduite à volonté. Elle peut être modifiée à volonté. On peut recréer une configuration atomique du passé.

Apprendre à créer dans le monde des idées est un pas vers ce contrôle sur la matière. Le concrétiser est possible de différentes manières, avec de différents outils, et certainement un champ d'énergie très fort et concentré arriverait à assembler à peu près n'importe quoi pour former nos idées. Ainsi nous sommes Dieu, créateur de notre monde, nos objectifs pourront s'éclaircir si nous en avons le désir, et nos actions peuvent être aussi significatives que notre imagination et nos idées le permettront. Nous pouvons tout détruire et reconstruire à volonté. Nous pouvons créer le monde tel que nous le voulons dans notre for intérieur. Entrer en communion avec nos vraies motivations, comprendre pourquoi nous nous imposons une certaine configuration du monde, pourra certes nous aider à voir plus loin afin d'atteindre nos vrais objectifs.

Un esprit collectif m'entoure, je suis un avec l'univers. Bien qu'en apparence il me semble que je suis une seule unité non significative, je suis en fait le point central. Je conduis le monde là où il peut lui-même évoluer, avec ma participation inconsciente ou consciente. Les plus conscients arrivent à se hisser au sommet de la branche dans laquelle ils se sont spécialisés. D'autres atteignent des sommets en politiques et peuvent juger plus rapide-

ment les résultats de leur contrôle sur leur univers. Mais plusieurs n'ont besoin que d'un milieu restreint pour se mettre à l'épreuve. C'est qu'il y a un début à tout.

Je suppose que les êtres qui nous entourent ne sauraient nous mettre à l'épreuve s'ils n'avaient pas un certain degré d'autonomie et si nous avions trop conscience du processus d'acquisition de l'expérience. Volontairement donc on se ferme à la vérité et on souffre à la tâche. Qu'implique la prise de conscience de notre état, alors ? Ne risque-t-elle pas de faire échouer nos propres plans ? Au contraire, elle nous fournit la foi en nous-mêmes, la certitude qu'un contrôle est possible et souhaitable afin d'atteindre d'autres résultats au-delà de ce que notre quotidien est susceptible d'apporter. Les réminiscences de Socrate - non pas que je veuille élaborer sa philosophie, au contraire - les réminiscences sont si évidentes dès que nous changeons notre perception de l'univers comme étant un tout absolu qui n'existe qu'en fonction de nous.

Parfois il ne suffit que de voir ce qui est, même si le reste demeure vague et inexplicable. La confiance absolue en cet autre état qu'est le nôtre est la première étape vers un accomplissement bien plus impressionnant. Je me vois vivre à Toronto car je peux l'imaginer. Je me vois vivre à Montréal à la fois. Je suis donc en mesure d'apprendre davantage que si je ne considère que ma vie à Londres.

Mon vocabulaire est limité, je m'en excuse, mais c'est parfois une qualité que de ne pas inventer, comme Jean-Paul Sartre, un dictionnaire complet de nouveaux termes dont les définitions ne deviennent que des codes accessibles à qui y investira sa vie complète. Je perdrai sans doute du temps à ne pas étudier ces termes et à ne pas les utiliser, mais j'espère ainsi demeurer accessible à moi-même et ne pas brouiller les pistes de générations futures qui utiliseront le mot cœur de cinquante façons différentes sans reconnaître la seule définition que moi-même je lui donne. Lorsque la France ne comprend plus Molière parce que les mots ont changé de concepts et qu'il faut revenir au Québec pour reconnaître leur vraie signification (car le Québec est rempli de ces vieilles expressions qui appartiennent à l'ancien français), nous avons un problème insurmontable de communication. S'il faut une bande d'universitaires pour analyser éternellement des discours bien au-delà des masses, nous avons encore fait un pas vers l'oubli, où la transmission du savoir ne se fait plus.

Encore que, je le répète, rien n'existe qu'en fonction de nous et aucun élément ou savoir extérieur ne devrait changer quoi que ce soit à notre évolution personnelle. Se contaminer de différentes philosophies nous éloigne de notre vrai projet, je réitère le danger de trop s'approcher de mes propres écrits, d'autant plus lorsque moi-même je change d'opinion le lendemain matin. Ne me demandez donc pas si c'est ma profonde croyance que tout ceci, je ne saurai quoi répondre. C'est ce que nous appelons un essai, je suppose, un fatras qui réussit à peine à me convaincre moi-même. Mais je parle pour allumer certaines lumières en l'esprit d'autres, faire réfléchir sur le sens et les mécanismes de l'existence, et en d'autres termes, je crois qu'il s'agit là d'un début à mon évolution personnelle. Faire évoluer mon univers selon mes propres convictions, fragiles ou non, à remettre en question à chaque instant. Adaptable chaque fois que de nouvelles données entrent en collision avec la démarche initiale.

Il est vrai que nous avons notre propre individualité, du moins apparente, à travers un ensemble uni qu'est le reste du monde. Car est-il vrai que le reste du monde n'est que matière et énergie ? Et que la matière et l'énergie sont malléables à volonté, molécule par molécule, atome par atome ? Lorsque l'imagination est si forte qu'elle concrétise nos pensées, prend la matière et la façonne pour en faire des objets concrets, nous accomplissons déjà ce que Dieu a fait. Je n'ai plus aucun doute de l'existence de Dieu, selon une définition plutôt vague, je l'admets, à savoir si moi-même justement ne suis pas le Dieu de mon propre univers, ma propre création personnelle, comme chacun de mon entourage est le Dieu de son propre univers, puisque chacun s'accorde à dire qu'il a sa propre individualité même dans son propre univers. Je n'ai plus aucun doute que moi-même suis une création qui a le pouvoir d'évoluer autant qu'il faut pour arriver à créer consciemment des univers d'une complexité au-delà de mes connaissances actuelles, connaissances qui me semblent très limitées en apparence, mais en apparence seulement.

L'évolution de l'univers n'entre pas en contradiction avec la création, une évolution est nécessaire pour supporter certains agencements de la matière nécessaires à l'existence matérielle. Ce qui semble des milliers d'années pour nous qui sommes une infime partie de la construction, est instantané pour celui qui imagine l'ensemble. D'où la théorie de la rela-

tivité d'Einstein où le temps ne devient qu'une variable relative qui change justement en fonction de l'endroit où l'observateur se trouve et la vitesse à laquelle il se déplace.

Maintenant le masque doit tomber. J'avertis que j'emprunte à diverses sources et que je me contredis plus souvent qu'autrement. Il est difficile de dire que l'on croit en Dieu alors que chacune de ses fibres intérieures disent le contraire. Je suis donc ambitieux dans mon essai, c'est connu, je ne crois ni en Dieu ni en la création. Ainsi, pour arriver à parler ainsi, je ne puis que l'expliquer par la limitation des mots. Mes concepts de Dieu et de la création diffèrent tellement de ce que l'homme religieux dit, que je doute que l'on puisse parler de la même chose. Du moins, si nos discours se rejoignent, l'idée de ces concepts a changé avec le temps et leurs discours deviennent si obscurs qu'ils n'ont plus aucun sens aujourd'hui. Je n'ai pas non plus des dizaines d'années à consacrer à l'étude des textes anciens avant de prononcer une seule parole et il serait dérisoire de dire que le plus grand des philosophes ou des physiciens ait une connaissance globale de tous les savoirs dans tous les domaines pour parler avec une crédibilité absolue. Il ne faut donc pas arrêter de parler ou du moins de réfléchir. La critique ne devrait pas enrayer le processus de l'évolution. Ce qui semble incomplet d'abord, prendra forme avec le temps, sinon prendra forme dans l'imagination d'autres. On me détruira à la première lecture de tout ceci, alors j'espère que l'on se souviendra de ces dernières paroles.

Mais il est vrai que je m'amuse, je ne le cache pas. L'ironie déborde de partout et cela me motive, d'autant plus si la frontière entre l'ironie et le réel disparaît. C'est déjà l'accomplissement de mon propre univers où sans aucun doute je suis le seul et unique Dieu. Mais mes idées vont bien au-delà de ces simples écrits. Et j'ai le mauvais pressentiment qu'on ne comprendra jamais mes pensées, pour la simple et unique raison que je ne définis pas suffisamment les mots que j'emploie. Un peu de Jean-Paul Sartre avec son dictionnaire ne ferait peut-être pas de tort. Mais je suis déjà si fatigué et j'ai tant de travail inachevé, cet emploi qui me tue. Rien de plus triste que de découvrir que j'emploie mon temps à engrosser le compte de banque de certains actionnaires qui n'ont que pour simples préoccupations les cotes de la bourse. À chacun son évolution et son expérience à acquérir, l'important est que nous ne serons jamais perdants en bout de ligne.

Inutile de nier qu'il y a du positif même dans ce qui existe de plus négatif (même dans les

électrons je dirais). Il existe certes toujours une balance, sinon le tout s'écroule. Il est possible d'arriver à ne voir que le positif à travers chaque élément ou événement, à un point où la négativité n'existe plus sur nos vies et que l'optimisme est de mise même devant une guerre mondiale. Car peu importe les résultats, il y aura du positif, une évolution, et une prochaine guerre mondiale plus meurtrière encore sera peut-être évitée. Certains échecs sont nécessaires pour une réussite accomplie. Ainsi nous pouvons nous exercer à ne voir que le positif en les plus mauvais moments de notre existence, nous plaçant dès lors en face d'épreuves où nous pouvons apprendre plutôt que de subir d'inutiles souffrances inexplicables. Combien de fois me suis-je répété tout cela et que je n'ai pas su voir. La sagesse n'est pas acquise, ni le discernement. Combien de pratique faut-il ? Combien d'années ? Il n'en tient qu'à nous de parler d'années, de dizaines d'années ou de centaines d'années. Vivre de misères et se suicider à la fin de la journée, ou bien voir plus loin et foncer pour le lendemain.

14

La cause et l'effet. Où parfois l'effet précède la cause, en apparence, si le temps ne correspond plus à la chronologie qu'on s'en fait (peut-on s'exprimer ainsi ?). Cela, si le temps est distorsionné.

Je parle de l'espace et du temps, que l'on a placés dans une multitude de petites formules mathématiques où la logique règne. Mais si on ajoute quelques variables, il est déjà possible de jouer avec la logique et de la remettre en question. Et même certains phénomènes sont incompréhensibles au point de vue de la logique. Alors la logique évolue et devient autre. Ainsi même la logique évolue au gré d'acquisitions de connaissances et arrivera à remettre en question les concepts du temps et de l'espace, de la cause et de l'effet.

L'imagination répond d'une logique à tout casser dans ce domaine. La psychologie et la psychanalyse y ont consacré un temps énorme, ou un temps restreint, selon le point de vue. On peut franchir des distances énormes, ou petites selon le point de vue. L'acquisition de

connaissances suit le même chemin. L'imagination semble avoir sa logique propre où le temps et l'espace éclatent et ne répondent plus de notre chronologie terrestre. Ainsi, des gens qui disent vivre davantage dans leur imagination et dans leur création que dans la réalité, vivent dans un espace et un temps où l'effet peut précéder la cause, si toutefois il y a une cause à l'effet. Il est clair que l'on peut voyager dans le temps et dans l'espace à volonté en pensées, alors pourquoi pas dans la réalité, si on peut encore faire la différenciation entre la réalité et le rêve. Fragile frontière.

Pour arriver à voyager dans le temps et l'espace, dans la réalité, qu'est-ce que cela implique vraiment ? Jouer à travers les différentes lignes du temps, en modifier certaines pour le meilleur ou pour le pire. Je ne sais plus quoi croire. On peut simplifier à volonté, ou tout compliquer à l'extrême. S'il y a un pouvoir à tout ceci, on le trouve dans l'imagination et dans le contrôle sur celle-ci. À un point tel où on en arrive à changer la ligne du temps dans laquelle on vit ? Retourner d'un point à un autre à volonté et concrétiser nos pensées.

Puisque tous ces mécanismes sont reproductibles, il est possible de construire une machine qui accomplirait la même chose. Et encore une fois nous faciliterions notre existence. Un argument commun est que nous n'avons jamais eu connaissance de voyageurs du temps. S'il existe une quantité infinie de lignes du temps, pourquoi aurions-nous rencontré un tel phénomène ? Et peut-être aussi que le voyage dans le passé sera limité au jour où enfin la machine sera inventée ? C'est-à-dire que s'il faut un émetteur et un récepteur, il faut que le récepteur existe, or il n'existera que le jour où l'on inventera la machine. Aussi, un tel voyage pourrait coûter encore plus cher que d'envoyer une fusée sur la planète Mars. Dans ces conditions seuls quelques voyageurs chanceux auront la chance de voyager dans le temps, ainsi le tout pourrait être aisément réglementé. Et que savons-nous vraiment de ce que certaines personnes ont expérimenté alors que la simple peur du ridicule tue tout projet dans l'œuf ? Cherchez dans la littérature et vous trouverez des cas exceptionnels de voyages dans le temps. Ils existent, mais vous douterez encore. Personnellement je n'ai pas le temps de faire des études à ce propos ni la motivation pour vous convaincre par des faits concrets que cela existe. Par contre, vous n'avez qu'à demander dans votre entourage et peut-être aurez-vous la chance d'avoir une confession d'une personne qui vous fait confiance.

Certains phénomènes, en imagination, sont très concluants. Malheureusement, même la

personne en cause doute de ses capacités, se réveille le lendemain et oublie très vite, se convainc d'un rêve heureux où tout était différent. C'est que le monde des idées est considéré à tort comme un monde moins concret que celui de la réalité de tous les jours. Notre vrai pouvoir est cependant dans l'imagination, dans le monde des idées. On vit davantage la nuit que de jour. On règle bien plus de problèmes dans nos rêves que lorsque éveillé. On voyage dans le temps et dans l'espace, même à travers les étoiles, et parfois, si on se concentre, on arrive à se souvenir, et même à développer une conscience propre qui existe à l'état éveillé dans le monde des idées. On arrive à voir les astres, à se déplacer entre les étoiles avec une vision tellement claire, tellement différente de ce que les yeux de notre corps sont capables de concevoir, de transmettre à notre simple cerveau. Il est inutile de nier que de telles expériences arrivent tous les jours à plusieurs humains. Mais la dure réalité du réveil, où il faut retourner travailler, nous empêche d'aller plus loin. Le jugement d'autrui nous empêche de partager nos expériences, et nos exercices n'iront pas plus loin. Ce n'est pas un mal, mais s'il existe un moyen plus rapide d'atteindre nos objectifs, d'évoluer au-delà de toutes espérances, je crois qu'il mérite d'être enquêté.

La science semble inutile aujourd'hui à ce propos, mais elle ne le sera pas toujours, en fait, elle n'est pas tout à fait étrangère au monde des idées. Une union plus concrète changera bien des perceptions et des préjugés, et permettra une évolution plus rapide de la race humaine. De toute manière, tout ce que je dis dérive de la science et de l'expérience (le tout extrapolé), alors que je n'ai pas expérimenté beaucoup et certes pas lu beaucoup. Mais j'en arrive tout de même à certaines conclusions. Il n'y a donc aucune raison de désespérer. Et si une guerre retarde le tout ou rend impossible la chose, il demeurera toujours ces cas isolés et personnels qui appartiennent à tout et chacun et qui permettra à certains de vivre au-delà de la réalité.

Si une anomalie dans le continuum espace/temps transporte quelqu'un dans une réalité différente, que se produit-il ? Première des choses, en est-il conscient ? Probablement pas, il

aura la seule conscience d'avoir vécu dans cette nouvelle réalité toute sa vie. Si par chance il arrive à se souvenir de cette première réalité, jusqu'à ne pas reconnaître la nouvelle, il tentera peut-être de retourner dans sa réalité, même si sa nouvelle situation est préférable à l'ancienne. Car n'aurait-il pas l'impression de n'être ni au bon endroit ni dans le bon temps? Si une anomalie dans le continuum espace/temps le transporte en un tout autre lieu, en un tout autre temps, loin de la Terre, que fera-t-il ? Et si soudainement, parce qu'un événement ne survient pas, un enchaînement de l'effet du chaos fait que les morts ne sont jamais morts et que des personnalités connues ne sont jamais nées ? Et si on avait conscience d'une telle anarchie, comment pourrait-on continuer à vivre, sachant que le moindre incident n'importe où dans le continuum peut changer même jusqu'à notre existence ? Un contrôle quel qu'il soit pourrait devenir une arme dont personne n'aurait même la conscience. Qui n'a jamais existé, ne peut laisser de traces dans aucune mémoire, même pas artificielle. Mais qu'en est-il si cette personne existe sur un autre point du continuum ? Qui décidera quelle est vraiment la bonne réalité, la seule qui en vaut la peine malgré l'enfer de l'une et le paradis de l'autre ? Alors il faudrait faire disparaître les traces même d'une idée quelconque qu'un tel contrôle puisse exister.

La science-fiction prend ces idées tellement pour acquis qu'elle arrive aisément à nous faire croire que le continuum espace/temps est modifiable à volonté, comme s'il s'agissait d'une nécessité essentielle. Mais la science, selon Stephen Hawking du moins, semble nous dire que selon la théorie de la mécanique quantique, tous les possibles à un événement dans le temps et l'espace existent simultanément (voir son livre intitulé *A Brief History of Time*). Jules Verne faisait de la science-fiction très passionnante qu'on en dit, on affirme également que sa science-fiction, avant même la fin de son siècle, s'est avérée science réelle. Ainsi la science-fiction, c'est connu, devient fort souvent réaliste. D'autres scientifiques confirment que notre cerveau est capable de bien davantage, suggérant qu'il viendra d'autres temps où nous serons capables d'un tel contrôle sur la réalité, sans même le soutien de la technologie. Ce temps est sans doute à craindre, peut-être même non souhaitable. À moins que justement il ne s'agisse que d'une seule ligne du temps isolée et qu'elle ne concerne que l'univers de la personne concernée. Car on vit dans un monde aux infinies possibilités du monde des idées où on arrive à modeler la matière selon la volonté. À moins aussi que la

nature humaine ne soit meilleure en d'autres temps. Considérant un nuage de neutrinos en moins, ou d'autres particules positives de l'univers, même une gravité moins forte qui soulagerait bien des maux. Il faut encore communiquer avec des mots, un jour peut-être notre existence sera si simple que ces maux ne seront plus nécessaires.

Je ne rêve pas d'utopie pourtant, je crois que les gens, en une seule entité, traversent un temps où le moindre petit détail est important et composante de leur réalité. Apprendre que d'autres réalités existent, sans pouvoir changer quoi que ce soit en apparence, suggère ou bien un mal, ou bien une nécessité. Bien sûr que tout le monde pourrait être si gentil, sans arrière-pensées effrayantes, de mesquinerie et d'hypocrisie. Mais apprendrait-on à se battre? À gagner ses titres et ses mérites ? Quoi d'autre changerait ? Si le mal est notre essence actuelle, ce n'est peut-être pas inutilement. Qu'est vraiment la perfection, une utopie ? Qu'apprendrions-nous dans un monde parfait ? Rien. Pas d'erreur, de négligence, ni d'injustice. Il ne resterait plus qu'à vivre heureux jusqu'à la fin des temps. Ce qui serait peut-être un mal en soi pour l'objectif collectif fixé dont on ignore peut-être l'essence, bien que l'on puisse aisément s'en former une vague idée.

Tous nous sommes coupables de tous les maux de cette planète. Tous nous sommes responsables de l'évolution de l'humanité. Tous nous croyons cependant n'avoir aucun pouvoir sur rien, incapables de changer quoi que ce soit. Mais il est clair que cette idée fait l'affaire de certaines personnes, même si elles ont les meilleures intentions du monde. Pourquoi attendre un sauveur alors que nous-mêmes sommes capables de miracles. Ils surviennent tous les jours dans les faits divers, événements insolites isolés qui semblent si loin de soi, si loin que l'on croit qu'ils ne concernent personne, n'ont aucune conséquence et on finit par ne rien croire de toutes ces balivernes. Je le sais, je suis le premier à tout discréditer. Je ne crois même pas en l'existence du monde, c'est tout dire.

On dit que, sans la conscience, rien n'est interprétable, dès lors rien n'existe. Alors je questionne cette conscience qui nous a trompés depuis le début des temps. Et je questionne ces fausses notions que nous avons de l'espace et du temps. Voyez qu'à tout remettre en question ainsi, j'en viens à tout percevoir d'une manière si différente, qu'il me semble que j'existe emprisonné dans une fausse existence. Je me conçois partout à la fois et nulle part

en particulier. Je ne conçois même pas ce que le temps signifie, aucune définition ne serait suffisamment juste pour me faire comprendre un concept dont je n'ai jamais eu connaissance.

Je vis en idée au-delà de tout, dans l'infini, où je rencontre des mondes si identiques au nôtre qu'on en déduit que l'originalité laisse à désirer. C'est que nous existons tous autant que nous sommes dans des univers immensément plus grands que nos corps actuels et immensément plus petits à la fois. Ce qui ne fait plus aucune différence en bout de ligne, car ces mondes s'insèrent les uns dans les autres à l'infini et même nos perceptions arrivent à voir cette non-différence. La science confirmera tout ceci bientôt et il faudra être prêt à remettre en question jusqu'à notre existence, en un sens du moins. Je ne m'exprimerai pas plus clairement, car alors ceci deviendrait un tissu de philosophie amer et inaccessible. Si ce n'est déjà amer et inaccessible. Je crains que la mort ne soit vraiment la mort, car l'état de nos perceptions change tellement qu'en fin de compte il y a vraiment extinction d'un état particulier. Mais je ne crains certainement pas la mort d'apporter un état si différent.

Puis-je m'enfoncer davantage dans mes pensées? Voir encore plus loin, toujours plus loin? Sans effrayer ou perdre complètement le monde? Est-ce que je rejoins quelques personnes au moins? Où sont-ils donc? Il y a longtemps que je ne parle plus de ce qui se passe en moi, j'arrive à peine à l'articuler ici. Sans doute quelqu'un qui aurait expérimenté autant sinon plus saurait m'en apprendre davantage, m'aider à voir pourquoi je me contredis dans ma vision imparfaite du monde. Mais ne m'effraieraient-ils pas eux-mêmes à me confirmer de telles pensées et me laisser entrevoir tout autre chose impossible à conceptualiser? Dieu que la confiance est nécessaire, et si difficilement gagnée. C'est que je ne crois rien avant d'avoir expérimenté, avant d'avoir vu. Et encore, je doute. Et je tourne au ridicule toute personne qui s'approche de moi et tente de m'implanter les croyances les plus folles. Encore un sale tour de cette nature humaine, je suppose.

On ne change pas beaucoup en vingt ans, mais je crois qu'on change beaucoup avec les siècles. Et si nous demeurons aveugles, au moins la science-fiction nous rattrape pour nous ouvrir les yeux. Et la science rattrape la science-fiction pour faire disparaître le doute. Reposer mon existence, puisqu'il faut encore utiliser ces mots, sur la science, c'est un peu triste.

C'est un peu le ridicule de voir quelqu'un de voilà deux siècles soudainement entrevoir un avion à propulsion dans le ciel. Tous les tracés qui vont suivre, une nouvelle philosophie complètement à côté de la voie en émergerait peut-être, pour quelque chose de si commun dans nos vies actuelles. Mais si personne ne mentionne qu'il a vu un avion à réaction avant qu'il ne soit créé, qui concrétisera ces idées ? Mais cette analogie est déjà mal choisie. L'avion n'existe pas et attend d'être créé, alors que l'univers que j'entrevois existe et attend d'être découvert. Mais à y penser, peut-être que cette analogie est justement bien choisie, c'est-à-dire que c'est du pareil au même car l'avion existe avant d'être créé. Il s'agit de voir cette création et de la conceptualiser. Toutes les idées sont là à notre portée, reste à notre imagination de les atteindre et à notre volonté de les créer et de les conceptualiser.

Je voudrais arrêter de m'enfoncer dans un monde inconnu, faire croire que je m'enfonce dans un monde inconnu, de rallier le monde à cette idée. Je désire maintenant en revenir à quelque chose de simple, mais d'essentiel. Comme d'enlever la condensation sur une fenêtre pour que le matin la lumière pénètre le salon et qu'une plante survive. Je suis encore dans un de ces états où l'eau est peut-être ma seule survie. Pour l'hydrogène et l'oxygène qui me sont essentiels. À mon cerveau mal formé qui ne demande que de multiples connexions d'un bord à l'autre pour répondre d'un quotient intellectuel trois cents fois supérieur à la norme. Je réglerais alors des problèmes en deux jours plutôt qu'en huit semaines. Je trouverais des solutions là où personne n'en aurait vu.

Ce n'est que notre limitation personnelle qui fait de nous des incapables. Supposons cette limite inexistante. Où serions-nous ? Nous avons les outils pour voir plus loin, travaillons-y. Je sais, chaque chose en son temps. Mais quand vient-il ce temps ? Ne serait-ce que par notre propre pensée que nous pouvons actionner les coins noirs de notre cerveau ? Notre cœur ne serait-il là que pour fonctionner à dix pour cent de sa capacité ? Nous avons vu la survie, mais qu'en est-il du dépassement ? Je ne parle pas de ce qu'autrui voudrait faire de nous, autrui ne voit pas plus loin que ses propres besoins primaires. Je parle de notre capa-

capable de surpasser Einstein dans ses formules sur l'infini, la logique capable de résumer l'univers à une simple équation qui, une fois acquise, ouvre toutes les portes sans attendre de trou noir ou de portes dans d'autres dimensions. Je ne parle pas non plus de science-fiction où l'imagination fleurit mais ne dépasse pas la réalité. Je parle de concrétisation d'idées. Où la mort elle-même ne devient qu'un concept vague sans importance.

J'ai une idée très claire aujourd'hui du jour où je me trouvais à Anvers en Belgique. Puis une autre idée très claire où je me trouvais à Manchester en Angleterre. Pourquoi ces deux villes pourraient-elles être interconnectées en moi, comme s'il ne s'agissait que d'une seule et même ville ? Et j'ai vécu à Bruxelles exactement comme à Paris, à un point tel où je ne saurais faire la différence entre les deux villes. Ce pourrait être la Lune et la Terre, ou le Soleil. Chacun pourrait m'amener des états d'âmes similaires, des sensations pareilles, des idées identiques.

L'analogie compose notre monde, tout n'est qu'analogique, parce qu'il n'y a pas tant de diversité dans ce monde qu'on le pense. Tout est composé de la même chose et fonctionne sur les mêmes principes. Ce qu'un enfant est capable de faire dans un autre monde est impossible pour nous. Impossible parce que nous n'en avons jamais eu l'idée et la détermination pour concrétiser cette idée. Dès que je vois plus loin, je conceptualise des mondes et pendant l'instant d'un moment, ils existent. Ils sont là dans l'immatériel du monde des idées. La technologie, encore une fois incontournable, m'amènerait peut-être un jour à vivre autant dans ce monde que dans la réalité de tous les jours, mais qu'ai-je à attendre de la technologie et de ses preuves irréfutables de ce qui peut être accompli artificiellement ? Je vois que je puis accomplir moi-même en idée chaque chose que je veux, et que si c'est encore inaccessible à autrui, et le demeurera à jamais, c'est qu'autrui n'est pas indispensable à ma destinée et qu'autrui n'existe pas ou n'a que peu d'importance dans la balance de ce qui est vraiment.

Je vois déjà mon univers si différemment de ce que le monde m'en avait appris. Je vois déjà plus loin et commence seulement à entrevoir les capacités de ma personne. Je suis à même de bâtir et de détruire des mondes, et par le fait même, je suis à même de bâtir et de détruire l'univers. Tout fonctionne sur les mêmes principes. Chacun fait la différence en cet univers, chacun est à même de recréer l'univers à volonté et de le détruire à volonté. C'est

une fausse croyance implantée par autrui que notre incapacité absolue envers tout et contre tout. Peut-être venons-nous au monde avec cette idée d'être des incapables, peut-être apprenons-nous que nos seules possibilités en ce monde sont de monter dans une certaine hiérarchie sociale et de rapporter des capitaux au nom d'une compagnie qui appartient à des créanciers. Nous avons été détournés de notre vrai objectif, si nous savons encore le voir, si nous ne l'avons jamais su.

J'ai une vision paisible du Mont Saint-Michel en ce moment, cela me guérit de toute la merde qui m'a accompagnée depuis un mois dans mon emploi à Victoria. De là-haut, avec la mer tout le tour, je vois autrement plus loin dans l'espace qu'assis dans mon salon à Isleworth. Et de plus loin dans l'espace, je vois autrement différemment qu'ici sur la Terre. Et qu'en définitive, je conceptualise que l'espace n'est que perceptions, mais ça je l'ai déjà dit, déjà pensé et même digéré. Des portes sur d'autres dimensions ? Ma tête en est pleine, je n'ai qu'à y réfléchir, m'y attarder et à expérimenter. Mon imagination, si on doit résumer le tout à cela, est capable de me faire découvrir de l'inconnu, même que je me demande jusqu'à quel point le tout ne demeure pas que ma propre création. En laquelle je crois trop fermement parfois, d'ailleurs.

Si la réalité est devenue ce qu'elle est, c'est que nous avons bien voulu la laisser devenir ce qu'elle est. Si la mort est un châtement terrible et inexplicable, c'est qu'un innocent avant soi est venu nous dire qu'il en était ainsi et que nous avons été nous-mêmes suffisamment innocents pour le croire. Maintenant je dis qu'il est temps de tout reconsidérer, chaque définition du dictionnaire, chacune de nos croyances les plus frivoles. Là réside la clé de l'existence. Qui peut prétendre posséder une clé à l'existence ? Moi. Parce que si ce n'est que par les définitions que l'on s'exprime et que l'on comprend les concepts, je crois que l'on est alors si limité que l'on ne verra jamais plus loin que son jardin. Et que s'il est en mon pouvoir d'inventer toutes définitions et tous concepts, alors l'existence est infinie et absolue à la fois. Elle éclate entre mes doigts et il n'y a plus aucune limite qui m'empêchera de voir au-delà de l'univers.

Comment accepter une réalité si irréaliste, qui existe au-delà de la matière qui nous semble si chère ? Comment peut-on vivre au-delà du monde que l'on a toujours vu si concret ? Et comment puis-je concrétiser mon monde à vos yeux ? Je ne le puis sans doute pas, chacun

est en pouvoir d'atteindre l'inconceptualisable. Mais passé une certaine frontière, il n'y a plus rien que je puisse dire qui soit sensé.

Sommes-nous de pauvres êtres mortels qui évoluent seulement au rythme des générations, avec l'impossibilité nous-mêmes d'accéder à un certain savoir sans l'aide de nos vingt-cinq générations précédentes qui ignorent jusqu'au premier détail dans l'univers qui nous a frappé ? Ou sommes-nous nous-mêmes au-delà des générations, capables de voir davantage que notre quotidien fastidieux ? Et si la communication est possible à d'autres niveaux, il est de notre devoir d'atteindre ces autres niveaux. S'il y a autre chose plus près de nous avec qui nous pouvons communiquer, je crois qu'il est temps d'arrêter l'idée du rêve et d'y voir la réalité. Antonin Artaud disait : "Et d'où vient cette abjection de la saleté ? De ce que le monde n'est pas encore constitué, ou de ce que l'homme n'a qu'une petite idée du monde et qu'il veut éternellement la garder ? Cela vient de ce que l'homme, un beau jour, a arrêté l'idée du monde."

17

Le déjà vu. Les univers parallèles, où il serait possible, inconsciemment, de s'envoyer des messages d'un moi à un autre moi. Comme si l'un dans son univers avait la puissance d'aider un autre moi dans un autre univers, de façon inconsciente. Quel pouvoir cela peut devenir si le tout peut être fait de façon consciente ? Si je compte une caisse et qu'à la fin des calculs tout me montre le chiffre 11, alors je sais que c'est un message, sans trop savoir d'où il vient, et alors j'ai tendance à changer quelque chose dans ma vie qui serait susceptible d'être une erreur éventuelle qu'un autre moi aurait commise. Je prends un moyen différent qu'à l'habitude pour arriver à la maison, j'annule des rendez-vous, j'accomplis l'imprévisible en rapport au prévisible ou par rapport à ce qui a été déterminé d'avance dans mon horaire du temps.

Ainsi on reçoit ces messages assez souvent, ces coïncidences que l'on juge bizarres, alors

qu'elles sont essentielles. Si je pouvais prévoir un accident, j'évitais cet accident. Si j'expérimente cet accident, je peux du moins m'assurer que d'autres moi en d'autres univers parallèles éviteront l'accident. C'est une façon d'apprendre de nos erreurs et même de continuer à vivre sans les erreurs qui pourraient tout remettre en question, mais avec l'expérience tout de même assimilée. Ainsi nous sommes indissociables de ces autres moi dans ces univers parallèles. Nous sommes tous interconnectés pour ne former qu'une seule entité qui avance sans ne rien manquer de tous les éléments et variables de notre univers.

Tout cela n'est que théorie, mais certaines preuves, aussi infimes qu'elles soient, prouvent les théories, d'une certaine manière. Je ne puis probablement pas en exposer les preuves, mais chacun dans son univers quotidien apprendra sans doute à voir ces événements et à apprendre à les contrôler davantage. Ainsi on arrive plus rapidement à nos objectifs.

Nous pouvons perdre énormément de temps avec tous nos moi parallèles, prisonniers d'événements ridicules et d'expériences frivoles qui nous laissent loin de notre but final sans doute différent à chacun. Si un de nos moi actionne quelque chose, les autres suivent, voient peut-être de différentes possibilités intéressantes que d'autres ne verront pas. Sûrement tout le monde a expérimenté au moins un déjà vu. Moi-même cela m'arrive assez souvent et clairement j'ai cette manie de vouloir tout changer, ma prochaine parole que je sais être telle... je m'organise pour arranger les événements pour justement éviter cette parole. Or, nous pourrions émettre la possibilité d'une boucle dans l'espace/temps, comme si nous revenions en arrière pour justement nous permettre de ne pas répéter les mêmes erreurs ou suivre les mêmes embranchements sans issue. Si chacun contrôle son univers, il est certes possible de se placer où on veut sur la ligne du temps, recréer le tout n'importe où à volonté. Ainsi nos moi ne seraient peut-être qu'un seul moi, qui donne l'impression de ne pas être seul.

En ce moment je sens mon moi inactif, une grande perte d'énergie, une vie actuelle inutile. J'avais des priorités, ou du moins mes parents m'en avaient élaborées, et j'ai tout gâché. Pourtant j'ai ce pressentiment que ma destinée va comme elle devrait aller et que rien ne devrait changer. Sinon que mes parents n'auraient jamais dû m'être un obstacle en premier lieu. Mais où serais-je alors ?

Je suis une construction, du moins on m'a aidé à construire ce que je suis. J'aurais pu être

programmé tout autrement, m'excitant à l'intérieur de quatre murs blancs si on avait daigné m'enfermer dès ma naissance jusqu'à aujourd'hui. Réussir à ouvrir la seule porte de ma cellule aurait pu être mon seul objectif de vie, et peut-être ne l'aurais-je jamais accompli. Ainsi on m'a placé sur la terre avec certains autres objectifs et toute ma vie je n'ai fait que poursuivre d'autres buts qui me sont inconnus.

J'y consacre moins d'énergie qu'on pourrait le croire, à m'apitoyer sur la faillite d'autres objectifs. Je ne serais pas heureux si j'avais écouté tout ce que l'on m'a enseigné. Maintenant, je ne suis peut-être pas tout à fait heureux avec les buts que je me suis fixés. C'est que j'ai parfois l'impression que même l'accès à ces grandes villes, à ces champs verts, tout cela représente en fait quatre murs blancs dans lesquels j'évoluerais au mieux de mes insurmontables limites. Je pourrais même ignorer que d'autres humains comme moi existent, si on avait fait en sorte de me nourrir sans que je puisse voir mes bienfaiteurs.

Une peinture vit en deux dimensions, il n'y a donc pas de mouvement possible. Moi, j'évoluerais dans trois dimensions. Hauteur, largeur et longueur, x, y et z. On parle d'autres dimensions... D'autres dimensions seraient difficiles à interpréter puisque notre cerveau n'a pas été habitué à les distinguer. Je pourrais aller lire des briques sur le sujet, juste pour comprendre de quoi je parle, quelles ont été les recherches et les trouvailles des autres, mais je n'en ai pas l'intention. Je réfléchis par moi-même avec les données que j'ai accumulées, et l'observation et l'expérience font le reste. On émet l'hypothèse (que l'on a peut-être déjà vérifiée) que l'humain est capable d'atteindre ces autres dimensions, de les voir. Il est prouvé que certains ne voient pas la troisième dimension. Ou du moins ont de la difficulté à voir en trois dimensions. Tout semblerait pour eux comme une peinture, les ombrages feraient la perspective nécessaire à leur vision du monde. Mais ces gens vivent tout de même dans un monde à trois dimensions. Or, tout n'est que perspective. Peut-être que nous vivons tous dans un monde à plusieurs dimensions, mais n'en voyons que trois de façon très évidente, sans vraiment prendre conscience des autres. C'est que tout cela n'est que concepts et définitions, et que les concepts et les définitions peuvent s'étendre à l'infini, au gré de nos interprétations.

Il semblerait que notre domination de la matière aille au-delà de ce que nous pouvons percevoir. Je croirais que notre pouvoir est effectivement infini puisque nous sommes la

seule cause de l'existence de toute chose, puisque tout n'existe que par nos perceptions, relatif à notre vision. Nous construisons un univers nous-mêmes, nous le voyons comme nous voulons le voir. Si j'étais né sourd, muet, aveugle, sans les sens d'olfaction et du touché, je vivrais tout de même, mais je ne verrais rien de ce qui compose ce monde. Pire, ma capacité de rêver ou d'imaginer, sans jamais n'avoir rien vu, serait nulle. Je pourrais tout de même vivre. Aurais-je une quelconque conscience d'exister ?

Je ne fais que provoquer la réflexion, je n'apporte réponse à rien et je ne fais que présenter des pistes à suivre. À vous d'élaborer vos propres idées, vous en avez certes la capacité, et la possibilité de voir l'univers tout autrement. Et vous n'auriez tort, quand bien même vos idées sur l'univers seraient tout à fait à l'opposé des miennes. C'est que ce paradoxe ne saurait jamais en être un. Nous parlons de la même chose, sans aucun doute, nous ne faisons qu'explicitement autrement nos points de vue.

Une télévision est une invention si commune dans nos vies que trop souvent on ne s'arrête pas pour réfléchir aux implications de ce phénomène. C'est dire que ce n'est plus un phénomène que cette capacité d'enregistrer, même numériquement, les sons et les images. On fait de même avec le sens de l'olfaction, des constructions très simples peuvent enregistrer une odeur et la reproduire synthétiquement. D'autres machines reproduisent le sens du touché et peuvent même envoyer au cerveau de fausses informations sur notre condition physique et mentale. La prochaine étape est celle de la matière. On se souviendra de cette fameuse photo dans le journal où un laboratoire a pu, atome par atome, former les trois lettres suivantes : IBM. La manipulation de la matière est plus près qu'on le pense, la possibilité d'enregistrer exactement la composition moléculaire d'un objet et de le reproduire à des kilomètres de distance appartient à la logique, et la science y arrivera. Peut-être qu'elle y est déjà arrivé, mais qu'une telle invention ne devrait pas tomber entre des mains sans scrupule et ainsi on tait les découvertes. Un peu comme de découvrir la possibilité de voyager dans le temps à l'aide d'une invention.

La seule structure de l'ADN permet de reproduire une deuxième Dolly Parton, identique jusque dans ses talents de chanteuse Country (ce qui est inutile et effroyable à la fois, une seule Dolly Parton suffit). Une machine n'aurait même pas besoin d'enregistrer la structure

moléculaire de quelqu'un pour la transposer ailleurs, elle n'aurait qu'à connaître la clé, simple formule mathématique, que représente la structure de l'ADN. Maintenant, si on enregistre la structure moléculaire de quelqu'un et qu'on peut reproduire cette structure ailleurs, il est clair qu'on peut la garder en mémoire et matérialiser le tout dans mille ans. Pour la personne rematérialisée, le voyage serait pratiquement instantané. Mais ceci n'est pas à proprement parler un voyage dans le temps. L'ADN ne garde pas en mémoire les déformations du cerveau qui composent les souvenirs. De nouvelles découvertes, comme par exemple de nouvelles formes d'énergie, permettront peut-être artificiellement la rematérialisation en d'autres temps.

On dit maintenant que l'Univers serait différent des perceptions que l'on en avait. L'Univers serait fait en rond, une hyper-sphère, peut-être un cercle non fermé. Un peu comme la Terre avant que nous puissions comprendre qu'elle était ronde, ou plutôt ovale. On dit également que l'on pourrait relier deux bouts extrêmes de l'Univers ensemble. Ainsi on serait susceptible d'atteindre l'autre bout de l'Univers en un instant. J'ignore si on pense l'Univers fini, ou plutôt un Univers peut-être fini à l'intérieur d'un plus grand Univers. Comme si l'Univers était un corps moléculaire, comme un humain, corps qui appartiendrait à un plus grand Univers.

Ce n'est que depuis peu que les nouveaux télescopes dans l'espace nous apportent des images impressionnantes de l'infini dont nous faisons partie. Les images sont frappantes de ressemblances avec ce que l'on serait susceptible de capter dans des laboratoires qui observent par exemple le corps humain. A-t-on fait des études sur le sujet ? Ces études sont-elles accessibles à tous ? Et qu'est-ce que cela changerait de toute manière. Mais les agglomérations de galaxies, aussi loin que l'on puisse voir, forment ce qui ressemble aux branches d'un arbre, ou les bronchioles dans les poumons, ou tout ce qui est similaire à de petites veines, des nerfs, ou même les connexions dans un cerveau.

J'observe ce qui sera évident demain à ceux qui posséderont une technologie plus élaborée, des instruments de mesures capables de voir infiniment plus loin dans l'espace et infiniment plus loin dans nos structures moléculaires. Mais plus simple encore que tous ces agencements atomiques, il y a la pensée, capable de projeter dans l'espace des images en

deux dimensions. Mais si vraiment les images de notre imagination étaient en fait en trois dimensions, avec possibilité de s'y incruster entièrement plutôt que de se réveiller soudainement ou de penser à autre chose soudainement, et de reconstruire immédiatement un tout autre milieu aussi en trois dimensions ?

Et si nous étions ici, sur la Terre, prisonniers de la pensée de quelqu'un, avec tout de même la capacité de former nos propres univers, jusqu'à ce que nous apprenions nous-mêmes à penser la matière et à la concrétiser à notre idée ?

Il n'y a rien de nouveau dans ce que je dis, je ne suis pas le seul à en parler, j'en parle pour voir si je ne pourrais pas voir plus loin, si je ne pourrais pas développer moi-même certaines aptitudes pour me permettre d'atteindre, sans l'aide de machine, d'autres univers. Apporter peut-être un seul élément supplémentaire ou une idée qui permettrait peut-être à un autre de reprendre là où j'ai laissé, pour voir encore plus loin que ce que j'ignore et qui existe peut-être ailleurs ou existera peut-être un jour. Mon temps n'est donc pas perdu, si je ne travaille pas pour moi, je travaille pour d'autres, et en fin de compte, je travaille pour moi puisque je fais partie de l'ensemble, comme si nous étions "un", bien que ce "un" serait multiplié en des milliards d'unités individuelles jusqu'à une certaine limite. Car l'autonomie de l'homme est-elle réelle ? Cette individualité apparente est-elle à remettre en question ? Parce qu'enfin, nous sommes tous énergie, reliés l'un l'autre, construisant un même univers relatif en distance et en temps. S'aliénant les uns aux autres, vivant d'interdépendances qui nous évitent de voir à l'ensemble.

Je suis incapable de me nourrir par moi-même, je ne vois pas comment je pourrais construire un abri où me loger et je ne parle pas de mon incapacité absolue à comprendre quoi que ce soit de toutes ces machines et constructions qui m'entourent. J'ai tout pris pour acquis et de cette acquisition je déblatère encore davantage.

On parle en médecine de ces micro-chips susceptibles d'être installés dans le cerveau pour nous permettre de faire toutes les interconnexions nécessaires pour améliorer nos capacités de façon faramineuse. En commençant par l'organisation de toutes les données qui y parviennent, mémorisation absolue de tout, avec possibilité de faire des enchaînements aussi rapides et efficaces que les meilleurs ordinateurs qui existent. L'avenir de l'humanité

pourrait être plus grandiose que nous le pensons, si une bombe n'explose pas au bon endroit ou une guerre chimique ne nous efface pas de la surface de la Terre. Je ne vois pas cela comme une perte de toute manière, tout est là, tout existe, tout a existé, tout existera toujours. Même si ce n'est que sous forme d'énergie ou d'ondes déformées. Tout est rematérialisable, tout est pensable, toutes les possibilités sont infinies, au-delà de nos connaissances, ou bien même selon nos connaissances qui ont toujours existé mais que l'on ne peut rassembler qu'avec difficulté.

Je comprends maintenant Platon et Socrate avec leur réminiscence. Mais je ne pouvais pas accepter leur définition ou même la comprendre. L'expérience m'en démontre la vérité. Un simple ajustement de mes perceptions m'en montre la vérité. Et ce qui est intéressant, c'est que je suis partie d'un autre point pour arriver à certaines conclusions similaires. Voilà pourquoi je peux accepter et comprendre leurs idées, pour autant que les traductions et les changements de définitions que certains mots ont pris avec le temps n'ont pas trop déformé leurs discours, dans la mesure aussi qu'ils ne soient pas entièrement incompréhensibles aujourd'hui.

Ce qui est le plus important, c'est que la technologie et la science ne sont pas essentielles à l'atteinte d'une certaine perception de l'univers et des mécanismes de l'existence. Certains philosophes, longtemps avant la naissance de Jésus-Christ, avaient su voir les structures atomiques et leur rapport avec l'Univers. Encore qu'ils possédaient peut-être des instruments dont on ignore l'existence, et même pire, dont on doute l'existence. Peut-être aussi n'avaient-ils que le seul pouvoir de leur imagination et de la pensée pour voir au-delà de nos connaissances actuelles.

Je crois que la prétention est nécessaire à tout philosophe. Vaut mieux partir avec l'idée que l'on connaît tout mais qu'il reste à identifier et à raffiner nos idées. C'est lorsque ce raffinement devient très profond que l'on perd le fil et que l'on doute de l'ensemble. Je retire ce que j'ai dit à propos de la philosophie, loin d'être inutile et de bâtir des maisons sur des hypothèses, au contraire, elle construit l'univers autant que l'imagination apportera des mondes en plusieurs dimensions dans lesquels on vit et l'on vivra. Car tout part de l'idée que tout ce qui a été pensé existe. Je pourrais me tromper grandement, et encore, ce ne

serait pas se tromper. Tout est à définir et à redéfinir à l'infini, comme l'Univers, et rien ne nous arrêtera peu important toutes nos idées et nos philosophies rassemblées dans un même sac jetable après usage. Recyclable surtout. J'ai même une longueur d'avance sur eux, je peux me réveiller le lendemain et penser tout autrement, tout reconstruire l'histoire de la philosophie du jour au lendemain. Et ce serait en revenir à l'idée de reconstruire l'Univers du jour au lendemain. Ainsi je ne me contredirais pas trop dans mes propos avancés plus avant.

Mais la cohérence n'est pas mon but, et la contradiction est essentielle dans nos perceptions incomplètes de l'ensemble. Trop de variables entrent en ligne de compte pour tenter d'éliminer toute contradiction, puisque ce qui semble être un paradoxe, fort souvent n'en est pas un. Ainsi j'affirme que ce que chaque petit philosophe ou écrivain, médiocre ou reconnu, a dit, est vrai. Si je dis que les chevaux sont bleus, c'est vrai. Je l'ai pensé, je l'ai dit, vous l'avez vu dans votre tête et ça existe. À partir de ce moment la logique répond à de tout autres paramètres et je vois l'ensemble du savoir comme un amas impressionnant de tout qui permet l'élaboration des concepts les plus frivoles et les plus fous. Partant de là, tout est possible et ainsi rien ne peut être contredit. Nous sommes comme une seule entité qui emmagasine toutes ces informations et qui continue son chemin pour atteindre quelque chose de grand, ou alors un ravin sans fond. Quelle importance de rêver à ce pont sur l'infini? S'il s'agit d'un rêve, rêvons-le bien. Et sur ce, je m'en vais rêver. Bonne nuit.

Un bon matin j'ai découvert le rêve, puis je l'ai oublié. Un autre matin, alors que je me suis réveillé au septième étage d'une tour à bureau à Victoria, avec un titre aussi péteux que coordinateur en marketing, j'avais tout de même la vue attendrissante du jardin arrière de la Reine de l'Angleterre et du Commonwealth pour apaiser ma souffrance. Puis, avec cette possibilité que l'on faisait planer sur moi de devenir très bientôt un Manager en Marketing,

j'ai bien compris que le cauchemar ne s'arrêterait pas là. Ainsi je fais maintenant tous les efforts du monde pour m'envoler par la fenêtre, voler autour de Victoria et du Palais Royal. Mais pour moi Victoria c'est la misère, c'est cette vieille que je vois chaque matin au coin de la rue, près de l'homme qui vend des Evening Standard et de l'autre jeune femme idéaliste qui vend des Big Issues. C'est cette vieille de 80 ans peut-être qui s'assoit dans le coin et qui ne demande rien, toute sale, sans même observer ce million de personnes qui défile devant elle chaque jour. Un regard amer mais fort puissant, qui entre dans le sol, à la recherche d'une quelconque racine, s'il en existe encore entre les stations de l'Underground vieux de 150 ans.

Victoria c'est ma chambre d'hôtel où je vivais sans avoir une livre cinquante-neuf pence pour mon œuf McMuffin chez McDonald le matin et surtout mon café avec un lait s'il vous plaît. C'est aussi ma montée dans la hiérarchie sociale. Et si un homme ne m'avait pas ramassé dans la rue, ne m'avait pas offert un Bean Burger chez Burger King alors que je ne mangeais plus pendant des jours, j'y serais encore. Et malgré mon titre, je ne vivrais pas mieux, car mon titre ne me donne pas davantage d'argent, fait étrange.

Victoria, c'est ma mort lente, la découverte de la vraie vie sociale comme on la connaît dans les grandes villes industrialisées de ce monde. Là où entrer des chiffres dans un ordinateur, à la longue, fini par tuer encore plus que de s'arracher les mains sur un marteau-pilon toute la journée pendant des mois. Mais j'ai eu du plaisir, de bons souvenirs de ma misère. Des nuits où la police m'a retrouvé la tête pendante dans la rivière dans St. James's Park. À cinq heures du matin, me promener en bedaine dans les jardins de la reine, parfois même avec une nouvelle personne rencontrée dans un club la soirée même. Je n'avais même pas de musique alors, mais j'avais le rêve.

Aujourd'hui je suis davantage endetté, mais je mange à ma faim. Plus j'approche du sommet, plus je souffre. Pourquoi suis-je donc venu au monde pour apprécier la misère ? Pourquoi la sécurité me serait-elle un danger à éviter ? Et pourquoi le rêve ne se nourrit que de misère et que la sécurité m'enlève le rêve ? L'espoir en un jour meilleur me garde en vie, mais aussitôt que j'atteins ce meilleur jour, je n'ai qu'un espoir, celui de retourner dans ma misère.

Aujourd'hui je vois ma réussite comme un moyen de me payer ma misère. Je retournerais dans ma chambre sale et pleine de petites bêtes si j'avais l'argent, et je me débarrasserais du superflu, comme je vivais alors. Avec l'été tout à moi, et Londres tout à moi. À vivre un peu partout, marchant des kilomètres à pied, ou plutôt des milles pour me rendre là où j'entrais gratuitement entendre la musique de Londres. Avec un accès infini dans la vie d'autrui que je rencontrais épars dans les pubs.

Je ne puis souffrir une autorité quelle qu'elle soit. Même pas la mienne sur un autre. Et pour cela, je suis prêt à me battre contre autrui et contre moi. On pourrait dire que je plie comme un ver de terre, que je m'adapte comme un caméléon à un environnement malsain qui ne demande que la révolution. Mais c'est faux. Je pense encore, je rêve encore, je suis là, à Victoria, au septième étage, mais je suis dehors, je suis ailleurs, je suis partout dans l'Univers où je veux être. Je suis libre, encore libre de jouir de la vie, de souhaiter dix-sept heures trente pour enfin m'envoler alors que je suis déjà si loin.

Et je me demande où je trouve la force de mépriser ces vieux qui roulent en Mercedes, qui travaillent avec moi et qui me sous-estiment avec raison, car je n'aurai jamais leur mentalité. Et je me pose la question, pourquoi peut-on leur offrir une telle voiture et une telle maison pour ce qu'ils accomplissent dans leur misérable vie ? Et j'ai peine à comprendre comment moi, à rentrer des chiffres dans un ordinateur, j'arrive, avec mes collègues, à remporter plusieurs millions de livres sterling par an à quelques hommes en complet-cravate qui ne font absolument rien de leurs journées, sinon peut-être rêver, si cette chance existe encore dans leur cœur. Et tout cet argent que je leur ramène, moi, je ne m'en garde pas suffisamment pour me payer un café, ou pire, une bière.

J'ai fini par accepter ce monde, à le prendre pour acquis et j'arrive à ne plus mépriser personne. Je n'en vois pas la raison, sinon m'empoisonner l'existence. Mais je voudrais fuir, encore une fois, ma vie. C'est déjà planifié dans les astres, la roue est en mouvement quelque part, ma destinée ne peut pas s'arrêter au septième étage d'une tour à bureau, quand bien même ce serait à Victoria et que je roulerais en Mercedes. Mais où fuir ? Fuir m'a emmené à Londres. Je ne sais plus trop où je pourrais fuir, même que j'ai la nette impression que mes problèmes seraient toujours les mêmes. Un problème de naissance peut-être,

ou psychologique et profond. Mais je sais que tous sont comme moi, que tous pensent de la même manière, et que rien ne change et que rien ne changera et que c'est peut-être mieux ainsi, qui sait.

Il est onze heures trente-sept du soir, ça sent l'été encore une fois, et je me tracasse, mon cœur se met à battre fort, je sais que si je ne vais pas au lit, demain je souffrirai. Plus je tarde à aller me coucher, plus les chiffres n'entreront plus aussi facilement dans la machine et l'on jugera mon potentiel éteint, mes possibilités d'avancement nulles. On me remerciera de mon travail insuffisant en me laissant pourrir dans ce département des télécommunications et de radiodiffusion et je ne sais même pas si c'est mieux de pourrir à cet échelon ou pourrir à un autre plus élevé.

Qu'on le veuille ou non, on embarque dans leur jeu, le stress fini par percer notre cœur et on se retrouve des nuits durant à ne plus être capable de s'évader en pensées vers des horizons où l'air circule. Je voudrais me voir au Château Osterley, à résoudre des mystères à la Sherlock Holmes laissés par un descendant lointain. Je voudrais me perdre autour de la rivière et dans la forêt du Parc Osterley, y dormir la nuit, y faire mon nid. Il semble que je demande trop en ce monde qui vit dans le virtuel et qui ne m'offre que la chance de me créer mon propre monde virtuel à l'intérieur du leur. Et si tous ces mondes se brisent un jour, dans quel état serai-je pour enfin apprécier mon parc ? Les chances seront grandes que le Parc Osterley ne me dira plus rien. C'était une façon de m'évader, de contrebalancer une réalité horrible. Tout s'envolerait, mes rêves, mes espérances, le sens que je donnais à mon existence.

N'y aurait-il donc aucune porte de sortie ? La vie ne serait-elle que de longs corridors sans fin dont même la mort serait le couronnement de l'échec ? N'y aurait-il que l'échec au bout de ce que chacun depuis longtemps considère comme la réussite ? Je vois une porte de sortie, je l'ai décrit en long et en large et même au-delà. Mais j'y suis comme dans un rêve et le lendemain je retourne travailler. Et je ne puis malheureusement pas l'accepter. Je n'ai rien à prouver à personne, je n'ai rien à me prouver moi-même. Je n'ai pas de destinée grandiose à accomplir, je n'ai pas de succès à aller chercher nulle part, je ne veux plus de cette vie, je ne veux plus rien. Il me semble que j'ai tout vu et tout entendu, et que même ce

que je n'ai pas vu, il me semble que je l'ai vu et que je ne veux plus l'entendre. Je ne veux plus de cette vie, je ne veux plus rien.

19

À un extrême, il faut répondre par un autre. Je suis sorti avec ma future femme (nous nous marierons un 4 avril) et mon copain en titre au Astoria, Tottenham Court Road. Je ne sais plus trop si nous y étions ou si nous étions ailleurs, mais je me souviens que ma femme draguait un monstre habillé de cuir et que j'ai fait les présentations. Nous avons apeuré tous les touristes innocents dans l'Underground, tous croyaient que nous étions prêts à leur sauter dessus, les voler et les violer peut-être. Une rangée de jeunes hommes presque nus m'ont courtoisé, mais j'ai déjà pris des engagements ailleurs, je suis deux fois marié. Ah la vie de couple, avec une fille au clitoris percé d'un jonc de mariage. Elle est souvent sur la cocaïne, elle est dans le rouge dans son compte de banque, elle habite un appartement qui ne lui appartient pas, elle attend que les propriétaires se procurent un ordre d'éviction pour partir, ses amies sont rasées avec une houpe de cheveux sur la tête, on a pu nous voir un peu partout dans les pubs de la ville. Notre mariage sera célébré à Camden et la dame d'honneur est plus masculine que je ne le suis et l'homme d'honneur est un drag queen qui se présente au concours Miss UK Asiatic et a de grandes chances de gagner. Plus rien ne nous arrêtera dans notre délire et je tiens pour acquis que je ne regretterai rien de ce projet de malade mental. N'empêche qu'on aura tout de même des avocats, un contrat pré-nuptial et mon retour de taxe est en danger, elle veut en garder la moitié. Ne serait-il pas ironique qu'un mariage de convenance, fait pour contourner les lois, puisse se retourner contre moi à cause des lois inhérentes au mariage ? Mais je lui fais confiance, et la suite m'en dira davantage.

Parfois je me demande si je ne devrais pas repartir illico pour le Canada, laisser derrière moi ma vie londonienne, mon premier vrai emploi et puis quoi encore. Ma vie ne devrait pas devenir sérieuse, et en ce moment elle me le semble trop. Je suis encore jeune, mais je suis

embarqué dans une roue qui ne s'arrêtera pas au prochain feu rouge et il me semble que je prends trop de vitesse. Les voies de sortie n'existeront plus, jusqu'à ce que je découvre que je suis sur l'autoroute pour l'enfer et que je suis damné.

On m'a présenté le grand Directeur général de la compagnie aujourd'hui, tout le monde s'est jeté à ses pieds. Comme j'aurais pu le déduire avec mes préjugés, il est gros, laid et semble ne pas avoir fait grand-chose pour atteindre le sommet. J'aurais eu envie de faire de l'éclat et de l'envoyer royalement chier, mais il aurait eu raison en bout de ligne, on m'aurait mis à la porte et on m'aurait vite oublié. Comme la dernière fois où j'ai mis les pieds à la Sorbonne. Mes professeurs doivent encore se demander ce que je suis devenu, croyant sans doute que j'ai raté ma vie, que j'ai laissé tomber toutes les chances que j'avais de devenir quelqu'un dans ces sociétés.

Même si c'est inconscient, je sais que j'ai déjà mis en route une série d'échappatoires pour me faire mettre à la porte. Déjà le mois d'avis que je dois donner avant de quitter la compagnie me démange, je regrette d'avoir signé un contrat qui stipule que je devrai faire des heures supplémentaires sans être payé. Et je suis incapable de faire comme mon collègue qui marche haut et fort, puissant de son petit titre de coordinateur de marketing et qui se voit déjà directeur général alors qu'il n'a aucune chance. À ce titre, j'aimerais mieux attaquer des touristes sous la ville de Londres. Prendre une femme avec mes deux bras et la traumatiser pour le reste de ses jours. La tuer aussi, pour lui rendre service.

Regardons la vie en face, il existe des solutions, mais je ne les vois pas. Si j'embarque dans la vie avec l'espoir de m'en sortir, je ne m'en sortirai jamais. À la retraite, c'est déjà trop tard. Le mal est fait, la culpabilité nous ronge, les mauvaises décisions nous tuent, les bilans seront toujours négatifs, même pour les directeurs généraux. Les dommages sont permanents. Il me reste la prostitution, mais ça aussi c'est une roue vicieuse, c'est embarquer dans le bateau et ça ne pardonne pas.

Le fait demeure que j'embarquerais dans la vie, mais pas selon ce que les autres en ont fait. Il existe d'autres définitions et c'est à moi de les trouver, sinon de les inventer.

Je ne me souviens pas où je suis né. Je ne sais même pas si je suis né. Où donc habitais-je, quel est mon passé, ai-je des parents et une famille ? On prend pour acquis que je suis un homme, mais suis-je un homme ?

Je n'ai que des souvenirs de l'été de mes 23 ans. Comme si j'en avais maintenant le double et qu'il ne me resterait plus que les regrets d'un temps passé, sensationnel, avec des clubs comme Popstarz, Mis-Shapes, additionnés de Marianne Faithfull et une personne qui habitait à Russell Square. Dieu que j'étais heureux et cela c'était voilà neuf mois seulement. Je me demande comment l'été de mes 24 ans pourrait être encore mieux. Même l'endroit où j'habite en ce moment à Isleworth-Osterley me ramène des souvenirs d'avant la Belgique que je ne puis plus saisir au moment même. Comme les chansons de Léonard Cohen, qui sont quelque chose de si spécial qu'on a peur de le perdre. Je ne puis apprécier mon état présent, mais si je partais pour Paris le soir même, aucun doute je regretterais mon bien-être actuel.

Comment se rendre compte de l'état présent, comment vivre sa nostalgie au moment où les événements surviennent ? Comme ces journées chaudes de l'été passé, où je rencontrais ce jeune homme de 18 ans et qu'on allait s'exhiber la bedaine sur le gazon du Musée des Beaux Arts ? Et cet autre ami qui avait sur Westbourne Grove un appartement minable, il venait de Liverpool ou quelque chose du genre. On écoutait Radiohead alors. Et l'autre de Clapham qui appartient à un univers que je ne connaîtrai peut-être jamais, même qu'il ne sait peut-être pas apprécier cet univers autant que moi j'ai pu le voir et en jouir.

Ces moments sont là, ils ne mourront pas. À cette époque je savais l'apprécier, je savais que j'étais heureux lorsque je marchais à Piccadilly Circus à cinq heures du matin et que c'était rempli de monde sur Old Compton Street. Je m'achetais un sandwich avec mes derniers pence et la vie avait une signification pour moi. J'allais travailler dans un café, The Box, à Covent Garden, sur le Seven Dials. On m'a jugé incompetent, comme c'est triste. Ne vivrais-je donc que de nostalgie, où le moment présent ne construirait que ma nostalgie

future ? Voilà pourquoi alors il me faut vivre à plein en tout temps. Mais vis-je à plein en ce moment ? Une chose est sûre, je ne changerais rien à mon passé. Il est comme il devait être et je ne regrette plus rien. Je n'ai aucun regret, malgré tout ce qui m'a tourmenté pendant des mois où je ne souhaitais qu'une chose, mourir. Ma nostalgie me construit, elle fait ce que je suis.

21

J'ai fait une alliance, une alliance avec l'étranger, l'inconnu. J'ai peur, mais mes peurs s'avéreront vaines. Je suis fort, plus fort qu'avant mon alliance. Je parle de ce que vous ne pensez pas. Car je vois plus loin. Je suis revenu où je devais être, dans un autre plan. J'ai acquis une alliance avec l'inconnu et je découvre de nouveaux horizons. Je suis parvenu plus avant que je ne l'aurais cru possible.

Avant je me tracassais avec les moyens de me protéger, alors que je ne devais que me consacrer à m'associer à part entière, à me fondre à cet inconnu. Alors je n'aurais rien à craindre. Ma vie est tout à leur vouloir comme ma vie leur est due. C'est la paranoïa et la peur qui me conduisent à la faillite, c'est la confiance et la foi qui m'ouvrent toutes les portes que je n'aurais jamais osé franchir. D'autre part je croyais m'enfoncer dans un univers que j'ai toujours méprisé, voilà maintenant que je découvre en cet univers la joie et le bonheur. Qui eut cru.

Ainsi dans cette routine affreuse et ces journées longues j'ai tout de même découvert la possibilité de franchir de nouvelles limites. Mes doigts roulent sur le clavier au-delà des particules qui définissent l'espace. C'est la voie lactée qui a été le symbole de mon alliance, c'est la voie lactée qui est le symbole de mon alliance, c'est la voie lactée qui me montre la voie à suivre, la route vers l'infini, pour autant que j'en garde la confiance et la foi. Là réside tout le secret. Si tout s'écroule, ce sera ma faute, j'aurai failli. Je mériterai alors toute mon infortune et mériterai de souffrir alors même que ce serait une autre possibilité de confron-

ter d'autres univers.

Je les méprise toujours, pour cette incapacité de voir comme je vois et de faillir dans cette série de symboles et de rituels qu'ils ont rendus insignifiants alors qu'ils signifiaient tout. Car ils ne voient pas, ils ne verront jamais ce que je vis et ce qu'ils devraient vivre. Je ne les méprise pas pour leur accomplissement, ils ont atteint des sommets que j'envie, mais je les méprise pour ce retour brutal à la réalité qui leur fait vite oublier qu'il y avait un autre niveau de compréhension à toute leur histoire.

À se vautrer dans les récompenses et la reconnaissance des mérites, cela détruit leur actualisation, les ramène un peu plus bas pour satisfaire des besoins plutôt primaires, alors que je sais qu'ils sont capables de bien plus et que cette satisfaction demeurera toujours primaire et qu'alors ils ne seront jamais contentés.

Réussir est une chose, maintenir ce succès en est une autre. Mais être au-dessus de tout cela et de voir à un autre niveau, c'est là la clé. Tout cela est tellement futile que le succès ne devrait jamais être questionné et vérifié. Peut-être, mais cela n'a aucune réelle importance. Ce que j'espère c'est que cette alliance sera longue et prospère, même si l'autre parti me cache des choses, me ment. Ce que je comprends et accepte, à cause des circonstances. Je suis jeune, je suis beau, même si j'en doute à chaque instant, et la vanité n'a rien à voir avec cela. C'est une question de confiance et de motivation. S'il ne me reste plus que cela pour me procurer l'énergie nécessaire à l'accomplissement d'une vie, je ne me cacherai pas une vérité que plusieurs partagent et que personne ne semble contredire. Souvent cela suffit à motiver un peuple. Mais nous serions dans le tort. C'est que nous sommes limités dans nos perceptions, et à défaut de voir ce qui nous construit et nous unit, nous nous motivons à tort avec de fausses apparences, mais elles justifient tout de même ce qui nous unit et nous construit.

Je suis fort, mais le lendemain je me réveille et je me sens faible, dès lors je suis faible. J'ai toute l'énergie du monde en moi, à moi de me construire et de construire mon univers. Je vais vous dire ce que l'on est : on n'est rien. Ce n'est pas triste, car à n'être rien, nous sommes tout à la fois. Nous sommes tout et nous pouvons arrêter le temps et changer l'espace à volonté. En prendre conscience est une première étape, la deuxième est peut-être

plus difficile à atteindre, mais c'est une quête, la quête d'une vie peut-être, de plusieurs générations peut-être, et c'est pourquoi il faut vivre en nos enfants. Et que finalement ils ont peut-être une autre raison que celle de nous servir et devenir ce que nous voulons qu'ils deviennent alors que nos yeux sont orientés dans une direction tout autre que la leur. Laissons-les aller, ils verront ce que nous voyons, ils en viendront là où il faut, et sinon, c'est qu'ils iront plus loin et ils en reviendront à ce que nous avons entraperçu et verront un jour. Mais j'aime à croire que je peux voir par moi-même sans attendre que mes enfants continuent ou voient ce que je vois et que j'ai entrepris.

On parle beaucoup de mondes artificiels, mais qu'en est-il vraiment si je sais voir ces mondes sans l'aide de drogues ? Je vois l'espace autrement, j'entends comme jamais je n'ai entendu. J'ai une mémoire multipliée par mille et j'ai des émotions incontrôlables. Qu'en fait-on de ces faits ? Les juge-t-on artificiels ? Je voyage dans l'espace et je vois ce qui se passe ailleurs, je sens une présence et j'entre en contact avec cette présence. J'ai acquis une alliance. Qu'en fait-on de ces faits ? Je ne les classerai pas comme rêves grandioses et incompréhensibles, je vais poser la question et je vais aller voir plus loin. Et j'atteindrai cet autre sans l'aide des drogues, et je verrai cet autre sans l'aide des drogues. Et si je dois quitter ce monde, je le quitterai. Mais ce n'est qu'une mort apparente à autrui, c'est une renaissance pour moi, une renaissance dans l'inconnu qui me deviendra connu. Une exploration, une quête de l'infini. Je ne serai pas incompris de tous, et de toute manière je n'en ai rien à foutre. Les lois existent pour être changées, sinon contournées. C'est clair, c'est écrit dans toutes les constitutions sous lesquelles j'ai vécu ou cru vivre.

Je me crois meilleur que tous et je vais m'écraser tout au bout. Je reviendrai prêcher pour que personne ne suive le même chemin qui conduit à un grand ravin sans fond. C'est une possibilité que je considère et que je ne rejette pas. C'est probablement ce qui arrivera, mais je ne serai plus celui qui a parlé ici. Je serai autre et je ne serai plus connecté. Il faudra alors faire attention à ce que cet autre dira, car il ne parlera plus de la vérité d'aujourd'hui, mais d'une autre vérité d'un autre lendemain et qui n'a plus aucune relation avec le présent. Et il vaudrait mieux à cet autre moi de se distancer de ce qu'il ne connaît plus, même s'il a l'expérience de cet ancien moi. Car j'ai un million de moi dans le futur qui tous disent différemment et qui parleront tous à la fois de choses si contraires, car il existe une infinie de

choses que je pourrais dire, comme il existe une infinie possibilité de chemins que je puis emprunter. Quelques-uns de ceux-là pourraient m'emmener plus loin que je ne puis le concevoir, si je sais voir aujourd'hui même où je puis vraiment aller, plutôt que de revenir sur les traces du passé et de dénigrer mes aventures en les qualifiant de superficielles et d'erreurs de jeunesse.

J'écris encore parce que je puis écrire ce que je veux, et non d'insipides romans qui ne m'intéressent pas et qui risquent de divertir l'instant d'un moment. On me connaîtra pour cela ou on ne me connaîtra jamais. Et aujourd'hui je dis que cela n'a plus d'importance, ni pour moi, ni pour la postérité, ni pour l'humanité. Tout est relatif. Tout est en expansion ou tout se rétrécit. Tout s'ouvre ou tout se ferme. Qui peut dire vraiment ? Qui sait voir vraiment ? Stephen Hawking ? Einstein ? Newton ? Bien à eux s'ils sont nés, s'ils ont eue la chance de se pencher sur l'univers pour en ressortir des formules et des idées, mais il y a plus et tous leurs dires seront contredits par des dires qui seront eux-mêmes contredits. C'est l'histoire de la philosophie et l'histoire de toute science. Et c'est là un mystère à notre portée, mais intrinsèquement lié à nous, si bien que nous ne pouvons l'avouer qu'en éliminant tout ce que nous avons appris de A jusqu'à Z.

22

Il pleut aujourd'hui à Londres, c'est la première fois depuis un siècle. Et peut-être la dernière fois ?

23

Où la vie conduit à une impasse. Où la vie, si bien calculée, avec toutes ses expériences accumulées pour prévenir l'enfer n'a su que prévoir l'enfer. Où l'argent est l'unique préoccu-

pation d'une vie, la réussite et le confort. La chance de pouvoir vivre de l'air du temps, à voyager peut-être ou à rencontrer tout et chacun pour rien. On s'en lasse, on se lasse de tout. La solution semble être de ne rien voir de cette vie, de la voir passer de loin, tellement nous sommes dedans à ne pas la voir passer. La maladie des ressources naturelles, les arbres, l'eau, l'électricité, le nucléaire. La sauvegarde du vert. Je m'en fous complètement. Je ne supporte pas ma misère, je ne supporterai pas celle de la planète. Et la prétention. Au sens où on prétend la vie. Sans rien dire de ce qu'il y a à dire, sans vivre ce qu'il y a à vivre.

Je m'étends et je vois en moi un blanc éclatant m'entourer, dirais-je que c'est une sorte de lumière ? Mais alors la connotation est si négative. Parce que j'ai entendu parler de lumière et c'est une fausse image que j'en avais. Ça m'entoure jusqu'à ce que je fonde dans cet entourage pour devenir un avec ce blanc éclatant. Je deviens un avec l'univers, particule par particule, pour m'entremêler dans une sensation de bien être étrange, rempli d'énergie. Je puis atteindre cet état, plus difficile encore de le maintenir. Je ne vais pas en élaborer une philosophie. C'est un fait observable. Peut-être c'est le point de départ pour l'accomplissement de moi-même, pour l'accomplissement d'un monde.

On pourrait m'en parler de façon plus claire, m'expliquer en des termes compréhensibles ce qui se passe en moi. Mais j'avoue être dans la capacité de décrire moi-même la vie et même la façon de procéder pour atteindre la vie. Je suis perdu, dirait-on. Mais encore, je suis moins perdu que celui qui ne s'est jamais trouvé, ou surtout, que celui qui ne s'est jamais perdu.

On voit des gens qui semblent n'avoir aucun problème. Ils arrivent frais le matin, on n'entend rien de leur vie, à croire qu'ils n'en ont pas, qu'ils n'ont jamais vécu. Des gens comme ça, je ne serais pas surpris de voir qu'effectivement ils n'ont pas de vie. Comment demeurer une façade pendant cinquante heures et avoir une vie le reste de la semaine ? Comment demeurer une façade toute sa vie et avoir une vie ? On me demande d'accomplir une certaine tâche, que j'accomplis relativement bien. On a tellement tout identifié qu'en bout de ligne ça porte fruit et que les résultats sont effrayants. Pourtant je n'ai pas la conscience d'accomplir de tels résultats, de travailler envers un certain but. Je ne fais qu'accomplir ma tâche au mieux de mes aptitudes. Ça ressemble à ça la vie d'autrui. Rien n'est impossible en

ce monde, pour la simple et unique raison que nous n'avons jamais eu la conscience des résultats et même du but à atteindre. Ne me demandez pas à quoi ça ressemble, je l'ignore. J'accomplis ma tâche et puis c'est tout. D'autres ailleurs en font la somme, avec le travail des autres qui m'entourent, ailleurs ils constatent et encaissent le fruit de notre labeur. Dois-je m'indigner, me révolter ? Non.

Si j'étais intelligent, c'est moi qui serais en contrôle de la machine. C'est moi qui demanderais, observerais, cultiverais, et encaisserais. Mais là encore je servirais un autre, un autre but, d'autres objectifs. Je travaillerais à l'ensemble, un plan supérieur, ou du moins supérieur à moi. Et encore, je ne suis pas certain que ce ne serait pas pour mon inconscient que je travaillerais. Cet inconscient semble faire une analyse et conceptualiser l'ensemble de la structure mieux que je ne pourrais jamais le faire. Si mon côté inconscient savait mieux communiquer, je verrais ce que je fais, je comprendrais ma vie, je vivrais.

Pour l'instant je ne sais jouir de rien. Je ne sais rien voir. J'observe et je me crois intelligent à remarquer des détails insignifiants. Parfois il me vient cette urgence de crier et jeter tout le monde par la fenêtre. Et je comprends que je suis à leur niveau. Parfois pire, je rampe plus bas qu'eux, je suis peut-être inférieur à leur niveau. Mais je ne vois que leur surface, des épaves humaines qui semblent toutes être à la dérive. Bonne chance, s'ils arrivent au bon port, et encore, serait-ce qu'il existe un bon port ? On dirait que je pense trop. Sans doute je devrais m'arrêter dans mon élan, cesser de réfléchir et même d'observer, m'enfoncer dans les nouvelles sur Sherlock Holmes de Sir Arthur Conan Doyle et oublier autrui, ma vie, le sens, l'existence. Un jour sans doute je pourrais regretter cet aveuglement, mais là où il n'y a pas de lumière alors que je cherche à m'en étouffer, sans doute il est acceptable de dériver vers la fin de l'océan. Peut-être aussi atteindrai-je le bon port si je continue à dériver ainsi. Autrui viendra jusqu'à moi pour m'éclairer et je rejetterai autrui.

Je n'ai plus la foi, je n'ai plus confiance en rien ni personne. On se meurt sous le charlatanisme à droite et à gauche, je ne vais pas m'enfoncer dans quoi que ce soit, je serai toujours sur le mauvais chemin. Seul ce que je puis expérimenter moi-même et voir moi-même m'apportera une lumière. J'ai demandé que l'on me guide, jusqu'à maintenant je n'ai fait qu'assimiler, trier, rejeter. Vivons-nous une existence linéaire ou sommes-nous à un certain point

de l'espace et du temps, et passé ce point, soudainement, il y a le passé et le futur ? Ce futur rempli des conséquences de nos expériences et actions passées ?

Chaque nuit je n'existe nulle part et partout à la fois, sans chronologie aucune, sans mémoire d'une existence linéaire quelconque. On a observé que, sans le rêve et l'éclatement de l'espace/temps qu'il apporte, on meurt. Mais sans cette existence linéaire, la vie en pensée est endurable. Cette existence linéaire ne semble exister que pour permettre d'amasser des informations qui serviront à remplir l'état infini d'un autre monde. Et que c'est l'accumulation de l'expérience qui permet aux frontières de l'autre monde de s'élargir. Tout ce qui est pensé, imaginé, se reflète dans l'autre monde comme une nouvelle avenue vers d'innombrables variables indéfinies, pour ne pas dire infinies. Pour moi, l'état de veille est l'état inconscient, et l'état inconscient, ou endormi, est l'état éveillé où enfin je respire les vraies lois qui gouvernent notre existence et qui forment notre essence (si on peut encore utiliser ces mots, pour ce qu'ils signifient vraiment).

Note de l'auteur : Bien que révolutionnaire et central au livre, le prochain chapitre est très théorique. Les chapitres qui suivent ensuite ne sont pas théoriques.

Que ce monde éclectique est relatif au point où mathématiquement c'est prouvé que le temps et l'espace (la distance) sont des données variables. Ainsi on peut aller dans le passé ou le futur peu importe le moyen physique ou spirituel, puisque le tout est relatif et variable et que selon un certain point de vue, tout dans l'univers peut être situé en un même point. Et que, si nous changions le passé, le retour au présent montrerait une ligne du temps différente et que l'autre ligne du temps dans laquelle nous vivions existe toujours, puisque nous l'avons vue, entendue et vécue.

Et ces paradoxes du cycle temporel qui fait qu'un événement A a besoin de B pour s'accomplir et que cet événement B a besoin de C comme C a besoin de A ; c'est au niveau des idées que ça se passe et qu'effectivement c'est dangereux de demeurer coincé dans une roue temporelle. Car de C on retourne à A et que c'est possible de tourner en rond sans que l'on s'en rende compte. Puisque entre A, B et C, un tas d'événements différents surviennent, et il vient un temps où une conséquence provoque une action qui elle-même devient la source de cette conséquence qui avait une autre source à l'origine, et voilà le paradoxe expliqué.

L'existence est comme un de ces programmes complexes d'ordinateur qui sont possibles à comprendre pour qui s'y investit ou y est confronté. Nos actions semblent s'inscrire dans des formules mathématiques qui peuvent former une boucle dont le temps n'a plus d'importance au sens où nous l'entendons. Tout paradoxe semble s'inscrire en une formule mathématique qui montre une logique implacable mais difficilement acceptable pour qui n'en voit ni le début ni la fin. Mais existe-t-il effectivement un début et une fin ? Une conséquence (un effet) sans action (cause) apparente n'est pas sans action. Si l'action semble avoir comme source sa propre conséquence, il faut retourner à cette formule mathématique que l'on ignore encore peut-être. Une formule dont une conséquence, je le répète, peut apporter une sorte d'engrenage où nous ne pouvons sortir, car nous n'en connaissons pas les principes et nous sommes prisonniers de l'espace et du temps, du linéaire, à la merci des données variables. Je n'ai pas le temps de me lancer dans des calculs mathématiques, $F = ma$, $E = mc^2$, et puis quoi d'autres, mes cours de physique sont loin, mais il est clair que l'on peut influencer la

variable du temps.

C'est la théorie de la relativité d'Einstein dont j'avoue ne pas connaître entièrement, et que cela n'a aucune importance en ce monde éclectique en apparence. De toute manière, ce n'est pas mon rôle de faire des démonstrations mathématiques, je deviendrais encore plus inaccessible, spécialisé, et je n'intéresserais qu'un petit nombre de personnes sans imagination. Or, il faut demeurer accessible à ceux qui comme moi ont de l'imagination, sinon il n'y a pas d'évolution. Sans preuve, rien n'existe, du moins rien n'existe encore, et c'est ce qui importe.

Un vaisseau spatial qui voyage dans le passé à une époque où il existe déjà, implique qu'il existe deux vaisseaux, comme il existe deux fois la même personne qui serait revenue dans le passé. Or, je pourrais exister dans la même ligne du temps un millier de fois, un million de fois, une infinité de moi pourrait retourner dans le passé, tous avec une conscience différente, mais avec les mêmes particularités physiques et morales, ou peut-être même avec des particularités physiques et morales différentes. Notre univers est infini en grandeur et en petitesse mais également en superposition. Si cette infinité de moi peuvent retourner dans le passé et exister au même moment, c'est qu'il existe une infinité d'univers parallèles superposés, autant que l'imagination à elle seule peut en créer.

L'imagination rassemble la matière et la rend vivante en un espace qui est lui-même infini. Il y a de la place pour une infinité d'univers, puisque l'espace est relatif. Et une même personne peut se retrouver à plusieurs endroits différents en même temps puisque le temps est relatif. Jusqu'à quel point peut-on exercer un contrôle sur cette existence, se sortir de nos conceptions et nos limitations ? Pourquoi ne savons-nous pas voir et agir plus librement dans un tel univers ? C'est là la question. Comment aller au-delà de toutes ces barrières ? Certains passent au travers, voient infiniment plus, agissent au-delà de nos connaissances. Mais ils demeurent incompris dans leurs explications, peut-être parce qu'eux-mêmes n'en savent pas voir le début ni la fin, s'il existe un début et une fin. Là où le passé est le futur et le présent tout à la fois, où seules la conscience et l'imagination peuvent agir et en faire la distinction, la distinction du passé, du présent et du futur. Nous existons partout à la fois dans le temps et l'univers. Nous existons partout à la fois dans l'espace et sur les différentes

lignes du temps. Partout dans le passé, le présent et l'avenir.

Il serait théoriquement impossible de dépasser la vitesse de la lumière parce que la masse et l'énergie deviendraient infinies. Je pense qu'il est possible d'aller plus rapidement que la vitesse de la lumière et que plusieurs particules dans cet univers vont plus vite que la vitesse de la lumière, car tout est relatif. On calcule la vitesse de la lumière (C) par le temps que prend la lumière pour se rendre d'un point A à un point B. Le problème est que peu importe notre vitesse ou notre position, le temps et la distance sont relatifs et s'ajustent en sorte que l'on calcule toujours le temps que prend la lumière pour se rendre d'un point A au point B comme étant C : 300,000 km/s.

Ainsi, si ma mère s'en va dans une fusée en direction de la planète Mars à 20 fois la vitesse de la lumière, sa montre fonctionnera non seulement plus lentement que la mienne, mais une règle d'un mètre qu'elle aurait emportée avec elle rétrécirait considérablement comparée à ma règle d'un mètre sur la Terre. Ainsi, tous deux nous calculerions la vitesse de la lumière comme étant 300,000 km/s en utilisant notre temps et notre distance relatives. Cependant, ma mère, comparée à moi, irait tout de même à 20 fois la vitesse de la lumière. La limite d'Einstein n'implique pas qu'il est impossible d'aller plus vite que la vitesse de la lumière, la limite d'Einstein implique que peu importe la vitesse à laquelle nous allons, nous calculerons toujours la vitesse de la lumière comme étant C, même si comparé à quelqu'un d'autre nous allons 20 fois plus rapidement que ce C. La vitesse de la lumière est constante dans notre propre cadre de référence, ou n'importe quel cadre de référence, car le temps et la distance changent avec nous. Mais cela implique que la vitesse de la lumière est également relative, elle est différente pour chaque cadre de référence. Je n'ai pas de preuve à tout ce blabla, cependant juste à considérer l'hypothèse, on règle d'éternels problèmes en physique qui existent depuis la naissance de cette science.

Il n'y a aucune limite à la vitesse que l'on peut atteindre. Toutes les équations d'Einstein qui utilisent C ne décrivent que ce que l'on voit, ce qui nous arrive à la vitesse de la lumière. Mais ces équations ne décrivent pas ce qui se passe dans l'univers, et ce C doit être remplacé par une valeur variable qui reflète la relativité de toutes les variables. Ainsi les particules dans les accélérateurs de particules ne vont pas à 99.99999 % la vitesse de la lumière, ces particules vont à plusieurs fois la vitesse de la lumière. Mais cela, seulement relative-

ment à notre point de vue. La vitesse de ces particules, comme la vitesse de la lumière, est relative et changeante selon le point de vue. Notre point de vue (notre cadre de référence) se définit par le taux auquel le temps s'écoule là où nous sommes, et la longueur de notre règle d'un mètre. Ces variables se définissent par notre accélération, notre vitesse. Plus on accélère, plus le temps et la distance changent. La masse manquante dans l'univers n'est plus un mystère, la masse de tout objet, comme par exemple la masse du Soleil, est relative à notre cadre de référence. Même chose pour une particule. La masse d'un électron peut être aussi grande sinon plus grande que la masse de la Terre, tout dépend du point de vue.

Je crois en une relativité universelle. Tout est relatif : le temps, la distance, la grosseur, la vitesse, la masse, le volume, l'énergie et l'Univers. La Relativité d'Einstein n'explique que ce que l'on voit, un ciel congelé, mais n'explique pas la réalité (les étoiles dans l'espace pourraient aller bien plus rapidement si nous allions à des vitesses plus grandes). Et même que la Mécanique Quantique qui dépend de nos instruments de mesure qui utilisent la lumière (et la lumière nous rapporte des images à une vitesse qui ne représente pas la réalité, en plus de changer la réalité observée), présente des solutions qui laissent à désirer, mais qui devrait tout de même expliquer le mouvement des étoiles aussitôt que notre vitesse dépasse celle de la lumière.

Donc, si nous dépassons une certaine vitesse, c'est l'éclatement de la linéarité de l'espace et du temps, la masse et l'énergie ne deviennent pas infinies. Alors nous existons au niveau de la conscience, du monde des idées (ou des concepts) qui forme et compose le tout. Car il n'existe qu'une seule façon de conceptualiser un tel univers, ce n'est plus par ce que l'on voit.

Un autre paradoxe expliqué : Si quelqu'un invente une certaine technologie et que cette technologie voyage dans le passé, alors cette technologie est déjà inventée lorsque arrive le temps à l'inventeur de la créer. Bien sûr il n'a plus besoin de l'inventer, il n'a même pas besoin d'avoir la conscience de l'avoir inventée. Il pourrait même n'avoir jamais existé, sans jamais avoir eu la chance de penser sa technologie. N'en demeure pas moins que, sur une certaine ligne de l'espace/temps, il a inventé cette technologie, même si personne n'a la moindre idée d'où cette technologie provient. Une infinité de possibilités et d'avenues pour une infinité de mondes et d'univers. On parle théorie, la pratique est autre chose.

Où étais-je moi l'an passé ? Au paradis. Et le paradis s'appelait liberté, le célibat. Je sortais au milieu du centre-ville de Londres, j'habitais un appartement perdu près du parc Osterley, je traversais le parc Hampton à cinq heures du matin, parfois accompagné de la jeunesse et la beauté qui osait traverser le Tout-Londres pour venir dormir avec moi dans mon petit lit. Mais cela n'est rien. C'est la musique, l'atmosphère du centre-ville, le club Hanover Grand sur Hanover Street qui enchantaient le tout. Mais aussi à Westbourne Park, à Maida Vale, là où je jouissais à l'intérieur de mes rêves, avec Southpaw Grammar et Dagenham Dave. Mais en avais-je conscience alors ? Et comment, je vivais pour la première fois. Je savourais la vie, l'appréciant davantage à chaque seconde. Ce n'était pas cette nostalgie qui tout à coup nous prend et nous fait réaliser combien nous étions heureux avant, ou nous fait regretter ces temps incroyables. Non, je m'éclatais à vive joie, j'étais heureux juste à marcher dans la rue, à écouter la musique de Londres. C'est ce que Londres m'a apporté et ça a duré deux ans.

Aujourd'hui je me demande ce qu'il en reste. Je vis moins à fleur de peau où je ressentais l'existence me traverser comme s'il n'y avait plus rien qui orbitait autour de moi, comme si les lendemains n'existaient plus. Je veux vivre comme je vivais ! Je veux recréer ces atmosphères ! Ces sensations impressionnantes qui marquent une vie, qui écrivent l'histoire et l'existence ! Cette énergie inépuisable qui me pousse à partir seul la nuit à travers Londres, à franchir la porte d'un club, à descendre dans les affres de l'inconnu. Découvrir la vie exister, les gens exister, apprendre à les connaître, bâtir nos motivations, nos vies, nos nostalgies. Un jour on se réveille et ces mêmes endroits ont perdu leur magie. Faut-il en trouver d'autres ou mourir dans sa nostalgie ? Ce n'est pas une question d'âge ou de jeunesse, ce sont les circonstances. Vouloir vivre et prendre des décisions en conséquences. Maintenant il me faudrait voir plus loin, découvrir d'autres lieux, d'autres circonstances. Je suis en stagnation, je déteste ce genre de situation. Il me faut plus, il me faut davantage, il me faut

aspérer la vie et la recracher avec force et douleur peut-être, mais tout de même l'apprécier à en mourir.

Dieu que j'étais heureux. Au sommet de ma misère, jamais je n'aurais cru qu'elle me conduirait là où j'ai toujours voulu aller, découvrir ce que je n'osais à peine dans mes rêves. C'est une honte que plusieurs personnes n'aient jamais eu la force ou la chance d'accomplir de tels événements qui remplissent leur vie entière par la suite.

Après Londres, j'ai peine à me souvenir de Paris. On m'en ferme toujours la porte de toute manière, je suis un immigrant illégal, souvenons-nous-en. Mais je sais apprécier l'univers d'Anne Hébert. Son petit appartement dans le Quartier latin, juste à côté de la Sorbonne où je faisais semblant d'étudier, devait lui plaire et construire un tas de souvenirs qui aujourd'hui devraient transcender sa littérature. Et ce sera moi un jour, je retournerai à Paris en vainqueur. J'habiterai Paris, au sommet de la Seine, je serai l'univers en entier qui sait apprécier et construire le Paris de demain. Paris vit trop dans le passé pour que je ne désire pas reconstruire mes motivations au futur. Pas pour ceux qui y ont vécu voilà des siècles, mais pour le Paris que moi je découvrirai et apprécierai vraiment. Je n'en ai jamais vraiment eu la chance. Je vis de musique, Paris est la ville littéraire. Or, je regrette de le dire, on ne s'éclate pas autant en littérature qu'en musique. Mais j'accepte mon rôle de pseudo écrivain, j'assume mon médium et j'apprendrai à motiver tout autant, à faire partir les gens de cette planète, à voler haut dans le ciel loin de leurs pensées traditionnelles. C'est le nouveau millénaire, réveillez-vous ! On oubliera les morts et on reconstruira la vie ! Je l'ai déjà fait à Londres, j'attends maintenant de le faire à Paris.

On m'a ouvert toutes les portes en Angleterre. Comment pourrais-je détester la reine ? D'autant plus que je travaille juste à côté d'elle à Victoria, et que Victoria me ramène à Oscar Wilde, et moi j'oublie parfois que la reine s'appelle Élisabeth II et non Victoria. Je devrais déjà construire le mythe d'Élisabeth, mais elle n'a pas, comme Victoria, été à la tête d'une nouvelle ère (ou l'a-t-elle été ? Faudra-t-il attendre sa mort pour que l'on fasse le bilan ?). À moi de la construire la nouvelle ère ! J'imagine déjà les gens lire ceci dans un wagon de l'Underground. Pourraient-ils vouloir sauter dans les airs, s'évader par la fenêtre, courir dans les corridors du tube, sortir par les voies d'aérations et contrôler leur univers ? Ah, si je

pouvais transmettre par la musique une telle motivation. Si on pouvait lire et partir comme seul la musique le permet. En deux mois construire Southpaw Grammar, et des années de nostalgie pour moi qui reverrai les murs d'Harrow Road, de Paddington, jusqu'à Kensal Green. Si les mots avaient la même puissance que les notes, vous sentiriez toute la puissance et la motivation qui se dégagent de mon être, vous seriez changés à jamais.

26

Je suis en ce moment dans une des pires passes de ma vie. On me menace de briser mon alliance avec l'inconnu et je ne vois aucune porte de sortie à l'horizon. Je vais tout perdre, ma carrière, l'amour, la sécurité, la stabilité, le goût de vivre. Il semble que la bureaucratie rendra le tout extrêmement difficile, et j'avoue que je souhaiterais cette alliance annulée au plus tôt afin de m'éviter le trauma qui s'ensuit dans de telles conditions.

Le confort et la technologie nous ont apporté un style de vie différent, mais la vie est tout aussi infernale dès qu'il faut souscrire à une infinité de lois dont personne n'a la moindre idée. La justice en ce moment est souvent inévitable et elle coûte toutes nos maigres possessions, et même davantage. Sans compter que la justice est tout sauf la recherche de la vérité. Elle n'est devenue qu'un débat d'arguments, de mensonges et d'interprétations afin de contourner les lois. Le monde dans lequel on vit n'a rien d'enviable pour nos ancêtres, chaque temps possédait ses avantages et ses inconvénients, chaque époque n'est pas mieux qu'une autre.

À travers les obstacles et les épreuves qui marquent ma route, j'ai eu des flashes très clairs d'avoir vécu une route similaire, dont j'ai maintenant la chance de changer un peu le cours des différentes possibilités qui s'offrent à moi. Les déjà-vu. L'univers est à l'image de la Terre, une grande sphère avec une ou plusieurs dimensions en plus, autres que la longueur, la largeur et la profondeur. Le temps peut être arrêté, et à n'importe quel point de la sphère, correspondra un temps particulier. C'est ce que les scientifiques appellent le temps imagi-

naire, bien que ce temps ne soit qu'un concept mathématique. Selon la position que l'on veut adopter dans l'univers, on peut se retrouver à n'importe quel temps de la formation de l'univers ou des événements de notre vie. Le plus souvent inconsciemment, on peut retourner dans le passé et vivre les mêmes épreuves des centaines de fois avant de pouvoir continuer avec sa vie et d'autres épreuves.

Mon alliance sera brisée, j'en ai la certitude. Je ne comprends pas pourquoi je suis comme prisonnier d'une boucle dans l'espace/temps qui me replace là où je souhaiterais ne pas être. Comment pourrais-je revivre les mêmes événements ? Simple, toutes les différentes possibilités imaginables d'une route existent, selon la théorie de la mécanique quantique, où l'on a observé qu'une simple particule, parfois, se trouve en plusieurs endroits en même temps. Ainsi je crois qu'il est possible de revenir à une possibilité différente, à changer sensiblement une route selon ce que l'on désire apprendre ou changer dans notre vie. C'est dans des moments critiques que ces images me reviennent, les moments forts de ma vie qui peuvent revenir à mon esprit au-delà de ma conscience. Je sais voir que j'ai fait des erreurs, je sais voir que j'en ferai d'autres, et j'essaie de voir à ne pas faire les mêmes erreurs. Ainsi je dois penser une deuxième fois avant de faire ce qui semble être la meilleure solution. C'est peut-être une chance pour moi d'explorer différentes possibilités de moments difficiles, de revenir sur une ligne du temps différente mais presque similaire pour voir jusqu'où je puis conduire les événements de ma vie. Notre existence ne semble pas linéaire, elle ne semble pas avancer selon la ligne du temps réelle, mais selon la ligne du temps imaginaire (pour tous ces concepts, je vous reporte aux livres de Stephen Hawking, *Black Holes and Baby Universes, and other essays* et *A Brief History of Time*).

Les lois de la physique sont symétriques dans le temps. Aussi, pour une particule qui existe, une antiparticule existe également (c'est un fait observé et réel). Ce qui nous ramène un peu à la théorie des contraires de Socrate et Platon. Pour un humain fait de matière qui existe, il pourrait exister un autre humain fait d'antimatière, encore que la science se demande si les particules qui nous composent possèdent toujours leurs antiparticules (je crois que cette question a déjà été répondue, mais mes connaissances sont limitées).

Il y a davantage à voir dans cet univers et à découvrir que jamais aucun philosophe jus-

qu'ici n'a su voir. La science elle-même nous apportera la révolution spirituelle que plusieurs souhaitent ou voient venir depuis longtemps. Il faut juste espérer que personne ne saisira cette chance pour s'aliéner un peuple. Devant l'insondable qui devient lumière, l'humain devient vulnérable envers son maître s'il veut apprendre et partager un morceau de cette lumière. Un contrôle quel qu'il soit dans la transmission du savoir est une arme terrible. C'est pourquoi certaines sectes religieuses arrivent à provoquer des suicides collectifs avec la confiance qu'elles ont su gagner juste par la transmission d'un savoir dont seulement quelques personnes soupçonnent l'existence.

Ma conscience, mon sens immanent de culpabilité, c'est ce qui conduit ma vie. Je pourrais me foutre d'autrui, causer autant de troubles qu'il m'en est permis, avoir la meilleure des consciences à travers mon égoïsme et perdre définitivement ce sens de la culpabilité. Je pourrais redéfinir en moi le concept du bien et du mal, redessiner les frontières à volonté et ne pas souffrir pour autrui. Souffrir par soi-même est la clé de l'expérience. Ce qu'on nous a dit qui est mal est notre quête vers le fini, là où l'océan termine et que le néant nous attend. Les données de base de notre expérience à acquérir. Or, je puis être fort seulement si ma conscience se situe au-delà des problèmes qu'autrui me fournit.

Je n'ai pas cent ans à perdre avec la perte d'une alliance, avec l'entrée dans le grand monde, avec la bataille de pouvoir demeurer où je veux sur cette planète. Je suis au-dessus de tout cela parce que c'est moi qui décide et qui provoque ma destinée. C'est moi qui construis les lois et qui m'oblige inconsciemment à prendre cette route plutôt qu'une autre. Il existe toujours des solutions à tout et des épreuves à surmonter, les plus grands conflits trouvent toujours des solutions, reste à voir jusqu'où nous sommes prêts à aller dans la recherche de ces solutions, reste à voir ce qui est vraiment le mieux pour nous. On ne sait jamais clairement voir notre destinée, mais on la provoque selon notre volonté. On m'arrêtera bientôt, on m'expulsera de tous les pays, on me mettra peut-être en prison pour tout ce que j'ai fait d'illégal en ce monde, et tout cela je l'accepte avec fierté. Je l'utilise pour me motiver au-delà de l'absolu que je crois que l'on m'impose, mais c'est à moi de rendre au tout le mouvement. Et je n'ai pas l'intention de faillir à la tâche.

La vie me tue, malgré tous les mécanismes que je m'invente pour me convaincre du con-

traire. Exister me tue, là où mon niveau de compréhension de l'existence se situe. Autrui me détruit, je le laisse me détruire parce que j'embarque dans ces jeux même si souvent c'est moi, consciemment, qui provoque ce calvaire. Une journée est une chose insupportable, aucune journée ne semble se ressembler dans le sens où chaque jour j'accumule de nouvelles raisons de sombrer dans un grand gouffre, mais si je fais un bilan, toutes ces journées sont les mêmes et je revis sans cesse la même journée. Parfois je prends un recul et je tente de voir s'il y a une évolution à ma vie ou si au contraire il ne s'agit que d'une grande régression. Être de plus en plus heureux pourrait être un facteur déterminant, mais je souffre tant que je suis aveugle. Avec le temps il me reste la nostalgie des bons moments pour m'indiquer une certaine évolution. Je suis malade moralement, tellement malade qu'il ne me reste que des solutions radicales pour m'en sortir. Solutions que je n'ose pas prendre, et même, que je ne puis même pas prendre sinon au prix de conséquences terrifiantes et impardonnables.

J'ai entendu parler de vastes espaces sur cette planète, un grand ciel bleu avec un vent de printemps suffisant pour me propulser dans l'atmosphère. Je rêve parfois de pouvoir oublier toutes mes obligations et mes démêlés avec la justice et autrui pour m'envoler loin de cette construction insipide que l'on fait de notre quotidien. Je vois la mer battre son fouet sur mon radeau, en plein centre de l'océan, vers aucun horizon défini, et je me dis, ça ne vaut pas la peine de revenir au bord ou de tenter de s'en sortir. Une naissance dans de telles conditions n'est pas souhaitable. Une destinée à accomplir dans de telles conditions n'est pas motivant.

Si seulement je pouvais battre ces enfants pour les arrêter dans leur élan et dans la destruction de ma vie, comme un bon père qui va détruire toutes ces relations futures avec sa famille pour ramener son peuple sur la terre ferme. Au moins je n'aurais pas à entendre les débats de toutes sortes qui sévissent sur cette planète, surtout, ne pas y prendre part. Mon corps est déjà si empoisonné, que d'y prendre part serait la fin de ma vie consciente. Parce que dans un débat, quel qu'il soit, on arrête de penser, on ne réfléchit plus, on perd la raison devant l'adversaire, et une bombe H est la seule solution pour mettre un terme aux infinies discussions.

Je sais que je viens de dire le contraire de ce que j'ai affirmé un peu avant. Mais alors,

mon point de vue était autre, je parlais d'autre chose, ce n'est pas une contradiction. De toute manière, j'ai déjà dit ailleurs que l'homme est un être de contradiction, comme l'univers, et qu'il ne faut pas espérer que l'homme brille de cohérence, car alors il mentirait, à tenter d'adapter l'univers à ses propres principes, principes définis par lui-même. Une personne qui affirme quelque chose et qui en affirme une autre tout à fait contraire peu après, est une personne cohérente. Il suffit d'identifier ses intérêts, et je suppose que, selon les points de vue, ses intérêts seront toujours nobles, ou du moins compréhensibles. C'est la cohérence de l'éclectisme.

L'an zéro est une date fictive, je veux dire que ce n'est qu'une convention. Compter les années avec des chiffres est également une convention. Le temps n'est qu'une convention dont parfois on aimerait se passer. L'an 2000 n'a donc rien de particulier, rien ne devra changer soudainement, une nouvelle ère ne commencera pas avec le nouveau millénaire. Sauf si justement tout le monde se met à croire le contraire, à vouloir un changement révolutionnaire, à provoquer une rupture avec le passé. Dans ce cas, oui, les conventions influencent tout. Si on croit que Jésus-Christ va réapparaître, ça c'est autre chose. Pourquoi réapparaîtrait-il selon nos propres conventions ?

Croire que le monde deviendra meilleur, que l'homme soudainement va se mettre à oublier ses propres petits intérêts mesquins pour les soumettre aux intérêts mesquins de l'ensemble, c'est rêver en couleur. Espérer soumettre l'humanité à faire le bien, devenir bien pensante et ouvrir son cœur à son prochain, est un projet dérisoire. Seul un changement dans les mentalités, peut-être aidé par une cause extérieure, pourrait changer quelque chose. Le lavage de cerveau d'une génération, comme on a construit une armée d'écologistes dernièrement qui ne vit que pour sauver la planète, me fait pitié et prouve que l'on peut tout de même conscientiser et conditionner une génération dans le but d'apporter un monde meilleur. On fera de nos enfants ce que l'on voudra, et par conséquent on fera de l'homme ce que l'on voudra, mais ce processus sera toujours artificiel et l'on ne construira que de l'artifice.

Comme cet homme religieux qui ne jure que par son Dieu et n'osera jamais avancer quoi que ce soit puisqu'il ne lui appartient pas de faire ses propres décisions. Qui se mettra à prier des journées entières sans trop comprendre ce qu'il fait et pourquoi il le fait. Qui n'a plus le temps de penser à quoi que ce soit d'autre, et de toute manière, penser par lui-même

lui est interdit. Oh oui, on peut construire ce que l'on veut, on peut pleurer sur les résultats, ou on peut se féliciter de ce qu'on croit être une réussite absolue et non questionnable. Je ne reprendrai pas ici les théories de Rousseau, elles ont été détruites et je me demande comment. Oh je sais que vous pouvez tout m'expliquer, mais je ne veux plus de vos explications, de vos analyses et de vos lignes directrices.

Je parle plutôt de la vie, la somme des expériences d'un humain pris au hasard. Semblerait qu'il vit en un temps linéaire, où selon un point où il se situe, il accumulerait des actions et les conséquences se refléteraient dans son futur, alors que ce qu'il aurait vécu avant serait maintenant le passé. Or, si l'on prend pour acquis que l'existence est justement la somme des expériences et que le tout n'est qu'une construction dans la mémoire, dans notre conscience, ainsi il n'y a une linéarité du temps et de l'espace que sur le terrain d'apprentissage. En fait, la somme des expériences se trouve ailleurs où le temps et l'espace sont éclatés. La physique et la chimie sont de moindre importance dans ce contexte, car elles concernent le monde physique, le support qui ne serait qu'un outil d'apprentissage.

J'arrive à me croire aisément dans mes théories, tout comme n'importe quel philosophe ou scientifique qui semblerait tout à fait en dehors de la voie, pour la simple raison que tout n'est que le fruit de l'imagination et de l'interprétation. Tout ce que tout le monde a dit a toujours été vrai, car ce qui est pensé existe. Est-ce que j'ai été créé ? Conceptualisé, créé comme on crée une idée, des images, de la matière dans nos têtes. Un vaisseau spatial qui prendrait pour direction le centre de notre voie lactée, prendrait quelques années peut-être pour se rendre à destination (s'il dépasse amplement la vitesse de la lumière, ce qui est possible selon Stephen Hawking). Par contre, ces quelques années deviendraient quelques centaines de milliers d'années pour ceux qui seraient demeurés sur la Terre. N'est-ce pas là une démonstration de la relativité du temps et de l'espace ? Qui ne seraient que de mers concepts. On peut également, théoriquement (selon Stephen Hawking), prendre un humain, le décomposer atome par atome et le reconstituer entièrement ailleurs, peut-être même en le faisant passer dans un câble ou par air telles les ondes, comme avec le téléphone ou la télévision. On peut transformer la matière à volonté, sans doute même selon la volonté elle-même. Notre essence alors demeurerait-elle ? Notre conscience, notre âme, si un tel con-

cept peut être pris pour acquis, demeurerait-elle ? Peu importe, la linéarité du temps, la chronologie, semble presque, dans un tel contexte, ne plus exister. Certainement dans la mémoire, où l'on peut être partout à la fois et nulle part sur n'importe quelle ligne d'un temps éclaté. Nous existons partout à la fois et nulle part à la fois, en n'importe quel point du temps.

Je peux me visualiser hors de notre univers, partie intégrante d'autres univers différents de celui que nous observons et analysons depuis quelques milliers d'années. Je peux me visualiser dans le passé avant la constitution de notre univers et après dans le futur lors de son inexistence. Aurait-il existé alors, aurions-nous existé alors ? Allions-nous exister alors, l'univers allait-il exister alors ?

27

Ils ont détruit ma vie entière. Ma carrière, mon droit de demeurer ici, mon droit à l'amour, mon droit à la survie. Ils ont tout pris, même l'intérieur de moi-même, mes rêves et mes idéaux. Ils m'ont dérobé de la faculté de penser librement, maintenant je ne suis que haine vers l'infini. Énergie destructrice prête à exploser à n'importe quel moment. J'ai été traité comme un pestiféré qui allait leur transmettre la mort. Avec le mépris et le silence, alors qu'en arrière du mur le poulailler au complet jacassait à mon propos, planifiait la mort de mon avenir dans l'œuf. Et le courage leur a manqué pour lever les armes et me montrer la porte ! Le courage leur a manqué pour venir me souhaiter bonne chance dans la misère où ils m'envoyaient. Le courage leur a manqué même pour me regarder dans les yeux. Le courage leur a manqué. Mais leur mépris est resté gravé dans ma mémoire pour l'éternité. Ces pauvres âmes sans routes définies à suivre qui se perdent dans les corridors de ces bâtiments, j'ai pitié d'elles. Je marcherai trois journées, deux journées, une journée seul dans les bois loin d'eux alors qu'ils seront enfermés que ce sera déjà une réussite. Je ne survivrai peut-être rien, mais cette journée loin dans les bois, loin d'eux, sera une victoire, et le tout en aura valu la peine.

J'ai vu la beauté du monde m'éclater dans les yeux. J'ai vu l'arsenal qui se construisait à deux blocs de moi et qui servirait à m'achever. J'ai vu venir ma mort, mais c'est récent, je n'ai rien su voir pendant des mois. Au loin, j'ai une centaine de personnes qui décident mon avenir, ma destinée, et tout cela est inconscient. Moi je souffre, alors que je devrais me réjouir du changement, même s'il m'est imposé et que j'aurais aimé mieux ne pas le voir. Il semblerait que je sois le diable et qu'il me faille disparaître. Eh bien, je suis le diable mais je resterai aussi longtemps que je le pourrai.

Hélas, s'ils souffrent ma présence, ils ignorent que je souffre davantage la leur. Je porte ma croix et je jure, je jure de les frapper, sinon de les écraser de cette croix. Ils verront la face de Dieu. Et ils seront encore aveugles. Ils sont méchants par nature, ils ignorent le mal qu'ils causent juste à prononcer une parole. Ils brisent ma vie et mes rêves, ils souhaitent ainsi vivre et atteindre leur monde idéal. Mais il n'y a rien pour eux au bout du tunnel. Ils découvriront qu'une bonne vie est incompatible avec leur méchanceté et leur manque de considération pour autrui. Je ne souhaite pas qu'ils faillissent dans leur quête comme ils me mènent à la dérive vers des horizons inconnus. Je serai celui qui grandira de cet exil. Ils seront ceux qui mourront dans leur petit univers limité et stagnant, régularisé à pleine capacité.

Partout où je vais je crée mon propre univers qui devient mon chez-moi. Mais partout où je vais il n'y a que l'exil qui m'attend. Vivre pour moi n'est peut-être que cette succession de chez-moi qui me sont interdits. Un rejet absolu et universel de tout ce que je représente, peu importe quelle forme cela peut prendre. J'ai cependant peut-être une prison qui m'attend au bout d'un voyage. Alors j'aurai gagné, je serai toujours là, ils soutiendront mon existence, pourvoient à mes besoins primaires et j'aurai toujours la liberté de l'imagination. Chaque jour je serai loin de ma prison, ressassant la somme de mes expériences et la somme des univers. Je vivrai dans l'ailleurs, aussi loin que mon imagination me mènera. Je serai là en prison, mais je ne serai pas là en prison. Je serai près d'eux mais je serai loin d'eux. Je vais me connecter à d'autres sources d'énergie, je vais oublier leur misère et le calvaire qu'ils se construisent, et je sourirai à la pensée que jadis je me suis battu pour partager cela avec eux. Il y a tellement plus dans ce monde, la sensation du grand air, la sensation de la construc-

tion du monde, la sensation de faire partie d'un ensemble qui va au-delà de ces problèmes. Je vis loin de leur vie (je dois tenter de m'en convaincre du moins), j'éclate dans l'espace pendant qu'ils marmonnent dans leur cage. J'ai cru les entendre cui-cuiter, "cui-cui !", c'est tout ce qu'ils savent faire. Et picorer les graines pour lesquelles ils se sont battus. Moi je me nourris d'autre chose, ma voix porte au-delà des frontières. Je crie à la vie ! Et je les mets au défi de m'arrêter dans mon élan. J'éclate dans l'espace et je crie à la vie !

Je vois tout tel que c'est vraiment et cela n'a rien à voir avec ce qu'ils interprètent de leur réalité. Je ne fais pas du mieux avec rien. Tout est mieux, rien n'est rien. J'ai toujours accompli ce que je désirais accomplir, même lorsque je ne le voulais pas, je l'ai voulu. C'est la seule explication puisque j'y ai toujours vu mieux, même au sommet d'une misère suffisante pour écraser et étouffer ces oisillons enfermés. Ce n'est peut-être qu'une façon de voir, de comprendre et d'interpréter, mais cette façon existe. Je la prends sans naïveté, pleinement conscient de cette misère destructrice. C'est que rien ne peut plus m'atteindre. Je vis au-delà du calvaire. Et si je manque d'énergie parfois, que cela ne m'arrête pas. C'est la sensation qui compte et non l'événement. Si je n'éprouve rien face à l'enfer, je suis sauvé.

Je vois encore beaucoup de larmes en ce monde, je n'en ai aucune à verser. Je puis encore partir, me sauver tout en confrontant leurs limites. C'est dans la nature humaine de s'inventer un paquet de limites et d'obstacles, et c'est à un autre niveau que l'on savoure la liberté. Je suis heureux. Je me résigne aussi, mais ce n'est pas une résignation. Toujours mieux m'attend ailleurs. D'autres motivations là où un monde stérile a tout détruit.

J'ai de la classe pourtant. On m'accepte pour cette classe en certains endroits. En d'autres on me méprise pour cette classe et ces bonnes manières. Je me méprise pour cette classe et ces bonnes manières que l'on m'impose. Mais il n'y a pas de raison. On vit avec ces conventions, aussi stupides et inutiles qu'elles puissent être. L'important est de ne pas embarquer trop sérieusement dans ce jeu. Je ne m'arrêterai jamais pour cette classe ou ce manque de classe. Et j'ai pitié de ceux que ça arrête.

Oh oui, j'ai encore de la motivation, même si je l'oublie parfois. J'ai toute la motivation du monde pour détruire ou vivre au-delà des constructions des autres. Je n'en ai rien à foutre de l'univers d'autrui, je suis en marge, je suis à part. Je semble vivre les mêmes choses qu'eux, mais j'en retire quelque chose de différent, et j'en transmettrai quelque chose de

différent, du moins c'est mon intention. La vie en vaut la peine, pourvu que l'on sache voir différemment. Autrui n'est d'aucune aide dans ce processus. Si je ne satisfais pas mes besoins primaires, j'en satisferai d'autres secondaires qui me deviendront primaires.

J'ai perdu toutes mes relations avec le monde ! Mais je ne mourrai pas d'amertume, de pitié pour moi-même et d'autodestruction. Une seule porte m'est fermée, le reste de l'univers me reste à explorer. J'ai vu la fin venir, tous les arguments ont été futiles, tous mes efforts se sont avérés inutiles, malgré que je ne sois pas fébrile. Au contraire, c'était inévitable. Il y a toujours plus que nous ignorons. Si j'avais su ce plus, j'aurais refusé de me battre. J'aurais accueilli la mort à bras ouvert et ç'aurait été un succès plutôt qu'un échec et mat.

Je suis l'unité qui pourrait faire la différence. Je suis l'unité qui peut faire la différence. Je suis l'unité qui fait la différence ! Ils ne m'ont tué que dans leur esprit. Je suis toujours vivant et ils me verront renaître de mes cendres. Je serai alors indestructible, car il n'y aura plus un gramme de dépendance. Ils m'ont tué mais je vivrai encore plus ! Ce n'est pas la mort que l'on m'a offert, mais la liberté. Sans doute ils en sont un peu conscients. Sinon, c'est qu'ils ne me comprendront jamais. C'est probablement mieux ainsi.

Je suis éliminé des hiérarchies universelles pour mieux les conquérir, pour mieux arriver au sommet. On ne monte jamais de toute manière. Si on monte un peu, c'est pour redescendre peu longtemps après ou disparaître de ces hiérarchies. Il faut arriver de nulle part et atteindre directement le sommet. J'ignore encore comment, mais cela arrivera. J'en suis convaincu. Je suis destiné à un grand avenir, malgré ces obstacles qui m'achèvent. L'humanité est destinée à un grand avenir, même si elle se tue elle-même. Elle renaîtra de ses cendres.

Je ne parle plus leur langage, mais je comprends entre les lignes. Je déduis tous les signaux qui pourtant n'existent pas. Je vois la vie telle qu'elle est et non pas comme ils la voient. Heureusement, sinon je serais définitivement mort et mes molécules se rétracteraient jusqu'à ce que l'on constate le Big Crunch.

C'est beau l'amour lorsque les gens se détestent à s'entre-tuer. C'est beau l'amour alors que la seule issue est la mort. C'est beau l'amour autant que l'on sache interpréter cette mort. Je leur montrerai ce qui est vraiment. Je leur montrerai de quoi l'univers est composé. Cependant ils ne réussiront pas à comprendre que ce monde est composé d'autre chose

que d'une cour de justice et d'avocats omnipotents.

Dans quelques heures de leur temps j'entendrai le verdict, leur condamnation à mort, ma condamnation à enfin respirer et explorer le reste du monde. On meurt trop facilement en ce monde pour accepter la mort trop facilement. La vie est trop difficile à trouver pour la refuser lorsqu'elle se présente à nous. Je suis trop profond dans la terre pour qu'ils puissent m'atteindre. Pour qu'ils puissent influencer mon existence à ce point. Je suis trop profond pour ceux qui ne vivent qu'en surface. Bientôt je serai inaccessible et ils n'en auront aucun regret.

On croit toujours faire ce qu'il y a de mieux pour la simple raison que c'est vrai que l'on fait toujours mieux, même si c'est un non qui dirige notre avenir. Même si c'est un non qui semble tout détruire alors que la construction commence par un non. Un oui nous conduit dans des embranchements spécialisés où il n'existe aucune porte de sortie, aucune ouverture vers l'infini. Un non ferme des portes jugées essentielles pour ouvrir les portes de la vraie essence.

Je ne fais pas encore de miracles, mais ça s'en vient. Tout ce que je toucherai changera à ce que l'on juge bien. Mais que ce soit dit, il n'y a ni bien ni mal en ce monde de conventions. Les bonnes nouvelles c'est les mauvaises nouvelles et les mauvaises nouvelles c'est les bonnes nouvelles. L'amour c'est l'enfer et l'enfer c'est l'amour. La liberté c'est la prison et la prison c'est la liberté. La vie c'est la mort et la mort c'est la vie. Le ciel est orageux, le ciel est toujours orageux. C'est qu'il faut voir le soleil à travers les nuages. Il faut transcender la mort par la vie. Il faut vivre parce que l'on vit, tout simplement.

Il est difficile d'être sage sans avoir vécu le calvaire, sans avoir vu l'enfer. Il serait triste qu'après avoir vécu le calvaire et vu l'enfer, l'on ne devienne pas un peu plus sage. Puisque alors, nous n'aurions pas su voir au-delà des mécanismes de l'existence.

Les mouches nous tournent autour et nous n'avons jamais eu la force de les repousser de notre main. Nous nous laissons manger comme s'il n'y avait plus de lendemain. Notre monde

est artificiel autant que nous aurions pu le souhaiter pour faciliter notre existence. Sommes-nous capables de grandes choses ? Étions-nous destinés à devenir de grands conquérants de l'univers qui doivent attendre des millénaires pour arriver à leurs fins, alors que les civilisations ne sont pas là pour durer ? De quoi sert de grandes personnalités si elles disparaissent dans le creux des grandes villes. Le talent est fort souvent synonyme de médiocrité, c'est que personne ne sait en voir la différence jusqu'à ce que le chef de file annonce sa propre opinion. Il faudrait sans cesse vivre au présent plutôt que dans le passé ou dans le futur. Nos rêves ne sont pas faits pour être atteints, mais pour nous motiver à continuer. Le problème c'est que l'on perd toujours la foi.

Je meurs d'inaction alors que l'action me tue. Je ne sais plus voir une heure à l'avance ce qui se produira dans ma simple vie. Le monde a toujours été mieux en imagination, les idées d'un idéaliste extrémiste prêt à tout remettre en question, jusqu'à ce qu'on méconnaisse même ce que veut dire le mot loi ou les mots obligation sociale. Le diable insidieux marque notre destinée de ce qui devrait être meilleur. Mais plutôt cela découvre mon côté diabolique. Dois-je prendre ma vie en main alors que c'est la dernière chose qui me vient à l'esprit ? Prendre le contrôle sur ma vie par respect pour autrui qui me juge, par respect pour moi-même qui me juge. Inapte à accomplir quoi que ce soit. J'ai refusé des chemins qui me garantissaient la sécurité et la stabilité, et le respect. J'ai pris des embranchements qui me conduisaient au pire. Encore et toujours je me retrouve face à ce choix où j'ai cette chance commune d'établir des bornes identifiables et permanentes. Rien n'est jamais perdu pour qui se réveille des années plus tard face à ce choix qui le mènera où ? C'est la question.

Les murs se dressent devant nous pour bloquer l'imagination, pourtant selon autrui ce sont ces murs qui établissent la destinée. Une destinée dessinée et toute prête à être suivie jusqu'à une mort prévisible jusque dans ses moindres conditions. Ma vie, c'est ce refus d'établir ces murs autour de mes idées. Il me faut voir clair et être prêt à cette autre chance unique qui ne se présente qu'une fois dans une vie. C'est un grand risque lorsque l'on n'a aucune idée de ce chemin qui pourrait ne jamais se présenter et qui établira lui aussi des murs, j'en ai peur. Je vois des étoiles qui me parlent et me montrent une destinée. D'autres étoiles que je ne peux voir mais qui également me parlent et me montrent une destinée.

Comment se complaire dans le confort des journées vides où nous n'avons que la volonté d'accomplir rien de concret. Trop longtemps aurais-je contemplé l'espace ? Sans rien voir des catastrophes jugées accueillantes ? Je ressens en moi un potentiel extraordinaire mais je suis acculé au pied du mur, à la base de l'arbre. Coincé sur la troisième planète de notre système solaire sans ne jamais avoir la possibilité de décoller au-delà de la quatrième planète. Moi-même il me faudrait développer ce potentiel, le rendre à un point de non-retour où je m'actualiserais dans la motivation. Mais j'aurais besoin d'embarquer sur une catapulte capable de me projeter dans l'espace. Je ne serais pas le premier à suivre cette destinée, ni le dernier, mais Dieu que c'est difficile. Lorsque l'on attend un sauveur de l'extérieur, lorsque l'on a fait tous les efforts pour déterminer les pour et les contre d'un tel voyage, l'avoir prévu et dessiné dans ses moindres détails et être incapable d'appuyer sur le bouton de lancement. C'est être Jésus-Christ avec un sacrifice à accomplir sans ne jamais être né auparavant.

Il est vrai que chaque fois que l'on m'a donné une chance, je l'ai refusée ou bousillée. C'est incompréhensible. Ironique à la fois que j'aie sauvé le monde à plusieurs reprises, accompli ma destinée plusieurs fois, sans ne jamais avoir réussi à voir concrètement cet accomplissement. Je ne puis voir le fruit de tant de souffrances. Ironique. Il est faux d'affirmer que j'ai fait tout ce que j'ai voulu. Je n'ai fait qu'emprunter des chemins possibles mais tortueux. Jamais je n'ai créé ma propre route ou inventé ma propre destinée. Et c'est là que je vois où j'en suis plutôt que de constater où j'aurais pu être. Je n'ai jamais fui, je n'ai fait que changer les perspectives un tant soit peu.

Je croyais trouver dans l'exotisme la liberté, mais je n'ai trouvé que d'autres organisations sociales similaires à celle que j'ai balancée par-dessus bord. Maintenant les gens meurent loin de moi et je suis absent pour reconforter les survivants, avec l'impression d'avoir fait des erreurs incommensurables alors que regretter n'a jamais été de mon vocabulaire. Tout cela parce que j'étais certain de poursuivre des objectifs exceptionnels.

L'ironie est que si j'avais atteint le dixième de ce que je me proposais d'accomplir, je crierais au succès et jamais je n'aurais considéré quoi que ce soit être une erreur. Mais c'est parce qu'alors, personne n'aurait pu juger ma vie être une erreur. Je suis à la merci non pas

du jugement d'autrui, mais de mon propre jugement par rapport à ce que je puis ressentir de l'opinion d'autrui. Aurais-je vu et senti le vent sur l'océan que je serais contenté. Mais je n'ai jamais quitté la berge. Pire, tous mes sacrifices ont été vains. Voir la vie s'organiser en société, ça oui, je l'ai vue. Mais participer à cette construction, ça, ça m'a été interdit, par moi-même peut-être. On me dit que je suis encore jeune pourtant, et les chances se présentent encore à moi, mais je suis déjà prêt pour mon départ, depuis longtemps, je ne puis plus reculer, retourner au village, prendre part à leurs activités. Les morts sont morts, les survivants mourront. Et je mourrai aussi sans autres arrière-pensées. Un vrai sacrifice, qui sera sans doute inutile. Mais il en faut dans cet univers des sacrifices inutiles. Sinon, à quoi ressemblerait cette réalité ? À quoi ressemble-t-elle...

On me dit que je suis encore jeune pourtant. Mais que cela est relatif si je meurs demain matin. Être jeune n'est pas une excuse, une raison pour être retardé dans l'accomplissement d'une vie. On me dit que si je croyais en Dieu, ce serait plus facile. Mais je n'ai jamais dit que je ne croyais pas en Dieu. Dieu est une hypothèse que l'on ne peut ni rejeter ni accepter. Le rejeter est aussi extrême que de l'accepter. Parce que même si l'on réussit à tout expliquer de l'évolution depuis le Big Bang et même de constater que notre Univers n'a commencé que lorsque qu'une simple étoile est devenue supernova et que notre Univers est contenu dans un plus grand Univers, rien n'est expliqué. Quant à la définition de Dieu, c'est le point central pour affirmer que l'on ne peut ni rejeter ni accepter, car on n'aura jamais les réponses. Dieu pourrait être une machine, un mécanisme logique naturel, une imagination d'un être inférieur ou supérieur à l'homme, n'importe quoi impossible à nous d'imaginer. Ainsi peut-être y a-t-il un créateur quelque part que les prières n'atteignent pas. Peut-être cela nous entend-t-il, nous contrôle, influence notre vie, qui sait ? Dans l'ignorance, je ne puis commencer à baser ma vie et mes expériences sur un Dieu hypothétique même si je sais que cela m'aiderait à accepter la providence ou la stagnation. La psychologie et l'autohypnotisme pourraient tout aussi bien m'aider, je n'aurais qu'à me conditionner comme on conditionne un chien à sauter dans les airs pour attraper une balle.

Je ne puis affirmer non plus que la religion est mauvaise, même lorsque suffisamment extrémiste pour restreindre la liberté quelle qu'elle soit, même lorsqu'elle commande le meurtre ou est responsable pour la mort de millions de personnes. Rien n'est bien ni mau-

vais. Devant l'échec de mon départ sur l'océan, je me vois contraint d'accepter que le suicide ne peut être ni bien ni mauvais. Mais le suicide marquerait la fin de mes espoirs de partir un jour, jetant dans le pleur mes proches qui sont loin. Tout cela parce qu'ils ne conçoivent pas le monde tel que je le conçois. Et il n'y a pas de mal là-dedans en soi.

On m'a dit qu'un jour il me faudrait prendre mes responsabilités. C'est-à-dire prendre ma vie en main. Mais lorsque je reçois ces conseils qui ressemblent à des reproches, je regarde les gens qui me les donnent. Et il me faut confirmer que ce que je vois ne semble pas être fait pour moi. J'ai la volonté de prendre mes responsabilités, de prendre ma vie en main, mais cela ne ressemble en rien à leur vie. À quoi cela ressemble-t-il ? Eh bien, si j'ai la chance d'embarquer sur mon radeau et de prendre la route sur l'océan, je pourrai répondre à ces questions qui cependant n'ont peut-être pas de réponses. Ah, mais cela nécessite une révolution.

29

S'il existe l'illusion de la fortune et de la gloire, un prix de consolation peut être établi, il existe également l'illusion de la misère et de la mort. Sauf, bien sûr, si la fortune et la gloire ne sont pas une illusion. Ainsi la misère et la mort sont réelles. Choisissez ! Faites vos jeux, la bille s'arrêtera là où vous voudrez qu'elle tombe. Il n'y a qu'une balance mal balancée dans l'esprit des gens. Un jour la bille sera sur le noir, l'autre jour sur le rouge. La mort ou le sang. Un jour la bille sera les nombres impairs, l'autre jour sur les nombres pairs. La chance ou la malchance. Il y aurait donc de l'espoir pourvu que notre balance biologique et spirituelle veuille en voir le bout du tunnel. Mais semble-t-il, elle se complaît à demeurer dans le tunnel et même à vouloir heurter un des piliers qui soutiennent la structure. Étrangement, ce pilier est pourri. Il ne tue pas, mais heurte tout de même. Chaque structure est un peu pourrie, parfois en décomposition absolue. De là les syndicats, mouvements, organisations sociales qui luttent pour une certaine liberté d'action, souvent pour le simple droit de respi-

rer.

Après quatre années en Europe, trois années à Londres, je n'ai toujours aucun droit. Je ne puis travailler, je ne puis participer à quoi que ce soit, je ne puis avoir droit à aucune sécurité sociale, j'ai droit aux traitements des immigrants illégaux terroristes prêts à faire sauter Buckingham Palace. Aucun droit au mariage, pas le droit de conduire une automobile, pas le droit de participer à la construction des structures. Par contre, je ne dois rien faire pour changer quoi que ce soit. Je dois respecter leurs lois et règlements. Chaque fois qu'un policier passe près de moi, je sens la panique monter en moi. Chaque fois que l'on sonne à la porte (et je n'ai certes pas le droit d'habiter quelque part, encore moins d'acheter un appartement), j'ai l'impression que le Home Office a envoyé ses travailleurs sociaux pour m'envoyer ou en prison ou à l'extérieur du pays. Impossible d'ouvrir un compte de banque ou d'avoir une ligne téléphonique. Pas le droit d'avoir une licence juste pour la possession d'une télévision, pas le droit de suivre des cours à l'université, pas le droit de voir un docteur pour une prescription pour mon asthme. Je souffre toutes les formes de discrimination possibles sur cette planète, ce, par une structure gouvernementale incapable de me reconnaître, parce que quelques-uns de ses piliers, peut-être même tous, sont en décrépitude.

Comment peut-on exiger autant de moi alors que l'on ne m'offre rien ? Comment peut-on me demander de respecter ces institutions qui ignorent jusqu'à mon existence et mon droit à la vie ? D'accord, je suis un immigrant. Mais qu'en est-il de celui qui est né dans ce pays et qui essaie de vivre une vie paisible. Tel que d'aller travailler et de retourner dans son appartement le soir pour se faire à manger ?

Les lois et les règlements sont devenus si complexes que seuls les avocats et les notaires peuvent faire le pour et le contre. J'ai eu affaire à eux. Ils coûtent une fortune et se contredisent tous. J'ai eu affaire à plus d'une dizaine de personnes du Home Office et personne n'a été en mesure de me dire quels étaient exactement mes droits. Tous se contredisent, mais aussitôt que l'un d'eux affirme que je n'ai aucun droit, ça y est, même si personne ne semble être conscient de la forme de la structure, personne ne peut courir de risque avec moi. Acheter une maison est une chose impossible. Avoir un emploi, chercher à accomplir quoi que ce soit, demande tant en temps et en énergie que celui qui voudrait passer à travers sa vie paisiblement sera déçu.

Les piliers pourris existent dans chaque structure. Même dans celles qui affirment détenir la liberté et la vérité. Encore ce matin j'ai un groupement religieux qui est venu sonner à la porte. C'est la troisième fois cette semaine qu'ils se présentent à l'entrée et c'est la première fois que j'ai décidé d'ouvrir la porte. Pour la simple raison que la porte était déjà ouverte (maintenant je la ferme à double tour). Ainsi un enfant, qui a à peine cinq ans, me montrait des livres à acheter supposés m'apporter la lumière, la réponse à tous mes soucis, un sentier vers la liberté et le bonheur. J'ai dû feindre ne pas parler l'anglais pour éviter que l'on m'apporte une vérité pourrie à la source. Car, comment peut-on exploiter des enfants qui n'ont même pas l'âge jugé apte pour commencer l'école et prétendre à la vérité, la liberté et le bonheur ? Et cet enfant semblait si déçu de constater qu'il lui serait impossible de communiquer avec moi et de me vendre ses livres.

Les structures gouvernementales et les compagnies privées sont peut-être également pourries à la source. Si c'est le profit qui compte à la fin de la journée, si c'est l'ordre et le respect de toutes ces lois que l'on ignore qui compte à la fin de la journée, il n'y a plus de liberté, de vérité et de bonheur. Déjà au départ il n'y a que toutes ces exigences, ces formalités impossibles à remplir, ces obligations sociales incommensurables, et peut-être le droit de travailler sous des conditions précaires, et le droit d'habiter quelque part au prix de maux de tête qui causent bien des suicides, sinon des meurtres. Et par la loi, il est interdit de tuer et même de se suicider. Ainsi il serait simple de heurter ce pilier pourri et de mourir sur le coup, plutôt que de souffrir une vie durant dans une chaise roulante avec l'impossibilité de marcher, de parler et même de respirer sans une gigantesque structure qui apporte le minimum de soutien et d'air qu'il faut pour survivre.

Parfois on ne réalise pas comment la vie, notre situation sociale, nos relations avec autrui et tout le confort qui vient avec peuvent être si fragiles. Une parole, un coup de fil, une action, et le tout est détruit. Il est temps de remettre en question sa vie, sa situation, sa

position terrestre, le temps dans lequel on s'accomplit. Tous les extrêmes sont soudainement acceptables puisque nous n'avons plus le choix. Et le plus surprenant est de constater que tout changement soudain, souvent, nous ouvre enfin des portes que nous considérons depuis longtemps sans avoir le courage d'agir. Un jour vient cette petite idée, on fait un appel, on reçoit un dossier, on remplit le tout, et puis voilà, notre vie prend une toute autre tournure. Un avenir autre se dessine à l'horizon sans que nous sachions s'il est positif ou négatif. On souffre encore, car l'on souffre toujours, davantage, mais on fonce, on passe à travers et il ne reste plus qu'à se mépriser ensuite ou à se faire mépriser par ceux qui n'ont pas eu le courage d'y aller. J'espérais tellement davantage, pourtant, ce que j'ai déjà accompli en impressionne plusieurs. Leur vie doit être vraiment vide alors.

Je rêvais hier que j'étais dans un aéroport de Paris pour prendre un vol sur la lune. Vraiment, dans mon rêve, aller sur la lune était comme d'acheter un billet pour JFK en Concorde. Bien sûr, j'étais tellement emballé, mais tout de même cela semblait normal. Jusqu'à ce que l'autobus ne puisse entrer dans l'aéroport, qu'elle soit détournée vers une autre entrée, qu'à l'intérieur on ne puisse même avancer d'un pas, puis que le tout s'écroule à mon réveil avant le fameux décollage. Paris et ses aéroports pour vous servir, même dans mes rêves (il est vrai qu'à trois reprises j'ai presque manqué mes vols pour le Canada à cause des grèves à Paris). Eh bien c'est à cela que ça ressemble la vie que l'on m'offre. La possibilité d'aller sur la lune, avec l'impossibilité de décoller. Maintenant, plutôt que d'embarquer dans un vaisseau spatial, voilà que j'embarque dans des grands bateaux qui n'ont que de vagues destinations et qui couleront avant d'arriver à une île ou la terre ferme.

C'est dur la réalité. Pourquoi se sent-on toujours obligé de faire ce qu'on ne veut pas faire? Et pourquoi le faisons-nous ? Et il me faut toujours rencontrer ces dragons qui ont une position sociale jugée exceptionnelle, bien que ce soit ce qui existe de plus misérable, facile à impressionner au départ, qui nous ouvrent une porte, mais qui finissent vite par cracher du feu et nous brûler vifs. Je voudrais les noyer, je tente par tous les moyens de leur fermer la gueule, mais ils gagnent toujours en bout de ligne. J'ai des brûlures au quatrième degré et pourtant je semble vouloir continuer. J'aurais dû lui fermer la porte au nez à ce dragon. Lui dire qu'il aille se faire foutre. J'aime mieux mourir dans la rue seul et sans

argent, avec mes idées de grandeurs, que de pourrir derrière cette porte de misère où je souffrirai l'éternité.

On ne peut pas convaincre la haute société qu'il y du bon chez les punks. On ne peut pas convertir l'ordre à l'anarchie. Il ne faut que les brûler vifs dans notre esprit avant qu'ils ne nous arrêtent dans notre élan et nous détruisent eux-mêmes à nous humilier et à nous aliéner. Je vau tout autant que la reine, même si je ne suis qu'un mendiant dans la rue qui n'a pas d'avenir. Je vau tout autant que le pape ou le premier ministre, même si je ne conçois pas le monde dans lequel je vis et que l'alcool est mon seul ami. La mort est la seule issue et peu importe si l'on arrête l'existence ou que l'on accède à un autre monde, ni la reine, ni le pape, ni le premier ministre n'auront de statut particulier sur moi. La haute société et l'ordre ne seront que des concepts évanouis qui auront peut-être existé ailleurs en d'autres temps, et peut-être même pas.

Je vous emmerde tous autant que vous êtes et oublie votre sale jugement sur ma pauvre personne. Vous ne m'arrêterez pas dans mon élan. Ma vie, ma gloire, mon bonheur n'auront rien à voir avec autrui. C'est à un autre niveau que je vais vivre. À un autre niveau où je n'aurai même pas l'idée de vous mépriser pour votre propre mépris que vous étendez devant moi depuis ma naissance. Je n'aurai pas le temps de vous regarder, de voir votre jugement venir, de m'écraser à vos pieds pour votre air supérieur, et vos manigances et vos jeux d'esprit me passeront vingt kilomètres au-dessus de la tête. Je n'aurai même pas la jouissance d'accomplir une destinée quelle qu'elle soit, pas la jouissance de vous entendre dire que j'avais raison ou que j'en valais la peine. Je n'aurai même pas la chance de me venger pour tant de misère.

Je vois la vie d'un autre ton, d'un œil différent, où je n'ai plus le fardeau d'autrui. Je marche sur les champs verts et de là j'atteins tout autre chose. Une stabilité d'esprit jamais atteinte. Une sécurité jamais conçue auparavant et cependant inébranlable. Car s'il faut vraiment trouver la stabilité et la sécurité, je vous le dis, il faudra redéfinir ces concepts. Ainsi je suivrai le chemin qu'il me fallait suivre, mais à tout redéfinir, à voir à un autre niveau, il s'agit d'un chemin que personne ne m'a vraiment montré. C'est triste ce manque d'imagination qui marque ce monde. Triste est le manque d'imagination qui nous pousse à pousser les autres vers des impasses considérées comme des succès. Triste est le manque

d'imagination de voir qu'il existe autre chose à la vie, qu'il existe un autre monde plus grand à découvrir et à vivre que de se soumettre à mille et une choses insipides que nous empoisonnent l'existence.

Ne définissez jamais les buts à atteindre pour autrui. Ne définissez jamais les objectifs de vie de vos enfants, vous ruinerez leur vie. Ne définissez jamais vos objectifs en fonction des autres ou du jugement des autres que vous imaginez, vous détruiriez votre vie. Ouvrez plutôt votre imagination et laissez-la vous conduire là où elle voudra vous conduire. Là où vous auriez dû aller, là où vous voulez aller, là où vous trouverez le bonheur. Au diable autrui. Si vous êtes incapables de prendre une décision par vous-même sans consulter autrui, si vous regrettez une décision après coup lorsque autrui vous le signale ou que vous constatez l'échec, alors il y a peu d'espoir pour vous. Il faut voir autrement, il faut agir autrement et pour soi-même et il faut arrêter de se mêler des affaires d'autrui. Va, vis ta vie et sois heureux dans tes malheurs et ton enfer. Vois-y un paradis et tu seras sauvé de la misère et du désir de la mort. Ouvre ton imagination et interprète la vie à ton vouloir. Maintenant, si seulement j'étais capable de suivre mes conseils...

Ô monde de misères. J'ai pris ma vie en main et tel que prévu je souffre. Je recommence la roue, comme si ma vie indiquait l'année zéro. Je rencontre ces bonnes femmes qui me questionnent, m'analysent, établissent mes capacités, rognent un peu sur mon expérience et me disqualifient pour manque d'aptitudes. Vraisemblablement, les six milliards d'humains sur cette planète sont tous meilleurs que moi. Ou du moins une poignée supérieure à moi partagera le gros lot et moi je pourrai à me contenter de l'enfer. Pourtant tout semble se mettre en place, toutes les questions trouvent des réponses, toutes les impossibilités s'ouvrent devant pour m'accueillir encore une fois, pour me laisser cette chance que je ne désire pas. Que reste-t-il donc pour moi en cet univers ? Alors que j'en définis un sens sans

pouvoir agir en fonction de ce sens. Tant d'énergie j'ai mis pour accéder à leur monde, tant d'énergie il me faudra ensuite pour en ressortir à nouveau. J'en fais toujours partie, même lorsque je pourrais dans le fossé, et voilà le problème. N'aimerais-je pas mieux la vie dans un monastère à méditer la vie, l'univers, la vie éternelle ?

Nous en sommes aujourd'hui à implanter de fausses mémoires à l'intérieur de cervelles accomplies. On pourra ou on peut transmettre en quelques heures vingt années d'incarcération. Ainsi, on pourrait sans doute me transplanter en quelques jours un million d'années d'existence à travers les étoiles. À mon réveil, je serais tellement frais, qu'un autre vingt ans avant ma mort, à accomplir des tâches inutiles en société, me semblerait acceptable. Chaque nuit je pourrais m'incorporer un autre cinq ans à méditer le paradis dans le monde des idées, pour mourir ensuite une autre journée dans l'enfer quotidien londonien.

On peut également, selon la médecine, installer un nouveau processeur Microsoft Pentium, Intel Inside, avec un chip d'un million de gigabits mémoire, directement dans notre cerveau. Ainsi je pourrais vivre une vie interactive à temps plein en communication permanente avec le monde entier à travers l'Internet tout en accomplissant mes tâches inutiles nécessaires à ma survie. C'est simple, je n'ai plus besoin de ce corps. Placez-le dans un de ces petits réfrigérateurs dans les hôpitaux et connectez-moi sur cette mémoire artificielle, fournissez-moi les meilleures expériences du monde, faites-moi vivre éternellement en quelques secondes ce que je n'aurai jamais la chance d'accomplir avant ma mort naturelle. Envoyez-moi la facture, je la paierai dans un milliard d'années, c'est-à-dire la semaine prochaine lorsque je reviendrai sur terre. Ah, quel rêve...

Je suis hors de ce monde ! Oubliez-moi, oubliez mon existence comme seuls vous savez le faire ! Je n'ai rien à apporter à ce monde, aucune idée du comment je peux améliorer le sort de l'humanité, aucune chance à prévenir la prochaine crise économique ou la prochaine guerre mondiale. Je suis incapable de nourrir la bouche de ces enfants, encore moins de travailler sur un ordinateur en marketing ou en administration pour, Dieu seul sait comment, aider à assouvir leur désir de vivre. Je suis fils de Dieu, sans les moyens pour arriver à ma fin. Je suis Dieu, sans les moyens pour arriver à ma fin, sans les moyens pour concrétiser ma création. Sans les moyens pour souffler le mouvement à travers l'infini. Mais Dieu

sait que je suis prêt.

On voudrait, que dis-je, on exige de moi un agir étranger à mes désirs. Fais ceci, comme ça, fais cela, comme ça. Regarde tous ces modèles à copier, à imiter, étudies ça puis agis en conséquences. Personne ne semble prêt à accepter les circonstances telles qu'elles sont. Il est inconcevable que nous puissions dévier du droit chemin, tellement que nos parents mourront à la tâche, jusque sur leur lit de mort, pour nous convaincre de leurs dernières volontés, pour ce que cela vaut, de prendre notre vie en main. Eh bien on ne me laisse qu'un seul choix : L'anarchie. Je ne puis faire autrement qu'être un anarchiste dans ces conditions. Mais bien sûr, l'anarchie devient l'autorité, la loi, la normalité, aussitôt que je ne suis plus seul à penser ainsi et que les circonstances, les mentalités et les événements changent. Leur droit chemin alors deviendrait l'anarchie. Ainsi je suis un anarchiste, mais c'est relatif. Il n'y a donc aucune inquiétude à avoir. Aucune déportation ou bannissement à prévoir. La reine est sauvée avec moi, je la défendrai de ma vie et cela donnera un sens à mon existence. Je suis cependant en mesure de commencer une guerre planétaire, mais dans le monde des idées, dans les mentalités, ce qui pourrait être jugé dangereux. Ce qui est effectivement dangereux en fait. Je tenterai donc d'être inoffensif, de parler de paix intérieure, d'apporter Dieu dans l'équation tout en nourrissant mes projets de guerre. J'agirai comme tout bon meneur de bonne religion. La religion du chaos qui devra apporter une paix universelle immortelle. J'ai encore le sens de l'humour, rien n'est perdu.

Difficile d'imaginer ce que font les six milliards de personnes sur cette planète. Administration, ordinateurs, marketing, finance, politique, éducation, santé, thérapie, ventes, management, production, emballage, chômage, sur l'aide sociale, etc. Mais il existe également les perdus de l'univers qui ne font rien de ces choses-là. Moi par exemple. J'ai le temps d'observer, d'analyser, de me décourager et de vomir. Loin de moi l'idée de juger l'ensemble,

de constater la perte de temps et d'énergie dans des domaines futiles, et puis quoi encore. Je ne puis pourtant pas oublier mon sentiment existentiel qui demande à savoir pourquoi. Je ne vois de l'avenir dans rien, je suis aveugle face au développement ou à l'évolution. Tout cela me tue et j'en ignore les raisons. On ne peut pas me qualifier de grosse vache incapable d'accomplir quoi que ce soit, je sais travailler fort lorsque c'est le temps et je l'ai plus que prouvé. La nullité de l'ensemble me frappe au visage. J'ai vu des curriculum vitae d'une page comme j'en ai vu de 700 pages. Cela ne m'impressionne pas. N'importe qui peut amplifier une page de petits accomplissements misérables à 700 pages de merde de dernière qualité.

Il existe des emplois de carrière sur le marché du travail qui offrent 100 000 livres en salaire plus une Mercedes et autres bonus. Qui donc possède la compétence nécessaire pour un tel emploi ? Et cette personne peut-elle justifier un tel montant en salaire pour peu important ses tâches et ses responsabilités ? Et qu'est-ce que j'en ai à foutre de toute manière.

Il existait un temps où marcher dans un parc changeait toutes mes idées et me permettait de reprendre ma vie active frais le lendemain. Maintenant plus rien ne m'aide à voir clair, à oublier le temps passer, à oublier que j'ai tout accompli ce que je voulais accomplir et qu'il n'y a plus rien qui puisse me motiver. Il est pourtant venu un temps où tant de motivation débordait en moi que j'ignorais où donner de la tête, quoi faire là et concrètement pour satisfaire ce besoin de m'actualiser à part entière, à me fondre dans l'Univers pour atteindre tout ce qu'il y a à explorer et à découvrir en ce monde.

L'âge n'a rien à voir avec la perte de motivation à poursuivre mes rêves, plutôt des années à côtoyer des gens limités dans leurs visions, bien terre à terre avec leur petit emploi ou accomplissement, incapables de comprendre qu'une motivation à autre chose puisse exister. Et ils sont numéro un pour placer tous les obstacles devant nous, nous convaincre que la vie c'est ça et rien d'autre et qu'un jour nous allons nous réveiller et comprendre la platitude de la réalité. Ça m'a frappé et abattu complètement. Je n'ai pas su être plus fort qu'eux, à aller au-delà de leur univers, de les tasser du revers de la main pour m'envoler dans l'espace infini. Je me suis écrasé en plein centre de l'aéroport d'Heathrow à Londres, derrière un comptoir à servir des hommes d'affaires qui semblent brasser l'économie et qui ne par-

lent qu'en matière de fiscalité. Je n'ai même pas su retrouver la magie du vieux Londres que l'on voit dans les films, Sherlock Holmes n'a jamais existé semble-t-il. Quelle misère que j'en sois à raconter mon mal de vivre plutôt que ma motivation à faire exploser ce monde.

Ainsi on se retrouve souvent dans un de ces longs trains qui ne semblent aller nulle part pour ceux qui n'ont jamais vécu en ces lieux ou même arrêtés à aucune des nombreuses stations. Parfois on souffre l'asphyxie et souhaite l'arrivée quelque part où que ce soit. Parfois on souhaite que le train n'arrive pas à destination, nulle part, sans jamais arrêter. Aller au bout de sa course au bout de la terre ferme, seulement pour sombrer dans l'océan, pour continuer sa course vers l'inconnu. Un inconnu pourtant non angoissant, où confort et sûreté sont garantis. À travers l'histoire, c'est la simplicité qui intéresse, le désir du nouveau où rien n'est coulé dans le rock. Il faudrait qu'avant soi rien n'ait existé. Que l'on soit au début de chaque courant de pensée, au début de ce que l'histoire raconte si innocemment sans comprendre que l'histoire détruit tout : les idées, les structures, les constructions. Les bilans sont terribles. Les résumés impardonnables, où l'accomplissement d'une âme devient nul. C'est pourquoi on préférerait parfois que le train s'engouffre dans l'océan pour tout remettre en question, pour oublier la question et les analyses universelles des événements.

Si une étude-analyse peut remettre en question toute une façon de voir l'histoire, cette étude-analyse trompe les sens, ou alors prouve par le fait même qu'une infinité d'analyses ou études changeront infiniment les événements aussi loin que l'imagination le permettra. C'est pourquoi il faut fuir le monde des connaissances, fuir l'histoire et les analyses d'événements et ce que toute personne a dit à propos d'on ne sait plus quoi. Oh, il est tellement simple de faire dire n'importe quoi à n'importe quelle parole dite par n'importe qui, mais il est d'autant plus difficile de rapporter cette parole tout en gardant son sens original, si effectivement une parole est dite avec un seul sens original ou une multiplicité de sens, même si cela se fait de façon inconsciente.

On dit qu'après l'inventaire des connaissances, suit l'invention au-delà des connaissances, qui deviendra à son tour partie de l'inventaire. Mais il serait préférable qu'aucun inventaire ne soit nécessaire à l'invention et que l'invention ne fasse partie d'aucun inventaire. Sinon on pose une hypothèse, sur laquelle on pose d'autres hypothèses et au bout du chemin de fer, le train ne continue pas sa course dans l'océan. Il sombre dans l'eau stagnante, il

sombre dans la mort.

On base le savoir sur la science qui elle se base sur l'observation qui elle se base sur nos sens qui eux sont limités par l'interprétation de notre petit cerveau, de notre pauvre capacité à voir et à comprendre ce que l'on voit. Une preuve simple est ce fait qu'une photographie n'a aucun sens à quelqu'un qui n'aurait jamais auparavant été exposé à cette technologie. Comme un téléviseur qu'un animal regarde. Il voit peut-être des couleurs qui changent, mais pas la transmission d'un paysage ou d'un groupe d'animaux similaires à lui. C'est comme de voir la Terre d'un point dans l'espace, personne qui aurait d'abord acquis les connaissances à ce sujet saurait comprendre qu'il s'agit de l'endroit où ses semblables existent. Combien d'autres occurrences existent dans les sciences ? La conclusion est que personne n'est en capacité de comprendre quoi que ce soit et que la science n'est qu'un ramassis de fausses interprétations et représentations.

Bien sûr, on élabore tout de même des lois que l'on nomme naturelles, qui permettent la construction de machines et de technologie qui semblent prouver indéniablement que les sciences sont exactes, mais qu'en est-il vraiment ? Qu'y a-t-il vraiment au-delà des sciences, de l'observation du monde et des concepts et lois que l'on a établis ? Une toute autre façon de voir les perspectives sans doute, une toute autre façon de concevoir l'univers, sinon une absence absolue de perspectives ou de conceptions quelles qu'elles soient. Maintenant je vais aller m'ouvrir une bière.

Ma vie est un immense mensonge. Tous mes papiers sont illégaux, toutes les lois je les ignore, je suis un criminel. Ce rêve qu'ils ont d'une société parfaite où l'ordre est immanent est utopique. C'est le chaos qui règne et l'ordre n'a toujours été qu'une illusion de surface.

J'ai des contacts avec les pires truands qui existent à Londres via l'Italie. La mafia me tourne autour, toujours prête à demander un retour pour faveurs obtenues dans le passé. Chaque jour on risque de défoncer ma porte, casser une fenêtre pour me tuer dans mon

sommeil.

Ces crimes sont impunis. Comme est belle l'illusion de la littérature et du cinéma où le crime ne demeure jamais impuni. Pour ce que j'en sais, la majorité des crimes demeurent un mystère pour l'autorité, et seuls quelques pauvres mécréants sont arrêtés, pour des futilités qui font rire. Seule la conscience peut encore jouer un rôle dans cette recherche de la justice. Mais j'ai bien peur que la plupart des meurtriers, ou même ceux qui ont tué sans le vouloir mais dont leur état leur signalait qu'à continuer ainsi ils finiraient par tuer quelqu'un, n'aient aucun remords. Leur conscience est davantage claire que la mienne. J'écrase des escargots sur le pavé et chaque fois c'est un retour sur ma conscience. Eh bien j'en connais qui ont tué des gens et qui sont plus heureux que moi, avec tout l'argent volé nécessaire pour se payer une liberté extravagante qui n'est que souhaitée par d'autres, dont moi.

C'est que je ne suis qu'un criminel de bas échelon, qui malheureusement possède une conscience que parce que l'on me l'a implantée depuis ma naissance. Le sentiment de culpabilité est artificiellement implanté en soi, une arme qu'utilise la religion et l'autorité pour garder le peuple calme et en place. Ce que les gens ignorent, c'est que le concept de la justice n'est qu'une invention. Nous aimons croire que chaque action que l'on pose a une conséquence, qu'à cracher en l'air, cela nous retombe sur le nez, mais il n'existe rien de la sorte.

Un père de famille sur son lit de mort ne regrettera jamais d'avoir détruit l'âme de ses enfants et de sa femme pour des principes qui ne lui appartenaient même pas, mais qu'il a acquis au cours de sa jeunesse. Là est la force de l'éducation des enfants, où les concepts d'autorité, de justice et de religion peuvent tout accomplir. Jusqu'au jour où on n'a plus rien à perdre, que l'on se perd dans la foule, que l'on essaye de nouveaux horizons peu souhaitables selon l'autorité et que l'on comprenne que l'on peut s'en sortir à l'autre bout tout à fait propre. Peut-être même mieux que celui qui a mené une vie parfaite et honnête. Avec une expérience encore plus enrichie, car on a vu davantage, on comprend davantage, on sait voir au-delà des horizons non convoités. Je n'encourage pas le crime, loin de là, mais j'affirme que l'idée que l'on s'en fait semble dérisoire. L'autorité semble se complaire à inventer à peu près n'importe quoi pour nous convaincre de demeurer en ligne, sans mentir, à obéir tout et chacun jusqu'à notre mort. Je n'ai jamais cru tout ce que je dis ici, et probablement

que demain je n'y croirai plus du tout. Mais aujourd'hui j'y crois et c'est pourquoi je l'affirme.

De toute manière, si l'on reprend l'argument classique de la loi de la nature, où on observe les animaux pour faire une analogie avec ce qui devrait être naturel avec l'homme, je dis qu'un chat qui tue des oiseaux par pur plaisir, ou un loup qui tue ses semblables par pur instinct, ne seront jamais punis pour leurs actes. Peut-être parce qu'ils n'ont pas la conscience du bien et du mal, et qu'ils ne peuvent donc pas être tenus responsables de leurs actes. Mais tout cela est stupide, parce que le bien et le mal chez l'homme ont été définis par l'homme. Tuer serait-il un crime alors que chez la plupart des animaux, surtout dans leurs rites amoureux, le meurtre de l'adversaire est défini comme naturel ?

Voler l'argent qui est là, peu importe les moyens pris pour y arriver, ou dérober un touriste qui passe dans la rue avec ses billets qui débordent de ses poches, cela peut tout à fait être considéré comme naturel et normal. Seuls ceux qui ont une vénération du bien et du mal définis par eux ou par d'autres peuvent considérer ces actes comme un crime qui doit être puni d'une manière ou d'une autre.

Si vous n'êtes pas d'accord avec ceci, il faut alors que vous rejetiez en bloc toute l'histoire de la philosophie. Car la philosophie agit dans le même sens, elle observe l'action de la nature et de la nature humaine puis tente de définir des concepts sans queue ni tête. Non pas que la philosophie veuille remettre en question l'autorité ou apporter l'anarchie sur un monde en apparence parfait, mais elle veut certainement arrêter les gens dans leur élan de définition et de conceptualisation de l'homme dans l'univers. En commençant par tout remettre en question et en considérant les prémisses originales telles qu'elles sont et non pas telles que l'on voudrait qu'elles soient. Surtout à propos de ces prémisses définies par une quelconque autorité douteuse, même si elle est vieille de plus de 2000 ans.

Une autre loi naturelle chez les animaux est cette urgence instinctive de faire l'amour à leurs semblables. Comment interpréter le viol ? Je le condamne pur et dur, là, ici, toujours. On a déjà tenté de me violer, j'en suis encore traumatisé. Énormément de gens dans mon entourage ont déjà été abusés sexuellement, souvent ils sont tellement confus à propos de toute l'affaire qu'ils ont instinctivement effacé une partie de leur existence de leur mémoire. Mais l'instinct animal de l'homme qui pousse à violer quelqu'un est compréhensible,

je ne peux pas en vouloir à cette personne qui a voulu s'essayer sur moi, je ne peux pas la considérer comme responsable de ses urgences sexuelles. Je pourrais pourtant par tous les moyens prévenir d'autres victimes, mais je dois choisir mes arguments. Je ne peux pas affirmer que c'est mal, que ça doit être puni par que c'est non naturel, parce que Dieu l'a dit ou que c'est écrit dans la Bible. Je dois juste dire qu'il est préférable de prévenir cela pour la clarté d'esprit des victimes, même pas par droit. Les droits de l'homme sont effectivement une convention, et dans la nature c'est la jungle, il n'y a pas une charte des droits de l'homme écrite dans le ciel. Et violer quelqu'un ne peut pas être considéré comme mal, sauf si par convention on a décidé de considérer cela comme étant mal. L'humain ne peut pas dire qu'il a droit à la vie, clairement il n'a que la chance de tenter de demeurer en vie. Il est pourtant préférable qu'on lui promette cette chance à la vie, mais qui ne sera jamais un droit, sauf si on le définit comme tel. Ainsi, par pure simplicité, il serait préférable de dire qu'il a droit à la vie. Ainsi tout ce charabia prouve encore une fois que la philosophie sait se perdre dans ses concepts.

Mais mon point est celui de l'erreur argumentative que l'on retrouve souvent chez ceux qui utilisent les écrits bibliques. Les écrits bibliques ne font pas autorité sur aucun sujet. La loi naturelle ne peut pas servir d'argument en aucun temps. Trop de mauvaises choses peuvent être justifiées par la loi naturelle. Il n'y a que la loi de convention, et ainsi, il faut s'asseoir à une table et discuter les droits de tout et chacun sans faire appel à de fausses autorités et de faux arguments qui ne justifient rien. L'éthique ou la morale de ma voisine n'a rien à voir mon éthique et ma morale, il ne faudrait donc pas que ma voisine ait la chance de m'imposer son éthique ou sa morale. Car alors elle devient une extrémiste, et à ce niveau on se retrouve devant de l'hitlérisme. Pfiou, la philosophie peut encore servir à quelque chose si vous pouvez avaler ça.

L'an passé je traversais Lampton Park toutes les nuits lorsque je revenais de Londres. Seul dans ce grand parc, je regardais le ciel d'avant l'aube, la rosée de la nuit, le brouillard

matinal puis parfois les premiers avions d'une journée remplie à Heathrow. Jamais je n'ai été plus heureux. Sans emploi, sans personne avec qui partager ma vie, sans argent, sans sécurité, sans rien. Seul avec moi-même, la musique, mes rêves et cette magie qui vient parfois et que l'on sait apprécier à part entière jusqu'au jour où tout disparaît sans que l'on ne s'en rende compte. Et c'est perdu, disparu avec le brouillard du matin. Puis la peur nous prend, celle où nous avons le frisson qui nous traverse le dos, la possibilité que peut-être un tel moment ne viendra plus jamais. Que la magie est morte et enterrée quelque part dans Lampton Park et que même si j'y retournais, je n'en verrais plus l'essence. De tels moments de grâce n'existent qu'une seule fois et il faut savoir les apprécier lorsqu'ils passent, sinon la vie ne vaut rien. Or, plus rien ne se passe dans ma vie à l'heure actuelle, plus de magie. Le matin la vie est misérable, je souhaite la mort à chaque quart d'heure, du moins j'y songe.

Pourtant, à Paris aussi j'y ai vécu toute une magie dans le parc Montsouris. Puis la Sorbonne elle-même me donnait la chaire de poule. Je regardais inlassablement les murs, l'architecture, les fenêtres, les étudiants qui tous semblaient d'une prétention à tout casser, mais une classe supérieure de la société qui ne me serait jamais accessible.

Toutes les nuits je m'asseyais devant mon ordinateur pour écrire, transmettre cette magie dans des pages d'une littérature qui m'emportait dans les profondeurs des carrières parisiennes. La simple réalité d'une voie de chemin de fer devenait une route vers la spiritualité, une ouverture sur un monde profond où un univers tout à fait nouveau s'offrait à moi. Je vivais bien davantage dans mes pages que dans la vraie vie. Et c'est à Londres que je décrivais Paris. Et c'est au Canada que je peignais Londres. Et c'est à Londres que je dépeignais New York. Puis après il n'existait plus rien. Plus rien de ce Londres, même à Londres, de Westbourne Park, Maida Vale, Kilburn et Kensal Green et son merveilleux cimetière. J'y suis retourné, mais je n'ai plus rien ressenti. Mes personnages ne se promenaient plus entre les pierres tombales et dans les catacombes. Les lieux et leurs noms si résonnants n'évoquaient plus l'enchantement qui me transportait dans le ciel pour avoir une vision globale de l'univers. Seule parfois la musique que j'écoutais en ces temps me ramène dans ces lieux à l'intérieur de mon imagination et je sais alors y voir la magie d'antan. Je distingue également entre vivre l'excitation d'un lieu et réaliser après coup qu'un lieu me fascinait. Je pouvais sur place jouir de comprendre la beauté du lieu, de voir le ciel et d'embrasser l'azur.

Et aujourd'hui j'ai peur que cette sorte d'exaltation ne vienne plus jamais. Elle n'est de toute manière jamais venue que parce que je l'ai provoquée en remettant ma vie en question du jour au lendemain. C'est-à-dire prendre l'avion et sacrer mon camp pour un tout nouveau pays sans trop penser aux conséquences et aux sacrifices. Aujourd'hui j'ai peur de ne plus être en mesure de prendre de telles décisions, ou même pire, de ne plus avoir le courage de les prendre. Cela me pousse à tout remettre en question dès maintenant. Casser mon ordinateur sur le plancher et partir sans rien emporter, comme j'ai fait si souvent dans le passé.

Mais de quoi ai-je peur. Avoir quitté des emplois, des études, des gens que j'aimais, je l'ai fait jadis sans problèmes et sans regrets. Pourquoi aurais-je soudainement peur de ne plus être capable de faire ce choix ? J'avais toutes les chances du monde et j'ai tout sacrifié sans remords. Je le ferai encore, je n'ai que 24 ans en fait, pourquoi m'en faire. Peut-être voudrais-je agir maintenant ? Il me faut un signe alors. Mais c'est idiot. Un signe ne me montrerait que ce que je veux et m'inciterait à m'écouter et à agir. Pourtant je suis dans un drôle de processus où je recommence une vie à neuf de A jusqu'à Z. Je l'ai là mon changement, mais on dirait que ce ne sera pas suffisant. Il me faut la magie, l'enchantement, sinon je vais crier, me débattre et tout abandonner. Et je serai heureux.

Il me faudra encore affronter l'enfer. Dieu sait pourtant que j'étais préparé à ne pas le souffrir. J'avais sur moi une seule carte qui peut-être allait me fournir l'argent nécessaire à ma survie. J'allais abandonner mes dernières possessions, car j'ai déjà oublié le reste un peu partout. Il en faut du courage, ou alors il faut vraiment être désespéré pour en arriver à cette unique fin où on est prêt à sortir dans la rue sans souliers, avec une maigre espérance d'être reçu chez des gens que l'on connaît à peine. C'est pourtant l'histoire de ma vie. Comme si chaque fois que l'on me jetait à la rue, ce ne serait la faute de personne d'autre que moi. C'est la quatrième fois que l'on me jette à la rue, je suppose que je suis habitué, que je

l'anticipe et que je suis même prêt à oublier l'essentiel derrière moi. J'en suis au point où plus rien ne compte, même ma vie pourrait se terminer là par les poings que je n'en penserais guère plus qu'il n'en faut en de telles circonstances. Comme il est simple de mourir lorsque l'on a accepté que cela viendrait et que notre vie n'en vaut pas la peine. Est-il ridicule de ne point valoriser une vie au point que de l'achever là pour cause d'un bon coup, ne nous semble pas important. J'aime bien l'idée de cette non valorisation de la vie, cette idée que si l'on meurt sur le coup à ce moment même, cela n'a point d'importance. Il faut de l'expérience pour en arriver à ce point. Je n'irais pas jusqu'à dire que cet arrêt des fonctions du corps soit souhaité, bien qu'il le soit, mais que finalement, si l'on est pour mourir, pourquoi pas maintenant, et oublions les conséquences, comme si cela était normal. À ce niveau, je suppose que de sortir de l'appartement avec rien dans mes poches et sans souliers est plutôt fade et secondaire. J'en viens à comprendre que rien ne vaut rien et que du reste de la planète, je n'en ai rien à foutre.

Trop de gens prennent la vie trop sérieusement et ils voudraient nous en transmettre tous les détails effrayants, en faisant de notre vie un enfer. Eh bien, je suis désolé, je n'appartiens plus à ce monde. Pour moi tout glisse comme sur de la neige. Et lorsque je suis en bas de la montagne, je suis déjà trop loin pour que l'on ne m'atteigne. J'ai du culot pourtant, de revenir et de demander des faveurs auxquelles je n'ai droit. On me laisse encore passer les frontières, mais j'ai peur de ce jour où je n'aurai plus cet atout. Alors je n'aurai plus aucun droit de passage et ce gaspillage me sera alors lourd sur le cœur.

Voilà pourquoi j'ai ces mécanismes de défense qui me disent qu'il vaut mieux mourir que de tenter sa chance à nouveau dans ce monde, où pratiquement nous n'avons rien à la naissance et nous devrions n'avoir rien tout au long de notre existence. C'est là la seule façon d'arriver à passer au travers sans aucune inquiétude. Sinon, on est incapable de tout laisser derrière soi et de vivre de l'air du temps. Ce que j'ai fait plusieurs fois alors que, semble-t-il, j'ai encore un foutu avenir qui m'attend. Car cela n'est pas suffisant pour nous absoudre de toutes ces obligations et ces responsabilités.

Même dans l'abandon de tout il faut encore vivre, confronter un autre enfer au coin de la rue et voilà qu'il n'y a pas de porte de sortie, ce qui nous fait nous demander si cela était bien significatif de claquer la porte à tout ce qui existait dans notre vie avant. Vivre sur les

regrets des autres n'est pas une vie, mais ce n'est pas la raison pour laquelle il me faut tout abandonner encore une fois. C'est que plus rien ne fonctionne, que je n'ai plus de raison d'exister dans ces conditions et que personne n'attend plus rien de moi. Je suis une charge pour autrui et une charge doit être éliminée. Pourtant je n'ai jamais souhaité être une charge, je n'ai jamais voulu continuer alors que je n'avais plus de place à travers cette société. J'aurais été bien trop heureux que l'on m'oublie là sur-le-champ. Mais la vie va autrement, elle n'a aucun sens, elle va partout sans réfléchir à la logique, et la vie rend la vie impossible. Il n'y a pas moyen de s'en sortir et peu importe mes désirs, mes préparations pour m'en sortir, jamais cette chance ne se présente vraiment. Ainsi je suis encore là à déblatérer l'enfer, à vivre l'enfer et je suis loin d'en voir la fin.

36

Je suis sur un bateau aussi large que l'océan ! J'ai pris ma vie en main et soudainement je suis au front du tout Londres. Je le tiens en ma main et tout risque d'exploser. Stimulé à bloc, je m'en vais faire des ravages et l'on se souviendra de mon nom. Pas mal pour un cube de glace prêt à mourir le jour d'avant. Fini le jour du mépris, j'ai pris contrôle de la machine, elle détruira tout sur son passage, et enfin, sans même aspirer l'air en moi, un magnétisme m'attache à tout et je vois enfin la lumière. La motivation. Je vous pousserai dans le ravin, vous mourrez dans le fossé et je survivrai. Il n'en tient qu'à moi de vous tuer plutôt que de mourir. Sous votre influence, je n'avais que la dérive vers le fond, sous mon influence, vous atteindrez ou le ciel ou les bas-fonds, selon votre choix. Vous ne me faites pas confiance ? Moi qui révolutionnerai tous les domaines de la société ? Votre perte, je n'ai nul besoin de votre confiance, je n'ai besoin que de ma motivation et vous hors de mon chemin. Je veux encore quelque chose, et que j'aie pu croire le contraire est votre minable accomplissement. Oubliez vos thérapies, vos conseils, votre merde pour me convaincre que j'ai un problème d'alcool, de repliement sur moi-même, je m'en vais vous montrer ce que votre oubli et votre absence d'aide sauront accomplir en ma simple personne.

Les plus riches pourraient être au même point, mais les plus riches s'endettent, achètent des voitures, des maisons, des entreprises, puis se retrouvent sans argent et tous les soucis du monde. Aussi misérables les uns que les autres. Les grands salaires, les grandes vedettes, tout cela n'apportent qu'autres problèmes prêts à détruire la motivation. L'aliénation face à la liberté et le bonheur.

Je travaille à détruire toutes les chaînes, à atteindre des sommets autres que ceux que l'on m'a montrés pendant cette ridicule existence. Ceux qui révolutionnent la vie sont ceux qui n'ont jamais eu la moindre idée de ce qu'ils faisaient. Ils ne travaillaient que par plaisir, motivation, pression peut-être, puis à leur mort on a bâti des courants de pensée et des idéologies sur leur dos. Moi je serai pleinement conscient et je ne travaillerai pas pour vos misérables révolutions inachevées. Je vais tout détruire, item par item, idée par idée, idéologie par idéologie, jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien. Alors je parlerai vaguement pour anéantir dans l'œuf ce que je n'aurai jamais dit ou accompli.

J'ai un quart de siècle à mon actif aujourd'hui et je n'ai encore rien fait, arrêté par vous, par tous vos principes, vos obstacles inscrits dans vos règlements, vos lois et vos constitutions. Mais cela va changer, ils vont m'entendre, ils vont voir une nouvelle génération. J'ai perdu toutes mes inhibitions, je vais embrasser la vie et les gens d'une toute autre manière, où le mépris prendra une autre place, car je suis au-dessus de tout cela.

Mais n'est-il pas naturel de découvrir certains problèmes majeurs réglés, que de nouveaux s'annoncent en grandes pompes pour à nouveau détruire notre motivation ? C'est les mécanismes de l'existence qui fonctionnent ainsi. Que s'il n'y a plus matière à s'inquiéter, à chercher des solutions, à se débattre dans la cacophonie des civilisations, il n'y a plus de raison d'être en vie. Ainsi la vraie motivation est celle d'être capable de surmonter tous les obstacles, puis aussitôt disparus, surmonter les nouveaux. Il n'y a point d'autres choix pour l'évolution, et comme toutes les lois de la physique, les lois de l'existence se calculent avec des chiffres tellement elles sont prévisibles. Écrire sa vie un tant soit peu et revenir sur nos écrits quelque temps plus tard prouve hors de tout doute ce qui allait arriver, les solutions que nous avons trouvées et le temps que ça nous a pris pour enfin admettre les faits et agir. Ensuite on voit très bien logiquement où notre vie ira. Seuls ceux qui sont trop près de ce qu'ils vivent, ceux incapables de prendre un peu de recul, seront surpris du déroulement de

leur existence.

Bien sûr, distinguer les mécanismes de l'existence aide à vivre, mais ne règle rien pour autant, on doit souffrir, confronter, argumenter, se battre pour arriver là où on doit être, ou pourrait être. Car si l'on est inactif ou inefficace, c'est la stagnation qui prend aux tripes et le désespoir, à moins que l'on accepte sa condition d'être inférieur, incapable de confronter la vie et autrui. Ma situation actuelle, maintenant que j'ai pris ma vie en main, est moins celle qui me concerne que celle de mes proches. Qui se retrouvent dans la même situation depuis des années, qui ont appris un tant soit peu à éviter des argumentations effrayantes sans régler pour autant leur situation. Nous sommes autant là pour les autres que les autres pour soi. Comme cette grosse fille qui vivait avec moi et dont je ne supportais pas la présence. Un an j'ai enduré l'enfer avant de comprendre qu'elle avait des qualités exceptionnelles et un sens de l'humour incomparable. Le jour où je me suis mis à l'adorer et à désirer sa présence, elle a disparu comme par enchantement. La mission était accomplie, j'avais enfin atteint un autre degré de maturité et de compréhension, et ainsi je pouvais passer à autres choses encore plus maléfiques que cette grosse fille encombrante. La morale serait que si vous détestez quelque chose, changez votre attitude, apprenez à apprécier ce quelque chose, et tout changera. Vous évoluerez plus loin ensuite, plus rapidement que si vous vous étiez arrêtés dans votre élan à cause de ce quelque chose qui vous rongait les tripes et l'intérieur, vous empêchant de vous concentrer sur autre chose, d'accomplir quelque chose de constructif et d'ainsi évoluer.

Facilement dit, autrement difficile à faire. C'est là toute l'histoire. Il faut savoir voir plus loin, ce recul indispensable pour voir le tout et agir en conséquences. Si l'on ne peut rien apprendre de ce qui survient, il y a peu d'espoir d'arriver quelque part, car on sera toujours arrêté par les mêmes barrières. Ainsi la seule question à se poser est la suivante : qu'est-ce que j'ai appris, qu'est-ce que je peux apprendre dans chaque détail qui compose mon existence ? Qu'est-ce que je peux en retirer pour changer mon comportement ? Mon Dieu, voilà que je fais de la psychologie, pour ne pas dire de la thérapie. Le pire, personne ne saura la crise que j'ai dû traverser pour en retirer cette petite morale dérisoire que moi-même ne sais mettre en pratique.

Jean-Paul Sartre a été un des derniers grands philosophes. Cette idée m'énerve, n'y a-t-il donc plus rien à attendre de l'avenir ? Sa phrase la plus éloquente à mon avis a été que l'existence précède l'essence. Je ne saurais contredire cela. Les philosophes avant lui disaient que l'essence précédait l'existence et personne n'a jamais cru bon remettre cela en question. Je ne saurais contredire cela. À mon avis il n'y a ni essence ni existence. Voilà le dilemme réglé. Car tout cela ne sont que de petits concepts ridicules et que tous les bons philosophes doivent assimiler tous ces petits concepts ridicules avant d'arriver à jongler avec ces petits concepts ridicules à leur tour. Qu'est-ce donc l'essence, qu'est-ce donc l'existence ? Je n'en ai pas la moindre idée et je mets au défi à qui que ce soit de m'en donner une définition claire et précise au point où je pourrais hors de tout doute dire : oui, c'est cela, voilà ce qu'est l'existence, voilà ce qu'est l'essence.

Au point où nous en sommes, nous saurions justifier à peu près n'importe quoi. Cela n'est pas un problème. Nos preuves même ne prouvent rien, peu importe si on a donné un Nobel à la personne qui en a découvert tous les principes. Ces principes même peuvent être interprétés, changés, n'être que des concepts ridicules.

En fait, je crois qu'il me faut me distancer de mes cours de philosophie, je crois qu'on ne fait pas de philosophie en ce monde en écoutant ce que les autres ont dit et en continuant leurs théories, peu importe si elles semblent valables ou excitantes. Je n'ai que ma propre observation pour me guider, ma propre expérimentation, et je suis le premier à dire que personne ne devrait y accorder trop d'importance. Personne n'est en mesure de comprendre au-delà de mes mots. Ce ne sont que des mots, même, je perdrais mon temps à vous fournir des définitions aussi longues que les dictionnaires.

Ça m'énerve d'entendre que Jean-Paul Sartre a peut-être été le dernier grand philosophe, mais je dois avouer que ça me reconforte de savoir qu'il sera peut-être le dernier. Mais je ne voudrais pas faire croire qu'il parlait dans le vide, au contraire, j'apprécie ce que j'ai lu de lui, aucun doute. Je ne voudrais pas qu'il n'ait pas existé, au contraire, il a bien plus de sens

à mes yeux que la majorité des autres. Mais je ne veux rien accepter comme vérité. C'est comme signer avec une quelconque religion et se complaire dans des rituels qui n'ont aucun sens à nos yeux.

Je ne vais pas vendre mon âme à aucun courant, l'histoire montre trop bien que tous les courants, peu importants lesquels, ont toujours été remis en question. Alors aujourd'hui on entend parler de ces gens qui ne juraient que pour Staline dans la France des années antérieures, et l'on se dit, ils étaient fous ou quoi ? C'est qu'ils ignoraient que trente millions de personnes allaient ou avaient été exterminées sous son régime. Il n'y a plus moyen de justifier quoi que ce soit après cela. Ainsi je ne signerai rien. Encore que ma vie est facile, la seule chose que l'on m'a demandé de signer, c'est de joindre le mouvement juif de l'Université de Londres. Eh bien, même si j'étais juif, je ne signerai pas ça. Pourtant je supporte leur cause, peu importe ce qu'elle est au juste. J'excuse même la France pour ses crimes de guerre. Puisque personne ne veut prendre cette responsabilité, je la prendrai. Ne me remerciez pas, mais ne me demandez pas de signer. On ne me reprochera pas d'avoir signé à un mouvement quelconque, qui sait ce que l'avenir réserve.

L'hiver vient de se lever sur Londres, le froid m'active, je sors d'hibernation. Cela me rappelle la froide saison du nord du Canada où enfin je deviens productif. Même si tout ce que j'accomplis est tout à fait inutile. Mais hé, qui a dit qu'il fallait que notre vie soit utile ? Qui même a dit qu'il fallait que notre vie existe ? Ainsi je me complais à travailler comme un malade pour rien. C'est ma nouvelle philosophie. Comme par exemple, c'est ma cinquième cigarette depuis le début de ce chapitre, je travaille fort à me brûler ce qui reste de mes pauvres poumons et je développe toutes les caractéristiques de quelqu'un qui aura le cancer bientôt. Mais cela n'est pas un accomplissement inutile. Il va falloir que je me concentre davantage si je veux réellement atteindre mes objectifs de la passivité à travers l'activité. Aussi ridicule que cela puisse paraître, nous pourrions écrire des livres entiers sur ce sujet. Comme ce professeur de philosophie que j'avais et qui a consacré sa vie à la main dans le sport. Personne n'a osé lui dire la futilité de l'argument dans cette obsession inutile. Pourtant il n'avait pas inventé le sujet, il ne faisait que continuer une série d'études. On l'a même invité à donner une conférence aux jeux olympiques de Barcelone. J'espère que les ingénieurs qui travaillent en robotique s'inspireront de ses écrits philosophiques, pour ma

part, je crie à la nullité. Vaut mieux faire comme moi et avouer au moins que L'Éclectisme est un livre qui ne parle de rien et qui n'a aucunement l'intention ou la prétention d'affirmer qu'il s'agit de philosophie nécessaire à l'humanité.

Vaut mieux avoir la conscience d'un ridicule avant que soudainement on ne soit pris par surprise et que nos idées de grandeurs s'évanouissent dans l'océan avec tous nos espoirs de changer le monde. Qu'est-ce que Sartre en aurait pensé ? Je m'en fous. Il est mort et bien mort. De mon vivant, ce qui est bien surprenant pour quelqu'un qui a connu ses heures de gloires de vingt à trente ans avant ma naissance. Heureusement j'étais trop jeune pour comprendre qu'il était mort. Ça a fait la une des journaux du monde entier, les nouvelles sur tous les téléviseurs de la planète, et moi, à huit ans, je n'en ai rien su. C'est qu'il était l'existence, et moi l'essence, je suis venu après. Et maintenant je m'assois à une table avec ses dictionnaires, ses titres, sa philosophie, la nostalgie d'autrui (Dieu merci il a refusé son prix Nobel, il me faudrait digérer cela aussi), puis j'ai envie de vomir devant tous ces concepts qu'il ne me sera jamais possible d'avalier. Oh, je semblerais intelligent, comme tous ces petits professeurs médiocres qui enseignent dans toutes ces universités pompeuses et qui semblent tout connaître après avoir lu trois paragraphes, trois préfaces et trois critiques. Dans ces conditions, il est simple de devenir un spécialiste. Je n'aurai qu'à mentionner Sartre trois fois dans mes travaux finaux et j'en retirerai toute la gloire qu'il me faut pour devenir un spécialiste en philosophie. Eh bien ce n'est pas cela la philosophie.

Pourquoi attaquer cette science (est-ce une science ?) plutôt qu'une autre ? Oh, si vous voulez je peux attaquer Roland Barthes. J'aurais alors toute une armée pour me soutenir, j'ai étudié à La Sorbonne Paris IV et mon nom à lui seul me causait des problèmes, m'assurait une faillite dans mes études. À Paris VII, où Roland Barthes est Dieu, j'aurais passé haut la main, avec une mention, une distinction et peut-être même un prix Nobel pour avoir mentionné son nom trois fois dans mes travaux finaux. L'existentialisme. La sémiologie. Voyons voir, quelle nouvelle science pourrais-je inventer si je veux passer à l'histoire ? L'éclectisme. Oui, ça résonne dans mes oreilles. Mon travail ne sera pas plus incongru que *Mythologies* de Roland et certainement pas plus incompréhensible et sans rapport que *L'Existentialisme* de Jean-Paul. Le meilleur est que je n'aurai même pas à élaborer cette science, une armée d'analystes dans toutes ces universités pourries se fera un plaisir d'établir la

science de l'éclectisme pour moi. Mômman ! Je suis le nouveau Dieu le père d'une toute nouvelle science ! Et comme Jean-Paul, je refuserai mon prix Nobel, m'assurant ainsi toute l'attention publicitaire dont j'aurai besoin pour être propulsé au sommet.

38

Eh puis non. Je ne laisserai pas la chance à ces étudiants ignorants et ces professeurs qui rafistolent leur argumentation à l'aide d'un ramassis de paragraphes étudiants de vous éclairer sur mes écrits, je vais développer en long et en large ma nouvelle science.

L'éclectisme est la philosophie de tout ce qui est éclectique en cet univers, et comme l'univers est éclectique, l'éclectisme étudie donc l'éclectisme. Comme l'éclectisme possède en propre une connotation positive, et que souvent c'est le contraire, c'est-à-dire que l'éclectisme possède en propre une connotation négative, il faut comprendre alors que la logique dans ma nouvelle science est tout à fait absurde. Mais il ne faut pas désespérer, parce que si on additionne le nombre 346 à 1107 et que l'on multiplie par 444 pour diviser ensuite par la somme au carré de l'existentialisme, on obtient le secret de l'univers : il n'y a ni essence ni existence en ce monde ! Pour arriver à comprendre ce calcul complexe, il faut avoir assimilé la sémio-sécrétive de Roland (l'autre Roland, pas moi). Parce que le langage est en fait une combinaison gagnante de signes et que ces signes ne veulent rien dire (voyez comme c'est merveilleux, je peux utiliser Barthes pour détruire l'argumentation de Sartre et je peux utiliser l'éclectisme pour détruire l'argumentation de Roland au carré). Tout dans cet univers n'est que de l'éclectisme. Et l'éclectisme étudie l'univers juste pour affirmer ensuite que c'est inutile puisque que c'est éclectique. La science de l'inutile, enfin j'arrive quelque part, en fait, je n'arrive nulle part.

Maintenant que les bornes de ma nouvelle science sont délimitées (elles sont illimitées), je vais travailler au marketing de l'éclectisme. (En bon capitaliste, dont je suis fier, il me serait vain de ne pas atteindre un public pour soutenir ma raison (irraisonnée). Une conférence au sommet aura lieu à Paris au début du deuxième millénaire pour ouvrir les horizons

du nouveau millénaire. J'établirai avec précision ce qu'est l'éclectisme et à quoi ça sert. Ça sert en un premier temps à détruire tout fondement de raison, tout argument scientifique de ce qui a été observé et défini, enfin, ça remet en question jusqu'au camion de vidanges qui passe dans nos rues chaque semaine. L'éclectisme est la science qui remet tout en question, de la première idée jusqu'à la dernière. Et dorénavant je vais consacrer ma vie à faire de l'éclectisme, à détruire tous les acquis de ce monde, à remettre en question toute philosophie en ce monde. J'aurai mes admirateurs, mes collègues, ma suite pour m'appuyer dans cette dure tâche, et même si ma nouvelle philosophie ne dure qu'un temps, nous aurons tous le temps d'amasser des millions sur l'idée de l'éclectisme et d'en retirer tous les mérites et reconnaissances.

De toute manière, l'avènement d'une telle science était tellement logique et nécessaire à la fin de tant de merde pondue juste dans les deux derniers millénaires que je me demande si j'ai du mérite. Qui pourra contredire que tout a toujours été remis en question et que toutes nos observations et nos définitions sont remises en question avec tout nouveau scientifique ou philosophe sur le marché ? Et qui aura le culot de remettre en question l'éclectisme, le principe de base de l'univers, car personne n'a le savoir ou la connaissance nécessaire pour affirmer que rien n'est éclectique en ce monde. Et s'il y en a un qui ose dire que rien n'est éclectique en ce monde, je lui crèverai les yeux, lui boucherai le nez, lui clouerai le bec, lui bouchonnerai les oreilles et déconnecterai son cerveau du sens du touché, il viendra me dire quelle est la nature de son univers alors. Et qu'il m'explique en long et en large la nature de l'univers. Nous lui rirons au nez (bouché pour la cause).

Pourquoi les gens perdent leur vie à justifier leur vie ? Pourquoi perdre tant de temps et des pages et des pages pour tenter de trouver le sens à l'existence, trouver la voie vers le réel, la réalité et constater un fatras de balivernes infernales sans queue ni tête ? Ça me rend malade. Tout perdre pour raconter le caca d'autrui et le sien. Ça m'emmerde aussi. On

se prend trop au sérieux lorsque l'on souffre l'enfer éternel à décrire la mort d'un enfant. Le malheur, la douleur de quelques lignes. Cette prétention aussi des opinions fermes coulées dans le ciment, le béton même qui compose ces murs qui enferment des villes et des pays entiers.

Un salaire de 22 000 livres par année et nous sommes encore au seuil de la pauvreté. Lorsque je vois la personne que j'aime aller faire les magasins, avoir l'envie de tout acheter et de revenir, à quarante ans, avec un petit père Noël métallique en forme de cône qui montre toute la simplicité enfantine de sa personnalité, je pleure. Je pleure à chaudes larmes de pitié, d'amour, et puis quoi d'autres. C'est la simplicité.

Qu'a-t-on besoin de ces romans fictifs pour nous démontrer la complexité de l'existence, et ces livres théoriques parfois littéraires d'une construction terrible et effrayante qui repousse même le germe de la vie ? Que la vie soit simple ou qu'elle soit complexe, il est vrai qu'il n'en tient qu'à nous. La solitude ou la douleur, si l'on veut s'y vautrer, c'est un choix, même s'il s'agit d'un besoin incontrôlable. Peut-on ensuite pleurer sur son sort ? Pire, entraîner les foules dans notre délire ?

Je n'ai pas de dictionnaire, étrangement, pour quelqu'un qui tente d'identifier l'existence avec les mots sur le marché. Je n'ai même pas pu aller voir ce que l'on disait du mot éclectique. Tant mieux, ainsi je peux inventer mes propres définitions, mes propres descriptions et ainsi révolutionner la littérature ou la philosophie avec un nouveau vocabulaire. J'espère juste ne faire aucun emprunt aux vocabulaires politiques, marxiste, sartrien, barthien, martien, philosophique, sociologique, psychologique ou autre. Sinon ça n'en vaut plus la peine. Le tout ne devient qu'une série de concepts sans significations (voilà le discours saussurien).

Je suis prisonnier du vocabulaire d'aujourd'hui et d'hier. Et je risque d'emprisonner les générations futures dans un nouveau vocabulaire emprunté à toutes les sortes de sciences ou semi-sciences qui existent ou ont existé. Il n'y a pas de quoi à être fier. Je pourrais dire comme les surréalistes que je tente de voir l'imaginaire, la littérature de l'âme, mais encore ici, je risquerais grandement de me retrouver dans les bras de Freud et Lacan, la psychanalyse. Pourtant il n'y a pas que cela.

Dans le fond, cela m'importe peu. Je dois bien m'exprimer au mieux de mes capacités, tenter de décrire ce dont je ressens le besoin, sans trop ennuyer à justifier la moindre de mes

paroles. Et la critique, les analystes, heureusement je ne les connais pas. Ils n'ont jamais entendu parler de moi parce que je suis le seul à lire tout ce que j'écris. Et plus j'avance, plus je me rends compte qu'il s'agit là d'un privilège que très peu d'écrivains ont connu. Ce qui explique leurs briques de justifications, d'explications et de réponses qui ont suivi peut-être deux misérables petits écrits d'une centaine de pages chacun. En un sens je suis libre, et je mourrai peut-être libre. Il ne restera plus que le résultat final, sans jugement aucun. Alors qu'il est clair que j'ai tout de celui qui serait analysé, critiqué et jugé pour une mise à mort sur la croix. C'est un privilège de vivre sans critique pour démontrer tous nos défauts, juger la moindre petite action qui nous fait rougir de honte.

Si mon père connaissait le dixième de mon existence, un enfer s'ensuivrait. Qu'il parle ou non, je pourrais inventer mot pour mot dans ma tête une argumentation négative à l'infinie. Il faut savoir passer par-dessus tout cela, sauter hors des murs qui enferment nos idées et celles d'autrui et vivre sous aucune influence, même pas celle des drogues. Mais que cela est difficile, sinon impossible. Un dur combat, que cette liberté. Car nous n'avons pas besoin d'être jugés pour se priver de vivre, il suffit d'imaginer ce qu'autrui pense. Évidemment, on imagine toujours le pire. C'est pourquoi le monde est éclectique, ce qui me fait penser que justement, je n'ai pas encore défini ce que j'entendais par là. Je n'ai pas fourni ma définition toute faite, bien compliquée, puis résumée en cinq ou six mots. Mais j'ai une excellente raison pour ne pas l'avoir fait. C'est qu'en fait, cela ne me dit rien. C'est vague en mon esprit et c'est comme ça que ça se définit, c'est-à-dire sans définition.

J'ai la mer à boire, la planète à avaler et je n'ai qu'une envie, celle de vomir. Mon mépris est sans limites alors que je ne puis même pas l'expliquer. Je méprise tout, peut-être parce que je m'ennuie à mourir. Ce qui me donne bien de la difficulté à comprendre pourquoi les gens veulent vivre si longtemps, au-delà d'une centaine d'années, sinon éternellement. Aiment-ils donc la vie tant que ça ? Que se passe-t-il dans leur existence pour la rendre si lumineuse et enviable ? Je ne vois même pas l'intérêt de dépasser la trentaine, ni l'intérêt de m'accomplir par des futilités qui pourraient m'apporter la gloire et la richesse. Conquérir le monde et l'univers, et pourquoi donc ? Qu'est-ce que cela va changer, m'apporter de plus ? Si les gens ne s'emmerdaient pas autant, pourquoi alors il faut remplir sa vie par un emploi quotidien qui n'apporte rien de plus au monde sinon la richesse à quelqu'un qui risque de

perdre le tout à la prochaine crise économique ? Et ces films que tous regardent au cinéma ou louent au coin de la rue, c'est pour remplir le reste de la soirée.

Les gens apprennent à oublier leur existence, ils vivent dans leurs idées, puis surtout la nuit dans leurs rêves. Ils vivent d'espoir en un monde meilleur pour eux et lorsque ce monde vient enfin, ils vivent d'espoir d'avoir plus, de recommencer leur succès, prouver au monde qu'ils sont encore capables malgré tous les obstacles et leur réussite passée. J'avoue que c'est peut-être mieux que de souffrir dans la douleur d'une misère qui n'a pas davantage de sens. C'est qu'il n'y a aucune réponse à rien, aucune solution à n'importe quel problème puisqu'il existe toujours un nouveau problème à résoudre. Il ne reste plus qu'à vieillir et à mourir. Puis entre-temps, à faire passer le temps. Si on peut s'en contenter, tant mieux. Mais moi pas. Il me faut davantage, ou plutôt je m'attendais à mieux. N'est-il pas triste de constater que certaines personnes ne trouveront jamais de plaisir ou de bonheur en rien ? Ou ne serait-ce pas plutôt la normalité. Ce que chacun éprouve réellement lorsque laissé à lui-même perdu seul dans le fond d'une forêt noire la nuit. Je souhaite que non, oh et puis je m'en fous. Allez et bonne vie !

Hors du temps, hors des courants de pensée traditionnels, voici que l'Éclectisme fait son entrée. Mais il a toujours été, car l'éclectisme vient avant l'essence et l'existence, puisqu'il définit l'essence et l'existence. Cette roue vicieuse ridicule résume tout. Nous sommes dans la bonne voie, c'est-à-dire dans la boue qui reflète pourtant la lumière du soleil londonien.

Dans une chaumière de Brentford, une femme avait le ventre gros prêt à exploser. Une famille entière autour d'elle, en affaire, se cassait la tête pour rapporter les millions de francs que l'entreprise française à Londres se devait moralement d'acquérir au cours des ans. La femme, aidée par toutes les lois, put retourner chez elle et enfanter de cet enfant dans la grâce. Ce qui permit à Lucien de faire son entrée dans le monde, il allait à son tour vendre de l'alcool. Il espérait ainsi ramasser des écus et s'acheter de beaux habits. Il avait

tout tenté pour publier ses Marguerites et son Archer de Charles IX et avait mis sa famille sur la paille sans réussir. Sa prochaine étape allait être d'offrir sa vie pour 14500 livres par année, sans regarder en arrière. Il n'allait pas avoir de rente ni certainement inventer une nouvelle sorte de papier qui allait révolutionner l'imprimerie en Europe. Au contraire, il allait souffrir le reste de ses jours à côté du grand monde dont il n'a même pas la conscience. De toute manière il avait lu Balzac et après mille pages d'Illusions perdues, sa conviction semblait inébranlable : le grand monde pue et tue, l'argent se perd dans les égouts et l'on se suicide dans un fourré après de faux succès lorsque les Marguerites sont publiées.

Sa carrière de journaliste au *Evening Standard* à faire la revue de livres d'une platitude extraordinaire ? Il laisserait cela aux vieilles qui écrivent des livres sur l'anorexie et qui ont des fils drogués à mourir parce qu'ils ont été élevés dans l'est de Londres. Notre pauvre Lucien allait finir ses jours dans une prison, accusé du meurtre de l'humanité, avant de s'enlever la vie après l'avoir si gentiment offerte au chanoine perversi qui s'adonne à la pédophilie.

Oh bien sûr, Lucien se souvient de ses heures perdues chez Flicoteaux sur la Place de la Sorbonne alors qu'il avait encore toutes ses espérances. Les rencontres fortuites, les hasards de Paris qui en bout de ligne ne lui ont apporté que l'enfer noir de l'existence. L'hôtel de Cluny, sa chambre misérable au quatrième étage, avant le Grand Palais et le reste, puis le dépotoir à nouveau. On naît Chardon, on devient comte de Rubempré un moment, on frise le titre de pair de France, on meurt Lucien tout court. "Il y a deux Histoires : l'Histoire officielle, menteuse qu'on enseigne, l'Histoire ad usum delphini ; puis l'Histoire secrète, où sont les véritables causes des événements, une histoire honteuse."

On a accusé Lucien d'à peu près tout, même de l'Absurde d'être un Nouveau romancier cent ans avant son ère, ou après son ère si l'on veut. Ou même de prétendre à la philosophie de Quelqu'un. Voilà un peu de Pinget : "Et ils vous développent des arguments, ils vous prouvent par A plus B, ils vous mettent au pied du mur. J'y suis tout le temps. Ils me coincent chaque fois. Alors pour développer mes arguments à moi c'est vite fait, je n'en ai pas. J'essaie de partir sur un raisonnement, de finasser, de faire croire que je sais des choses, que j'ai une expérience. Je parle du malheur, des tuiles, des machins qui vous bloquent, qui vous coupent l'herbe sous le pied. J'essaie de donner une forme à ce que je dis, j'ai des

références toutes fausses, je confonds les penseurs, les mystiques, et tout de suite on se rend compte que je radote, que je n'ai aucune culture, rien, sauf de la prétention. (...) Impossible. Vous êtes de nouveau dans votre caca, impossible d'en sortir. Comme s'il fallait tout le temps l'avoir à portée de main pour en mettre partout. Ce n'est pas ce que je voulais dire. Comme s'il fallait tout le temps que votre existence forme un paquet bien compact que vous puissiez prendre sur-le-champ et emporter partout." Tout cela me déprime, mais je ne vais pas me lancer dans la métaphysique pour inutilement justifier mes crimes contre l'humanité. Qu'elle meurt et que l'on n'en parle plus.

Ainsi je ne vais plus à Victoria, je vais à Brentford. Je n'appartiens plus au monde des conférences mais plutôt à l'univers de l'alcool ! Ainsi j'évolue, j'ai pris ma vie en main, soucieux de ne plus répéter les mêmes erreurs. Après une seule semaine, voilà que j'ai déjà répété toutes les mêmes erreurs. Il n'existe aucun espoir pour la nature humaine, il vaudrait mieux pour elle qu'elle sombre dans l'alcool. Ne vous y méprenez pas, je ne fais ici que du marketing pour atteindre mon marché ciblé. Avis aux déprimés, j'ai du Pernod à vendre ! Saoulons-nous gaiement, ça paye mon maigre salaire. Tout cela me déprime, je n'avais aucunement besoin de Balzac pour venir détruire mon reste d'humanité, à viser si juste dans la description de la vie, jusque dans ses splendeurs et ses misères. Sauf sur un point : où sont-elles les splendeurs ?

J'ai réglé tous mes problèmes immédiats comme l'on vide les poubelles le jeudi soir. Pourtant je me morfonds encore de cet incroyable et indicible mal de l'être que j'ai appris à nommer le sentiment de culpabilité. Pourtant, cette fois je cherche les causes, à quoi ce sentiment rime, impossible de trouver. Je n'ai plus cette excuse, il s'agit réellement d'un simple mal d'être et j'ai cependant identifié que je n'étais pas, que cette idée d'être n'est en fait qu'une idée, un concept dépassé. Encore cette idée d'identification, de la recherche insipide de ce que l'homme est dans l'univers. La quête d'une identité qui ne se trouvera jamais. Dès lors elle est absurde cette quête. Je ne puis être en crise d'identité, puisque cela ne signifie rien, du moins lorsque l'on s'arrête un instant pour y penser. Une insécurité peut-être, ou le vide d'une journée. L'être et le néant, encore une fois. Peut-être mon éclectisme ressemble à l'existentialisme de Sartre, qui sait. Au moins je ne reprendrai pas ses concepts, je ne l'ai jamais lu.

Tout à coup il me prend cette envie de sauter partout, d'exploser une envie de vivre, ce qui est singulier pour quelqu'un qui affirme ne point exister. Il n'y a de vrai dans ce monde qu'une bonne pinte de lager, suivie d'une deuxième puis d'une troisième. L'anarchie à travers une cohérence opaque. Car, voyez-vous vraiment une quelconque cohérence dans l'univers ? Malgré les petites formules mathématiques qui semblent s'observer à l'appui ? Moi je ne vois aucune cohérence, comme je ne distingue point d'anarchie. Je ne vois ni bien ni mal, que de la souffrance et de la douleur, aussi une illusion. Qu'est la douleur en ce monde ? Sinon quelques courants électriques qui nous montent au cerveau et que nous appelons le souvenir. Je me souviens, mais de quoi ? J'ai les aptitudes d'oublier tout, de ne pas me convaincre de la nécessité de vivre dans le souvenir et la douleur, de ne rien ressentir.

Je marchais hier sur la Great West Road, un petit vent, un petit rayon de soleil, un million de voitures à côté (dont des policiers faisant passer des alcootests), puis je souriais à la vie. Comme si pour la première fois en un millénaire je constatais enfin qu'il existait autre chose à l'existence, sans pouvoir l'identifier. C'est une catch 22 comme disent les British. Et si l'on veut s'en sortir, il faudra bien voir au-delà de ces simples sentiments mécréants du bien-être ou de la douleur. Si la corruption existe en ce monde, si l'on s'enrichit sur mon dos, cela ne me concerne pas si je ne m'arrête pas pour m'en rendre misérable. Ils ont des budgets à dépenser, ils ont des amis à récompenser, à nommer plus haut que le pape, qu'ils s'amuse si ça les aide à confronter la vie, moi je suis autre part et nulle part à la fois.

Un jour où je marchais dans la rue à Jonquière, ma ville d'adoption étant jeune, j'ai senti les vibrations sous mes pieds, j'ai senti la Terre comme un être vivant et le tout m'a semblé être une révélation, une illumination. J'ai soudainement vu l'humain comme une maladie, de simples êtres inférieurs sur l'échelle des hiérarchies universelles, sans intelligence suffisante pour comprendre qu'il n'était qu'un pou sur le cheveu d'une création bien plus significative que lui. Puis j'ai ri à l'idée que nous avons eu le temps de prétendre à une philosophie quelconque alors que nous ignorions la plus petite idée de base de l'univers dans lequel nous croyions tout savoir, et en savoir davantage chaque jour. Et cette communion avec la Terre m'a rempli d'une énergie jamais retrouvée à travers les ans. Personne de sensé serait prêt à accepter l'idée que les planètes en elles-mêmes sont vivantes, pourtant on retrouve ce thème dans plusieurs romans paysans, comme quoi je ne suis pas le seul obsédé en ce

monde qui ait ressenti là quelque chose d'étrange. D'étranger à ce que je pensais être.

Saint-Cœur-de-Marie, là d'où vient ma grand-mère au Lac-St-Jean. Je vois cet état de fait très bien, j'entre en communion avec la Terre dans le lieu le plus beau jamais rencontré au cours de mes voyages. Un jour j'espère y retourner plus longtemps que de passages en voiture qui me donnent une vue médiocre de l'univers à travers le pare-brise. Je ne puis imaginer cet endroit sans les vaches, bien que je ne saurais les manger ni les boire. Elles sont lourdes et difformes sur leurs maigres pattes. Lorsqu'elles s'écrasent sur le sol, la terre tremble autour. Elles s'abreuvent dans les vallons où l'eau rejoint l'immense lac. Je dois être bien prêt des briques rouges et noires londoniennes pour s'apitoyer de nostalgie sur des vaches d'un village perdu dans le nord du Québec.

Il existait un temps où être québécois signifiait être misérable. Aujourd'hui je me vois comme un être d'une race supérieure prête à tout écraser sur son passage. Lequel point de vue est le plus ridicule ? La misère, c'est dans la tête, autrement un pauvre Africain en train de crever de faim et travaillant toute la journée ne pourrait pas sourire de toutes ses dents (s'il en a encore (les miennes achèvent de toutes tomber)) lorsqu'on les voit sur les photos. Pour nous cet Africain qui meurt de faim a toutes les raisons du monde d'être le plus malheureux du monde, pourtant il rit et saute de joie. Ça me tue. Être fort et puissant c'est psychologique. Tous les points de vue sont ridicules et insignifiants, et je l'oublie sans cesse, d'où la majorité des contradictions dans l'étalement de mes pensées. De toute façon, je n'ai pas le droit d'étaler mes pensées ainsi à la face des mes contemporains et leur dire voici la vérité. Je ne veux aucunement être fier de moi-même, imbu de ma personne et mourir étouffé dans la prétention de tout connaître et de tout identifier. Si le monde n'a pas encore compris, je l'affirme encore ici. Je remets en question, mais je n'impose rien. Je remets en question même ce que je lance ici et là. Et je ne conçois pas le monde sans que l'on remette en question jusqu'à la dernière de mes paroles et celles des autres. Fini la naïveté du petit peuple qui en fait n'a jamais été plus naïf qu'un président de la république qui se croit tout permis et qui régularise la vie entière de ces bonnes gens du peuple au point où la société est devenue le mal à abattre dans une lutte sans merci pour une liberté supposée et illusoire. Pensez-vous que l'on avale les discours politiques comme des vaches dans un champ ? On ne l'accepte que par convention, mais il est insignifiant, pour paraphraser Barthes, qui

croyait lui aussi que nous étions trop aveugles pour lire entre les lignes. Il a peut-être identifié les mécanismes du discours, mais nous ne sommes pas tout à fait sourds, même si les apparences semblent prouver le contraire.

41

Parfois on fait une rencontre passionnante qui reste gravée à tout jamais dans les infinis circuits de notre cerveau. Je dirais que ce genre de rencontre n'arrive peut-être même pas une fois par décennie. Il s'agit d'un petit joyau d'humain qui l'on oubliera tout aussitôt gravé dans notre tête, mais qui vaut son pesant d'or moral lorsque la magie dure encore. Je dirais qu'avant de connaître les succès et les faillites de la personne, il faut déjà être fasciné pour une raison ou une autre, par association à ce qui est déjà dans notre mémoire par exemple. Et puis nous apprenons que cette femme ratatinée par l'âge, qui tremble juste à être en face de nous parce qu'elle nous a jugé une menace à son être, à cause de notre jeunesse effrontée, découvre que la communication est possible et même passionnante.

Les préjugés, nécessaires à notre marche, servent nos magouilles comme ils servent nos contacts. Eh bien, c'est parfois rafraîchissant, deux misérables qui se rencontrent pour renforcer leurs déboires, se racontant leur enfer respectif. Un moyen de se placer au-dessus de tout, de comprendre que tout est relatif et que l'on peut rire de n'importe quoi, prendre tout à la légère, même la mort peut devenir prétexte aux gros rires gras qui viennent du plus profond des entrailles. Je n'envie rien de ces personnes, mais quel divertissement, changement de mes idées qui semblaient pourrir en place. Mon jugement sur le monde sera toujours incomplet tant que je n'aurai pas discuté avec la planète entière. Enfin, rien de concret n'est ressorti de cette rencontre, ce n'est qu'un coup de foudre provisoire qui survient plus souvent qu'autrement par surprise parce que l'on savait cette discussion impossible. Différentes générations, cultures, couches sociales, expérience, etc. C'est peut-être pourquoi ça clic. Sans doute parce que l'on a donné cette chance de montrer de l'esprit, de prétendre au génie, alors que l'on sait cela être faux, et qu'il est impossible de tromper autrui sur ce

point. Le génie est impossible car la jalousie et l'envie prennent toujours le dessus. Si on a parfois l'apparence du génie, c'est que quelqu'un s'est avoué vaincu en admiration ou a des intérêts en le génie de certains autres. Donc briller est plutôt difficile dans ces conditions, n'empêche que l'on réussit à se convaincre de tout en ce monde. Seulement, cette rencontre jugée impensable tellement les divergences semblaient grandes s'est avérée non pas fructifiante, mais possible, aussi simplement que ça. Et cela me fascine.

Bon, c'est déjà passé, passons à autre chose. Non. Voyons voir, cette admiration que parfois autrui a pour soi, cela peut-il servir un autre but que celui de l'estime de soi ? La motivation au premier plan, l'idée d'avoir un quelconque pouvoir sur l'univers et de vouloir l'utiliser pour atteindre certains objectifs. (Mon Dieu, j'écris deux lignes à la demi-heure, un peu inutile mon besoin d'écrire aujourd'hui. Passons à autre chose.)

Les rencontres ne changent guère, la façon de faire cependant c'est autre chose. Hier on faisait cela ainsi, aujourd'hui il faut être moderne et faire le tout autrement. Mais que se passe-t-il si justement on regarde ce qui est moderne et que l'on a l'éclatante impression que c'est déjà dépassé. On entend déjà les gens dire dans notre tête, voici comment c'était dans notre temps alors que l'on vit dans ce foutu temps. Le modernisme est déphasé et ne veut plus rien dire. Ça change tellement vite, on n'est incapable de suivre la nouveauté. Eh bien c'est faux. Rien ne change si vite, et si on n'est incapable de suivre IBM lorsqu'ils mettent sur le marché leur nouvel ordinateur, il n'en tient qu'à soi. J'ai souhaité pendant quinze ans que l'Internet et tout ce qui vient avec deviennent une réalité. Ça a tellement pris de temps que le jour où c'est devenu aussi commun qu'un téléviseur ou un téléphone, j'ai perdu l'intérêt. Ma mère y cueille de nouvelles recettes, ma sœur s'y fait de nouveaux copains et mon père, lui, sa principale occupation depuis qu'il est à la retraite : il tue des monstres. Moi ? Dans ma misère et dans ma pauvreté, je n'ai même pas le téléphone. Pourtant la modernité a un goût de voilà quinze ans. Même ce qu'on annonce pour le nouveau millénaire a un arrière-goût. Le système fonctionnera comme ça, hier c'est le marketing, aujourd'hui c'est le network marketing, demain c'est l'interspace marketing. Voyez ce que je veux dire, rien de bien passionnant. Les voyages sur la planète Mars ? Qu'est-ce qu'il en reste depuis que la science-fiction est déjà répandue dans l'univers et l'au-delà ? Ça devient ridicule. Ça nous rappelle comment bas et arriérés nous sommes. Et même si ce n'était pas

le cas, aussitôt que ça fait les journaux, c'est déjà passé, il n'y a plus rien à espérer ou à jouir. Et l'homme et son sale caractère, lui il ne change pas. Il nous assomme encore et encore et ça ne changera jamais.

Dans ce monde de douleur, rien de mieux qu'une bonne dose de n'importe quoi pour nous aliéner complètement à un monde extérieur à cette vie insipide que nous partageons avec autrui. L'aliénation. Se sortir de notre monde, tant que l'on en oublie la réalité. Au point où le réel devient autre, un univers peut-être jugé artificiel. Qui nous rend malade, nous emporte dans un délire, nous ramène sans cesse à lui, telle une obsession, mais jamais jugé un enfer. J'en ai tellement besoin, de cela qui me tient en vie, que de le perdre me tuerait, m'enlèverait ma seule motivation. Il faut mentionner que mes relations avec autrui sont nulles, je suis rude qu'on me dit, qu'ils aillent au diable.

Si j'avais eu le bouton pour détruire la planète entière aujourd'hui, j'aurais appuyé, comprenant parfaitement comment on pouvait en arriver à voir l'humanité comme un moins que rien, quelque chose qui ne mérite pas l'existence. Si j'avais eu un fusil, je me serais tiré une balle dans la tête. Je n'aurais même pas hésité, dans aucun des cas. C'est pas croyable comment à travers les simplicités de la vie on en arrive à vomir notre vie entière. Comment toutes ces bonnes femmes qui se prennent pour le nombril du monde et qui s'offusquent à la moindre parole et ces conards d'hommes qui n'ont aucune considération pour autrui sauf leur petite personne en arrivent à nous couper l'herbe sous le pied. La seule réponse à cela est d'ouvrir la terre et de les balancer dans les profondeurs.

Je me fais chier à vivre avec le peuple, je me fais chier à en mourir à leurs simples simagrées parfois si subtiles qu'un autre n'y verrait rien. Je crois que tout le monde en a assez de vivre, ils sont écoeurés à en mourir et inconsciemment ils souhaitent tous la mort. C'est la seule explication. Parfois j'aimerais que l'on abuse de moi sexuellement. Mon traumatisme serait si fort qu'en aucune manière les détails de la vie quotidienne ne m'affecteraient autant. Voilà ce que j'entends par une aliénation nécessaire, positive ou négative, souvent jugée négative, mais préventive de l'exécution de notre envie de nous mettre à mort ou celle de tuer les autres. Il faut pouvoir occuper notre tête entièrement avec autre chose, autant que ce soit un monde virtuel, les drogues, ou un traumatisme intense. Sinon la vie n'a aucune signification. On se lève vide le matin, on se couche vide le soir, rien ne se passe et dès lors

rien n'existe.

Mon meilleur ami s'est suicidé dernièrement, j'essaie d'être philosophe à ce propos. Je suis directement responsable de sa mort, j'essaie d'être philosophe à ce propos. Je n'ai qu'une envie, me tuer en apportant l'humanité entière avec moi dans ma mort, j'essaie d'être philosophe à ce propos. Mais ça sert à rien de tenter d'être philosophe, ça sert à rien. Le temps et l'espace ce n'est rien, le temps dans l'espace ce n'est rien. La mort les réduits à de simples concepts insipides sans raison aucune, illogiques dans leur essence. Il en va de même pour la vie.

42

Avoir cette vaine impression de perdre son temps. D'écrire tout à fait inutilement. Je souhaiterais pourtant rendre la musique du ciel. Eh bien rendons-la. Elle chante au-delà de mes pouvoirs la triste chanson. Sur un amas de fils dont les connexions sont intermittentes, c'est donc entendre à moitié la musique des astres et imaginer entendre là l'univers parler à soi, chose petite et inaccomplie. Refuser la vie et relations avec autrui. Trop jeune pour être quoi que ce soit, même uni à un être cher. La vie simple et pleine d'espérance que l'on juge aux jeunes supposés n'avoir jamais souffert. Rien vu d'une existence misérable où l'espoir s'est éteint avec la réponse donnée au tout. Aucune illusion possible, la littérature est remplie de ces réponses toutes faites qui étouffent le mystère. Que reste-t-il au bout de l'horizon ? La mer à boire. Voilà la réponse.

Je pourrais déblatérer à l'infini, m'asseoir ici cette nuit et ne plus jamais arrêter dans mon élan qui ne m'emmènera que deux mètres plus loin. Assourdi à nouveau par l'alcool et le reste, il n'y a plus rien à voir ou à entendre. La jeunesse, c'est le désespoir. Bien plus que l'âge adulte ou la vieillesse. Parce que si l'on a survécu, passé au travers, on a accepté les conditions de l'existence.

La jeunesse n'a encore rien accepté, rien compris peut-être, mais rien pris pour acquis de ces conditions infernales qu'il faut avaler pour continuer jusqu'à une mort prochaine accep-

tée. On m'accuse encore de n'avoir que 19 ans et de n'avoir rien connu. J'ai vu bien plus, mais bien peu. L'âge ne détient aucune clé, l'âge ne contient pas un bagage sous-entendu de l'expérience. La jeunesse n'est d'aucune façon porteuse d'une ignorance comme la vieillesse porteuse d'une sagesse quelconque. Dire ainsi est montré son ignorance et son inexpérience relatives. Se complaire à se croire supérieur à quelqu'un à cause de l'âge avancé ou retardé, c'est ridicule. À 19 ans je me croyais un vieillard, ce qui me fait songer que maintenant que je suis un vieillard, je crois avoir 19 ans. Et 19 années sur cette terre, c'est déjà trop. J'irais me promener dans l'espace quelques années et je reviendrais ou plus jeune ou plus vieux.

Cette terre fait notre âge, les rotations de cette boule dans l'espace, les forces gravitationnelles en action, voilà ce qu'est l'âge, et tout cela devient relatif ailleurs dans l'univers. En idée, plus rien ne compte. J'ai 19 ans, 75 ans, 160 ans, des millions d'années d'expérience. J'ai vu, entendu au-delà de mes pensées qui me donnent l'âge que je veux bien accepter pour mien, c'est-à-dire le non-âge. Je n'ai pas d'âge comme je n'ai pas d'existence, sauf en convention. Et moi la convention je l'abandonne comme un chien qui pisse partout et qui chie partout et que l'on juge inacceptable, tellement qu'on va l'emmenner faire un tour chez le vétérinaire pour le faire tuer. Mort inutile peut-être, mais qui soulage drôlement. Jusqu'à ce que la conscience nous rattrape et nous donne une autre bonne raison de crever sous le sentiment de la culpabilité. Lorsque l'on pisse et chie partout, c'est que l'on ne comprend rien, c'est que l'on ne comprendra jamais rien, que l'on n'a jamais rien compris. On mérite la mort. Je mérite donc la mort et le reste de l'humanité aussi.

On m'a interdit de fumer. Mon père m'interdit de prendre une cigarette et de l'allumer. Sur ce point je risque de perdre son respect (que j'ai déjà perdu) et son honneur (que j'ai déjà perdu). Un océan qui nous sépare est insuffisant, l'honneur et le respect d'un père pour son fils est tout, transcende l'espace et le temps. Je suis l'éternel raté d'une famille qui contient plus d'une centaine d'enfants, l'éternelle tache sur la conscience d'une grande et respectueuse famille d'ingénieurs. Pourtant ils se disent tous misérables et ne semblent point jouir de la vie. Un statut social n'est pas la solution à tout, c'est le minimum requis pour ne pas mourir dans l'idée d'être un raté. Mais la vie c'est autre chose, à ce titre, ils sont tous ratés, peut-être même plus que moi qui ai su voir au-delà de leur petite vie médiocre. Pour en trouver une autre tout aussi pénible, certes je l'admets, mais au moins le statut social ne

m'a pas été une barrière qui demande 30 ans d'études pour être franchie et qui ne nous apporte rien au bout, sinon de grandes déceptions. On a oublié alors tout ce qui est dans le monde. Non pas que ça valait le détour ou la suppression de nos faux idéaux, mais tout de même. Quelle crédibilité peut-on donner à un enfant qui voulait être un DJ dans le fond des clubs ? Aucune. Alors on le jette dans l'océan en acceptant l'idée que peut-être qu'à Londres et à Paris le gazon est plus vert. Mais le gazon se fait rare en Europe, mais en Amérique on ne sait pas cela, par définition un Américain, et par extension un Canadien, c'est centré sur lui-même et ça ignore ce que représente Manchester United. Preuve flagrante de leur ignorance. Eh bien je sais ce que c'est Manchester United, et ça ne me fait pas un pli sur la poche. J'aime mieux Manchester tout court, qui représente pour moi bien des nostalgies des gens que j'y ai rencontrés. Ah Manchester... trois heures de train, pourtant je n'ai pas l'argent ni la liberté d'y aller à outrance. J'y mourrai donc, voilà donc mon but à atteindre. Vous croyez que c'est simple de se poser de telles conditions ? Croyez-moi, c'est encore plus difficile à accomplir que de dire que l'on sera médecin et d'étudier en conséquence.

Le mois prochain je vais à Dublin tous frais payés, gracieuseté de Pernod. Je ne saurais jamais autant remercier Pernod pour cela, mais si j'ai besoin d'un passeport je devrai pourrir ici à Londres. Encore les contraintes de l'immigration, je suis prisonnier de l'Angleterre, par mon seul désir d'y être. Car ces cons prennent un an et demi pour vous donner un visa, et pendant ce temps votre passeport pourri quelque part jusqu'à ce qu'ils le perdent. À Dieu Dublin donc, et l'Irlande que je souhaitais tant rencontrer. Une heure d'avion pourtant, et combien de fois l'ai-je survolée cette Irlande entre le Canada et le Royaume-Uni, sans jamais pouvoir me jeter en bas, même sans parachute. Voir le monde défiler à travers un hublot ou un écran de télévision, l'histoire de ma vie, avec un Bordeaux pour noyer le veau. Et bien qu'il meurt le veau, mangeons-le le veau, pour ce qu'il manque de toute manière.

Parfois la vie d'une vache me semble tellement mieux que la mienne, que je changerais de place bien volontiers. Elle marche dans les prés, la bouffe est là toute simple à perte de vue, elle sera mangée avant d'avoir pu conceptualiser un quelconque espoir et d'avoir eu le temps de ne découvrir que des illusions. En trois mots, elle n'a pas la conscience de ne pas faire ce qu'elle aurait pu faire. S'il en est autrement, et il se pourrait qu'il en soit autrement, je la plains et la pleure de toutes les larmes possibles. Au moins en Angleterre en cette fin de

millénaire elles deviennent folles et vivent l'instant d'un moment dans un délire de vache qui les change de leur routine campagnarde et de leur destinée. On les tuera, mais au moins on ne les mangera pas. C'est très significatif au niveau du symbole, mais moi les symboles je les mange en apéritif, avant de sombrer dans le Cointreau. Comme les analogies, qui servent si bien mon début d'argument qui ne sera jamais développé (d'autant moins dans les règles de l'art). C'est qu'on réussit vraiment à comprendre l'univers à force de faire des analogies, mais rien n'est plus dangereux. Les analogies, c'est comme les vaches, elles tournent en rond, elles deviennent folles, et c'est immangeable après. Ça rend fou et l'on devient immangeable à notre tour. Or, la société ne veut pas ça, au contraire, elle veut nous avaler tout rond et tout cru, avant même que nous n'atteignons les 19 ans. Alors il faut bien qu'il s'en trouve quelques-uns pour dénoncer les analogies. Mais tout cela ça ne veut rien dire.

Les règles de l'art m'obligent à ne pas utiliser le Je, le On et le Nous, oubliant le participe présent, Il y a, le verbe être et le verbe avoir. Qu'elles aillent au diable les règles de l'art. S'il me faut me concentrer davantage sur les mots que je ne puis utiliser alors que le vocabulaire est déjà si limité, pourquoi tenter d'écrire alors. Si ça vous fatigue, personne ne vous a demandé de me lire. Allez vous faire foutre (un autre mot que l'on m'a dit de condamner). C'est dans ce genre de petits détails qui fait que la vie devient invivable. Comment se laver les mains, tenir sa fourchette, se conduire. Sous peine d'être jugé et d'avoir toutes les portes fermées devant soi. Ouh, que ça m'inquiète, comme si je n'attendais qu'après ces portes et autrui pour m'accomplir et vivre dans la grâce et l'écrasement, car c'est tout ce qu'il y a derrière ces portes : l'écrasement. La grâce ne dure jamais qu'un moment et n'est purement qu'illusoire.

L'écrasement devrait l'être aussi, mais on en souffre drôlement pour une illusion. C'est là l'ironie. L'ironie, encore un de ces concepts à la noix, ma tête en est pleine à craquer. C'est là l'ironie.

Extraordinaire que tous ces gens disent exactement la même chose et que le produit final de leur travail soit absolument identique. Alors j'apprends à parler leur langage et à produire le même discours plat supposé révolutionner le marché. Lorsque les millions suivent, semblerait qu'ils soient sur la bonne voie, mais tellement davantage pourrait être accompli, si dit d'une manière différente ou non copié sur ceux qui ont une maigre imagination. Mais voilà, on ne me donne pas ma chance et j'avoue manquer de motivation. Tout simplement que leur travail me tue et que ce qu'ils me demandent c'est de vomir sur le papier leur petite combinaison gagnante (je ne parle pas de la littérature, bien que ça puisse être étendu à cela).

Le succès ne me dit rien, me faire un nom sur le marché c'est pénible et vide de sens. Je souhaiterais être heureux, et cela ne viendra pas de mes relations avec la société, avec autrui. Au contraire, les fuir eux et leur jugement est la seule voie à suivre. Ils ne font que demander énormément pour le peu qu'ils ont à offrir en retour, dans un monde où seuls les avantages secondaires comptent, "perks" comme disent les Anglais. Mais lorsque les perks deviennent une habitude, il faut encore plus : Des surprises, des bonus, des voyages, une voiture, etc. Attendre que cela vienne des autres, c'est devenir bien bas. C'est se prostituer pour des peccadilles et si je ne m'abuse, on est encore à débattre si la prostitution est légale ou non.

Épuisé encore une fois par une journée de plus de dix-huit heures, comment puis-je trouver le courage d'écrire quelques lignes ? C'est que l'on m'emmerde tellement et que je m'emmerde tellement que je sais trouver la motivation de dénoncer ici le genre de vie professionnelle que l'on veut me faire avaler. Je souffrirai encore quelque temps, mais je sens venir l'abandon absolu de tout cela bientôt. Je cherche encore des échappatoires, des moyens de m'en sortir, et ça s'en vient, je trouverai les solutions à toute cette endurance que j'éprouve encore à mon âge pour ces futilités. On ne cherche qu'à se valoriser aux yeux d'autrui et ça sent le roussi à plein nez, pire que la moutarde immangeable de Dijon, à moins qu'on ne la mélange avec toutes les sortes de sauces sur le marché. Et l'on cache nos intérêts, mais ils

sont évidents ces pauvres intérêts, on sait ce qui se passe dans les coulisses, ces relations, ces gens qui cherchent le succès aux dépens du succès des autres. Je n'admire même pas celui qui a obtenu le succès, encore moins la conasse qui cherche son profit sur celui des autres. Il n'y a aucun mérite en ce monde, peu important nos intentions et le résultat de nos actions. Aucun mérite parce que le pouvoir d'action de l'homme est nul, rien qu'il pourrait accomplir mérite des louanges et des reconnaissances, actions jugées morales ou non.

Toutes ces œuvres de charités qui existent, c'est du vent. Ça fonctionne sur les mêmes principes du profit, de la loi de l'offre et de la demande, la même organisation bureaucratique des sociétés capitalistes endurcies. C'est-à-dire énormément d'argent jeté au feu, mais qui semble rapporter des millions en bout de ligne, on ne sait trop comment. Il me faut définitivement fuir tout ça, mais comment ? Là la question.

Jouer à l'homme de grande classe toute la journée, celui inaccessible, l'intouchable, le mystérieux qui ne dit pas le salaire qu'il gagne et où ses chers costumes ont été achetés et comment. Et le soir, écouter *Trainspotting on Channel 4*, sponsored par *The Guardian*, et s'envoyer une shot juste après, pour retourner prétendre le lendemain, sans les £16 000 par année supposés payer : *the job, the family, the fucking big television, the washing machine, the car, the compact disc and electrical tin opener, good health, low cholesterol, dental insurance, mortgage, starter home, leisure ware, luggage, three piece suite, DIY, game shows, junk food, children, walks in a park, nine to five, good at golf, washing the car, choice of sweaters, family Christmas, index pension, tax exemption, clearing gutters, getting by, looking ahead, the day you die.*

Jouer à l'homme de grande classe toute la journée, se faire inviter à Dublin le 7 janvier, alors que nous ne sommes qu'un temporaire, l'odieux titre qui nous exclut de tout, surtout des voyages en Irlande faits surtout pour récompenser ou prétendre que pour aider la compagnie. Je suis l'exception, mes habits Alfred Dunhill de la tête aux pieds ont fait sensation, j'ai les directeurs et les présidents français qui me courtisent de loin : qui est ce petit temporaire qui s'habillent de Dunhill (tous frais payés par son copain qui travaille là et qui a tout gratuit) et qui parle l'anglais mieux que nous avec un soupçon de français comme l'on fait les meilleurs drinks ? Mêlons-y un peu de Scottish et d'Irlandish, voilà mon nouvel univers. Le jour où ils sauront tout, j'aurai tout perdu, la nouveauté se sera évanouie comme elle

était arrivée. Alors je me promène à mentir toute la journée. Un peu de Pernod ? J'adooore le Pernood (beurk, rien de pire que le pastis et ce goût horrible de réglisse noire infecte (il faut être français pour prétendre être capable de boire ça !)).

Bien que nous soyons les pourvoyeurs des alcooliques, durant le jour au travail, personne ne saurait dire. C'est comme, vendre des millions de bouteilles de whisky, sans jamais en voir une seule. Ainsi c'est plutôt le monde sérieux du marketing. Des concepts immondes impossibles à comprendre, encore moins de comprendre pourquoi et comment ça fonctionne.

44

La plus grandes des erreurs, je l'ai commise. Encore une fois, et chaque fois pire, ou mieux selon le point de vue. Il n'y a pas plus grande erreur que celle qui a permis les circonstances d'une autre jugée plus grande. Ainsi ma vie est la plus grande erreur, celle de l'exercice de certaines fonctions à l'intérieur d'une organisation sociale.

Une petite phrase et le monde est anéanti. À un niveau où les fantômes s'aiguisent les esprits. Bientôt tout me reviendra comme une grande balle tirée à bout portant, mais je n'en mourrai pas, malheureusement. C'est mon âme que l'on tue, ma motivation, mes chances d'accéder à quoi que ce soit de bon. Sans cesse, inconsciemment, je détruis toutes les routes possibles à mon accomplissement. Pour en suivre une plus grande j'espère, celle de ma vraie destinée encore non identifiée.

Le problème des grandes destinées, c'est qu'on ne les découvre que sur notre lit de mort, à même notre passé, à défaut de s'être actualisé aux standards de notre potentiel, il faut se contenter avec l'amertume du désastre. Certains s'en vantent, se convainquent qu'il faut y voir la grandeur, sinon à quoi bon avoir tant souffert. Moi j'y vois la douleur infinie. Ainsi je dois m'éloigner de cette idée de grandeur, de grande destinée à moitié faite, morte dans l'œuf que je serais porté à dire.

La Sœur Térésa est morte cette année, avec Lady Diana, Princess of Wales. De grandes destinées bien accomplies. Pas vraiment. Aider les pauvres, la planète en est pleine. La

Sœur Térésa a eu la chance d'être reconnue au-delà d'un million qui se dévouent cœur et âme à la cause humaine. La Princesse de Wales, on n'en parle pas. Ses visites dans les hôpitaux l'ont rendue sensible au malheur, on l'a élevée au statut de sainte, comme la Sœur Térésa, mais il ne s'agit point là de grandes destinées. Napoléon, Charlemagne, Hitler, de si grandes destinées qu'elles font vomir. Ajoutons-y Staline, le plus monstrueux de tous. Michael Jackson, The Beatles, là de grandes destinées ? Ils ont chanté. Ils auraient aussi bien pu mourir inconnus comme des millions d'autres. Qu'ils aient réussi à décrocher un contrat quelconque et dans quelles circonstances, ne fera pas d'eux des hommes de forces supérieures. Massivement diffusé, leur travail, puis voilà tout. Sartre, Rousseau, Voltaire, Einstein, je crois qu'on les a immolés sur l'autel, même de leur vivant. Pour quelques écrits révolutionnaires que d'autres sans doute auraient découvert après eux, que d'autres ont peut-être dit avant eu sans intérêt, que d'autres auraient dit s'ils n'étaient jamais venus au monde. Quelle est donc dans ces conditions cette route que je cherche à découvrir, dans laquelle je mets toutes mes énergies à ruiner ma vie sociale ?

Je ne vois qu'une seule direction, une voie qui n'a rien à voir avec le monde connu. Un projet sans doute personnel, un autre niveau de conscience qui m'ouvrira les yeux au point où ils sortiront de leur orbite, et cela n'aura plus d'importance. Une grande destinée, celle d'un grand homme, mais qui n'a rien à voir avec autrui. Une route insaisissable, impossible à trouver, à moins peut-être d'avoir les yeux crevés et les oreilles arrachées. Un monde intérieur peut-être similaire à celui dans lequel vivent les autistiques et les schizophrènes. Tout un parcours que cette proposition d'une grande destinée.

Où se situe l'erreur alors, la plus grande erreur jamais commise ? Ailleurs, dans le néant, dans une vie d'altérité en une vague société. Là où tous les événements surviennent en sourdine, à peine si l'on entend que quelque chose soit arrivé.

Suis-je venu au monde ? Je ne m'en souviens pas. Ça ne s'est peut-être jamais produit. Même l'existence n'est qu'un vague concept, une idée intéressante, mais vite réprimée. La vie n'existe peut-être que dans un concert d'Oasis à Earl's Court, avec The Verve en première partie. Drogué à la planche et parti vers des horizons lointains au son d'une musique infernale, qui sait. Dieu peut-être. Et les communistes et les fascistes qui semblent avoir atteint une conception de la vie bien différente de la mienne. Mieux ou pire ? Qui dira. Dieu

peut-être. S'il y a un jugement, il ne peut être que le nôtre. Que le sien propre. Et la conscience et les regrets n'y jouent qu'un rôle passionnel, sinon inexistant.

Un temps est venu où je croyais tout, toutes les balivernes qui me parvenaient. Un temps où je connaissais les bons et les méchants, les mauvaises choses et les bonnes. Je savais par exemple que les capitalistes avaient torts, et les communistes aussi. Que Dieu était un tyran, mais à la fois l'esprit saint. Les bonnes actions étaient récompensées, les méchants mouraient écrasés sous les autobus et les trains. Enfin, toutes les valeurs qui me sont tombées du ciel. Aujourd'hui je remets même en question la mort, la vie, l'existence. Les remords n'existent que dans notre conscience qui en elle-même ne représente rien. On n'en souffrira pas puisque la souffrance est un concept insignifiant. J'en suis au point où je ne puis même plus m'exprimer par des mots porteurs de tous les sens et d'aucun sens à la fois. Plus rien ne peut être dit, c'est toujours fausser la réalité, si un tel concept en lui-même porte un sens quelconque.

Tuer un homme, violer une femme, abuser sexuellement des enfants, ce n'est ni bien ni mal. Cela est là et en fait, cela n'est pas là. En souffrir, et pourquoi donc. Non souhaitable sans doute, mais à quel titre ? Qui peut dire ce que l'un doit faire ou ne pas faire ? Et l'on en revient à Rousseau. Sauf que je vais plus loin. J'admets l'Éclectisme. Il n'y a rien au-delà des mots, il n'y a rien au-delà des événements et des actions d'autrui. Tout se passe à un autre niveau, lequel j'ignore. Il n'y a pas de criminels en ce monde, ni de monstres, même pas des gens qui vivent. Ça se passe ailleurs, dans notre tête peut-être, mais ailleurs, sinon nulle part. Et même l'éclectisme prend le bord. Il est important de le comprendre, l'éclectisme exclut même l'éclectisme.

Je vois qu'il est dangereux de partir un quelconque courant de pensée avec tout ceci, une nouvelle philosophie de l'éclectisme. On ne construirait absolument rien de bien là-dessus. Il s'agit juste d'une prise de conscience qui nous aidera peut-être à vivre ou à voir la vie d'une façon différente. À ne pas trop accorder d'importance à ce qui n'en a pas. À mourir au-dessous d'une plus grande erreur de sa vie. À ne pas s'effrayer si six ou trente millions de gens se font tuer par on ne sait quelles circonstances. Je vois qu'il pourrait devenir dangereux de tout prendre à la légère sous prétexte qu'il n'y a rien au-delà de tout, comme il y a tout au-delà de rien. Et l'on pourrait aisément tourner tout cela au ridicule. Pourtant c'est

bien vrai que c'est ridicule, autant que cette existence, cette planète, cet univers d'étoiles et d'astres, que cette constitution des objets, des corps et du reste. Si l'on a l'impression d'être capable de construire quoi que ce soit, d'avoir ordonné un sens commun à tout, tant mieux, mais c'est ridicule. Je ne dis pas impressionnant, grandiose, miraculeux, il n'y a rien de miraculeux à rien. Une fourmi pourrait s'extasier devant un Big Mac, ce serait triste, parce que l'on sait ce qu'est un Big Mac. Pourtant on ne sait rien d'autres et je doute que l'on sache ce qu'est un Big Mac. La fourmi est sans doute moins triste que nous, car elle ne s'invente peut-être pas toute une histoire autour des Big Mac. On pourrait supposer qu'elle prend tout pour acquis, tel que c'est vraiment. Mais ce serait aller trop loin que d'affirmer ce qu'est l'existence d'une fourmi, comme il est ridicule de tenter d'expliquer l'histoire de l'humanité, ce qu'est l'homme et l'univers dans lequel on dit qu'il vit.

L'observation, même scientifique, sera toujours à des millions de kilomètres de ce qu'elle prétend voir. L'homme n'est nullement aveugle, il a là tout à sa portée mais ne sait rien voir de ce qui est vraiment. C'est-à-dire l'éclectisme, rien, le néant comme dirait Sartre. Je répète qu'il est inutile de m'accuser de paraphraser Sartre, je ne l'ai jamais lu ni entendu quoi que ce soit de lui, sinon ses quelques mots qui ont contaminé mon discours, à mon désarroi. Je répète aussi que j'en suis au point où plus rien ne devrait être dit avec des mots, je décris mes sensations qui elles aussi sont à remettre en question, plus particulièrement si elles servent à expliquer quoi que ce soit qu'elles ne sauraient prétendre atteindre.

On m'inviterait à une conférence pour expliquer ma philosophie que j'irais juste pour dire que je n'ai aucun graphique, aucune présentation ou de mots clés, que l'éclectisme lui-même a été inventé pour détruire et anéantir tous les *ismes* qui existent en ce monde et plus particulièrement l'avènement de toute autre philosophie, passée ou nouvelle, version améliorée. L'éclectisme, c'est la mort. La mort des idées, des philosophies, des courants de pensées, de la science, des religions, de la parole, des sensations, de tout et du rien. La mort du néant. La mort de l'existence. La mort de la mort. L'anarchie ne peut même qualifier cela, pas même l'éclectisme. Je crois ne pas avoir fini de tenter d'expliquer ça, alors même que c'est un projet dérisoire en lui-même. Il n'y a rien à comprendre, c'est là où je veux en venir. C'est à prendre ou à laisser. Acceptez-le et continuez ce qui peut rester à continuer, s'il reste quelque chose à continuer.

Il est venu un temps où je contemplais la vie végétative, où plus aucune parole ne survient et surtout aucune pensée. Je voyais en la recherche de la motivation, une motivation à l'existence. Il n'y avait plus rien d'autre. Aujourd'hui il n'y a plus rien du tout. Non pas que j'ai perdu toute motivation, mais j'ai compris que c'était inutile. Que je n'avais pas à chercher cela, ni à chercher autre chose. Il n'y a peut-être qu'à laisser couler la rivière sans autre pensée, imaginer l'espace dans une course autre que celle que l'on est capable d'imaginer, en fait, de ne plus rien imaginer du tout. J'aurais tendance à être prêt à mourir sans y penser une seconde fois, comme s'il s'agissait là de rien. La vie, la mort, sans aucune signification. Et je me rends compte de cette terrible constatation, alors même qu'elle ne saurait être terrible et que mes impressions sont vaines. Il n'y a pas de paradoxe en ce monde. Rien qui ne se contredît. Tout va et rien ne va. Je ne peux l'exprimer autrement, même si ça ne veut rien dire. C'est qu'en fait, c'est très significatif, et à la fois, cela ne peut être significatif. Pourtant ce n'est pas un paradoxe. Il ne faut pas chercher à comprendre, il faut l'accepter ou le comprendre par soi-même. Il ne faudrait pas tenter d'expliquer ce que j'ai voulu dire ici, ce serait perdre son temps et envoyer tout le monde dans de mauvaises pistes. Il ne faut pas s'arrêter aux mots, ils n'ont aucune signification intrinsèque. Surtout éviter de se référer à ce que l'on a appris, quantifié, qualifié, c'est là où on voit le paradoxe. Il faut tout remettre en question, et quand je dis tout, c'est tout. Même ce qui semble être le plus primaire. Mais je répète qu'au-delà du rien, il y a tout. Il n'y a pas de paradoxe en ce monde.

Je suis malade, un mal de société incurable. Où un con qui a trois petites tâches à accomplir devient incapable de penser, perd son sourire et fait souffrir un peuple entier pour ses petits problèmes incommensurables. C'est ce que l'on entend par réalité, et ça n'a rien d'enviable. Comment alors s'empêcher dans son élan pour tenter de remplacer la réalité par tout autre chose ? Sinon, suicidons-nous et n'en parlons plus. Si vous y tenez tant que cela à cette réalité, étouffez-vous-y et laissez-moi tranquille. C'est la misère de toute manière qui

les tue, pourquoi vouloir y demeurer à l'infini comme en enfer, et ils s'imaginent que pire survient après la mort. Comment cela pourrait-il être pire ? Impossible. Si lourd est ce corps, difficile à mouvoir, deux heures pour se rendre d'un point à un autre, où la moindre personne qui bave nous écoëure, la moindre attente dans le train nous achève, la moindre sirène nous crispe. S'il n'y a rien au-delà de cela, vaut mieux rêver qu'il y a un au-delà à cela. Il n'y a pas que l'humilité, aussi il faut dégager un air encourageant, même si l'intérieur nous brûle. Sinon, le reste du monde brûle avec nous. J'ai pourtant ces moments de peur qui me rongent le cœur, mais ils font du bien. Au moins encore quelque chose me fait réagir. Les seuls moments dont je garde le souvenir en fait.

Tori Amos me crève le cœur dans mes moments de peur, grâce à mon retour seul à Londres, un monde effrayant à confronter. Mais une fois embarqué et conquis, il n'y a plus grand-chose pour m'effrayer. L'innocence s'est envolée et la vitalité avec elle. Je crois voir là ma plus grande frustration. Une transition serait nécessaire, partir vers l'ailleurs, mais ça ne me fait plus rien. La Belgique l'an passé m'a assouvi, mais peut-être me faudrait-il Paris à nouveau. Ou même le Canada, j'ai été si longuement parti que c'est pour moi un monde inconnu. À peine si je me souviens. Et de quoi donc devrais-je me souvenir... de leurs débats politiques peut-être ? C'est à mourir d'ennui. J'en baille encore, me demandant comment j'ai pu me vautrer à lire tous ces articles de journaux qui nous tuent chaque jour un peu plus. Je ne prends pas position dans leurs débats, ils ne réussiront pas à me faire prendre position, il est ridicule de prendre position. Prendre position c'est limiter ses horizons, c'est permettre à l'histoire de dire un jour comment on a pu être si imbécile d'avoir alors pris position. C'est que le contexte et les circonstances disparaissent avec le temps, en fait il ne reste plus rien, pas même dans la mémoire collective que l'on juge parfois si puissante. Elle est si petite que ça ne prend pas une dizaine d'années avant que l'on ne redevienne les plus ignorants qui soient. Et comment pourrait-il en être autrement. N'est-ce pas extraordinaire de pouvoir se dire au-dessus de tous ces débats ? Parce que je n'en ai jamais encore rencontré un qui n'avait pas une opinion toute faite sur tout, jamais rencontré surtout une opinion personnelle qui soit basée sur sa propre expérience, ses propres visions, sa propre imagination. Le philosophe se pense au-dessus de tout, mais en fait il prend position également, la position de ne pas prendre position. Ce qui n'a rien d'original ou d'admirable. Il faut être au-

dessus de tout je suppose, mais je n'en sais rien. Peut-être n'existe-t-il aucune solution à rien. Prétendre à quoi que ce soit est une erreur, la plus grande erreur de sa vie. Et ça on sait ce que ça veut dire, ça ne veut rien dire. Il y en a d'autres cependant qui ne prennent pas position parce qu'ils se jugent trop ignorants, trop stupides pour former un argument. C'est peut-être encore pire... il n'y pas de juste milieu. Et comment pourrait-il y en avoir un. Et qu'est-ce qu'on s'en balance de toute manière.

La pureté. Comme ça sonne bien à nos oreilles fatiguées. Mais nous sommes incapables d'absorber la pureté. Pourris comme nous le sommes, la pureté ne nous offre que le coup de grâce. Pourtant, comme la simplicité pourrait être favorisée et apaisante. Mais ça nous tuerait et ce n'est point triste. C'est peut-être mieux ainsi, inutile de porter des jugements à tort et à travers. C'est bien connu que n'importe quel point de vue peut être défendu et accepté. On réussirait à nous faire avaler n'importe quoi, on réussit à nous faire avaler n'importe quoi. Je réussis à faire avaler n'importe quoi à n'importe qui en tout cas. Ma vie est un grand mensonge, je ne m'en cache pas, mais c'est la même chose pour tout le monde. On se croit pur, mais on est tous aussi pourri les uns que les autres. Le fait de se croire supérieur à un autre, à se croire pur, c'est se mentir à soit même. Agir en conséquence, cela devrait être puni. Mais les concepts de la récompense et de la punition, voilà bien quelque chose qui n'amène rien de plus. Que de la merde, peut-être. Se flatter le péteux, comme on dit si bien au Québec, je crois du moins, c'est à pleurer.

L'orgueil, voilà bien un mot qui a disparu de mon vocabulaire. À tel point que je me surprends toujours de le voir en action chez autrui. Il faut être bien bas dans ses croyances pour s'enorgueillir de si peu. Bien que bien bas, peut être bien haut, tout est relatif, inqualifiable, inquantifiable. Si on a l'impression du contraire, à y réfléchir un peu on se rend compte que c'est vrai. Mais rien n'est vrai, toute vérité peut être remise en question à l'instant même. Triste de ne plus être en mesure d'affirmer quoi que ce soit. Plus spécifiquement dans un livre qui s'appelle l'éclectisme, et ça voudrait ne rien pouvoir affirmer. Il faut tout de même vivre malgré tout, quitte à s'étouffer dans le ridicule s'il faut. La faute n'est de personne, on pourrait par exemple accuser la nature humaine. Les défauts de naissance, la faute de Dieu qui rend le tout acceptable et puis quoi encore. Je n'ai plus rien à dire, parce que je ne puis plus rien dire. Et c'est comme ça que ça devrait être partout dans le monde. Ou du

moins un peu plus comme ça. Et encore, je n'ai aucun droit à affirmer cela. On n'est pas sorti du bois.

Avant je voulais arriver à Paris et devenir un grand auteur reconnu, un maître à penser, le plus grand philosophe qui soit, à la tête d'un nouveau courant littéraire. Ensuite j'aurais pris la vie d'assaut, à voir ces pièces de théâtre, je me voyais l'acteur principal d'une grande pièce à succès ou minable mais respectable. Et puis vient le cinéma, un acteur de renom, une production à millions, une reconnaissance globale. Je me voyais chanteur dans un groupe, composant les plus belles chansons, de quoi mourir de fierté. Aujourd'hui tout s'est évanoui en moi. Plus rien ne me passionne ou m'attire. J'écris par pur besoin, je ne fais aucun effort pour me faire publier après une douzaine d'ouvrages et de pièces de théâtre. Les acteurs sont misérables, les tournées sont épuisantes à mourir, la reconnaissance et la renommée ont un prix impossible à payer. Le tout est ouvert à la critique, est détruit dans le temps de le dire, nous décourage davantage qu'autre chose. Pour un million de belles paroles, une seule viendra tout détruire, une seule demeurera. Les philosophies passent, les écrivains meurent oubliés, d'une vie si ennuyante qu'on se demande si le succès sert à quoi que ce soit si c'est pour apporter un vide encore plus grand ensuite.

On tourne tout au ridicule au point que je suis heureux de ne pas être un de ses écrivains de Paris qui ne juraient par exemple que par le surréalisme, le scandale, enfermés dans quelques cafés connus de Paris. J'aime mieux que rien ne se passe que de porter une étiquette quelconque qui nous enferme dans un bocal à juger, à jeter au feu. Un orgueil peut-être ? La peur de n'être qu'une mode passagère qui ne laisse que des miettes ensuite ? L'immortalité tant souhaitée qui n'existera jamais et vouloir éviter de grandes déceptions et illusions ? En fait, c'est beaucoup plus simple. J'en ai ras le bol, aucun intérêt, aucune motivation. Tout ce qui a affaire à autrui devient contaminé, comme une maladie incurable. Dès que c'est là, le cancer commence et on en mourra. Non.

En fait j'aime la tranquillité, la paix, le non-jugement. Mais est-ce mieux être un administrateur en marketing, accusé par les autres secrétaires de n'être qu'une secrétaire, qui s'occupe de vendre du Pernod ? Non. Plus romantique peut-être, si on sait bien chercher. Bref, c'est plutôt que je m'ennuie et que rien ne changera cet aspect de ma personnalité. Rien ne changera rien, je n'ai plus d'orgueil, plus de motivation, plus d'intérêt. Que ça arrive ou non

ne me laisse ni chaud ni froid, alors à quoi bon fournir tant d'efforts inutiles, de tenter l'impossible pour s'apporter encore davantage de problèmes. Pourquoi vouloir devenir le Président-directeur général alors qu'à partir de ce moment, notre vie ne nous appartient plus ? En quoi le prestige et le pouvoir peuvent-ils compenser le fait que l'an prochain nous crèverons le budget et que la faute nous retombera sur le nez au point où ça nous rendra la vie insoutenable ? Non seulement je n'ai nul besoin de ses petits sentiments d'amour propre mesquins, mais en plus ils apportent la galère. Peut-être aussi ne s'agit-il ici que du discours d'un raté fatigué d'espérer devenir un PDG et qui a compris qu'il ne le sera jamais, qu'il n'est et ne sera jamais qu'une secrétaire. Peut-être, qui sait. Je serai au moins honnête à moi-même. Le fait est que je ne veux même pas être un administrateur en marketing, j'aime encore mieux le titre d'une secrétaire, c'est subversif et ça remet en question des choses. Je ne veux même pas vivre. Et je ne crois pas que cela soit une conséquence de ma défaite.

Si j'avais tant voulu faire de grandes études, je les aurais faites et je serais aujourd'hui quelqu'un. Ça aurait de toute manière été bien plus facile que de tenter par tous les moyens de détruire cette route toute tracée par mes parents et mes professeurs. Il est bien difficile de s'éloigner de la marmaille et affirmer sa liberté, son autonomie, son bon vouloir à ne rien foutre alors que le premier imbécile rencontré nous rappelle que de ne pas travailler est un crime, quand bien même le marché du travail serait sursaturé. Toutes ces opinions de tout le monde, leur façon de faire qui semble en ordre alors que c'est de l'éclectique pur, des faits qui n'en sont pas, des vérités qui sont faussées, qui n'ont aucun sens. Pourtant j'aurais tant voulu tout épouser à la perfection, embarquer dans le bateau, devenir le grand de grand, avoir de la vanité, mais l'être ou non ne change rien au fait que je méprise le tout d'une manière surprenante.

Mais il y a tout autre chose au-delà de tout cela, et quand bien même il n'y aurait rien au-dessus de tout cela, ce rien me fascine, m'arrête dans mon élan, me fait reculer pour dire que s'il n'y a rien ou s'il y a tout au-delà de tout cela, alors moi je ne puis perdre mon temps ou ma vie à barboter dans leur marais. Je sais que nous avons découvert des insecticides si puissants qu'ils nous débarrassent de millions de moustiques à la ronde, mais ça ne sera jamais suffisant. Ceux qui avalent ces moustiques sont encore là et les autres moustiques

les respectent encore et toujours et moi je refuse de manger des moustiques, ou même de prendre part à une guerre contre ceux qui mangent les moustiques. Je ne veux qu'une chose, qu'on me laisse tranquille, qu'on ne vienne pas me dire ce que l'on pense, comment le monde doit être, comment il faut agir et ce que l'on doit devenir. L'univers est ou bien beaucoup plus complexe que ce marais ou bien plus simple que ce marais. Dans tous les cas je refuse d'en être ou de m'aliéner à penser qu'au-delà du marais il n'y a rien. Ou même de considérer qu'il pourrait exister autre chose pour l'oublier un instant après à me débattre avec autrui. Voilà.

46

Alberta, l'ouest canadien, voilà une dizaine d'années, j'avais 15 ans. On m'a placé dans une gigantesque maison à quatre étages dans une famille chaleureuse mais rongée par le business. Avec la plus belle des jeunes filles, elle avait une sœur plus belle encore perdue à Paris. Chaque soir nous allions boire comme des saoulons là où la police prendrait au moins vingt minutes avant d'arriver et nous faire partir vers l'ailleurs, jusqu'au ciné-parc où personne ne regardait les films. Des batailles chaque soir, pour une fille qui provoquait elle-même les jalousies. Un en est certainement mort. Parfois on m'en voulait de ne pas être, non pas québécois, mais canadien. On croyait que je venais d'un autre pays, le Québec faisant partie de l'ailleurs. Ce qui correspondait aux visions du parti politique qui prenait de l'avant à ce moment, les Réformistes, qui lançaient alors qu'il fallait renvoyer en France tous les francophones canadiens, de là où ils n'auraient jamais dû venir. Je suis d'accord avec eux, mais je doute que la France en ait voulu, elle n'a même pas voulu renouveler mon visa pour une deuxième année d'études, la raison pour laquelle je suis à Londres. J'écoutais Sisters of Mercy à cette époque, Floodland, encore lié à Londres, plus que jamais. La mère s'inquiétait qu'un jour je parlerais d'eux en mal dans un de mes écrits, elle croyait sans doute que dix ans plus tard je serais grand sur le monde littéraire. En fait, c'est comme si je n'avais rien du tout, comme si à perdre la mémoire de mon ordinateur, personne ne pourrait

dire que j'ai pu accomplir quoi que ce soit au niveau littéraire. J'ai gardé un souvenir exquis de l'Ouest, malgré la stupidité de mes quinze ans, comme aujourd'hui je souffre de la stupidité de mes 25 ans, et comme je souffrirai dans dix ans de la stupidité de mes 35 ans. Il faut vivre avec sa stupidité, et l'avouer surtout.

Pendant au moins deux années après, jamais une journée ne s'est passé sans que je prononce le mot Alberta, comme si avant je n'avais jamais vécu, ni après. À mon retour à l'aéroport de Bagotville, cette base militaire au Saguenay-Lac-St-Jean, j'avais tout oublié de ma vie d'antan. Jusqu'aux plaques de licence sur les automobiles qui étaient écrites en bleu plutôt qu'en rouge. C'est tout dire, je ne me souvenais que du Wild Rose Country, dont j'avais apporté avec moi une plaque que j'ai placée à l'avant de la voiture de mon père et qu'on a enlevé peu après sous peur de revenir à une voiture détruite un jour où le nationalisme aurait pris des proportions incontrôlables, avec une bande de jeunes saoulons qui auraient passé par-là.

Fasciné j'étais par ces grosses machines de forage qui emplissaient les prairies dans l'espoir de trouver du pétrole, et ces grandes fermes bizarres spécialement faites pour le grain. Quel exotisme, pour une province de mon propre pays. Nous étions si différents, mais tellement identiques à la fois. La plupart des étudiants apprenaient l'allemand plutôt que le français, et bien que je trouvais cela séduisant, je n'ai jamais vraiment compris pourquoi une province perdue dans l'ouest du Canada avait un quelconque intérêt pour l'allemand. Un intérêt purement personnel, les Allemands parlent tous l'anglais et on ne parle l'allemand nulle part ailleurs qu'en Allemagne, en Autriche et en Suisse. La même chose pour le français je suppose, mis à part pour les restes de colonies éparpillées un peu partout. Je me questionnais également sur le besoin d'avoir deux langues officielles dans un coin de pays où le français n'existait pas ou presque. On me brûlerait vif pour questionner une telle chose, mais j'ai encore la liberté de penser et de me contredire. Il est bien de penser ainsi à l'Alberta alors que j'ai tant de travail sur la planche. Acculé au bas du mur encore, on m'interdit de penser ou de relaxer. Je devrai abrégé. Abrégeons donc, je supprime la morale de toute manière non nécessaire: j'aime bien l'ouest canadien.

Travaillons. Je suis une secrétaire responsable de promouvoir Wild Turkey, une grosse autruche symbolisant ce que les alcooliques voient lorsqu'ils ont trop bu. C'est ou bien un

whisky ou un whiskey, peut-être un brandy, je l'ignore, en tout cas, c'est scottish ou irish.

La mécanique promotionnelle est simple et compliquée, si vous désirez une bande de jeunes filles scottish dans votre pub, je crois que c'est possible de faire des concours et de donner du Wild Turkey à tout le monde, si vous êtes prêts à en acheter une caisse ou deux. Nous débarquerons au mois de janvier avec notre kit, la secrétaire on top, or on tap, pour convaincre vos alcooliques qu'il leur faut abandonner Jack Daniel's, un whisky pourri qui n'a atteint le marché que par les voies de la publicité trompeuse. Le goût du Wild Turkey est bien supérieur (je n'y ai jamais touché pour ma part, incertain que c'est bien du whiskey), un arrière-goût d'autruche à grande queue comme celles que l'on peut voir à Syon Park. Voyons, quoi d'autre pourrais-je dire pour les convaincre... ah oui, ça accompagne bien les Cranberries sur la table du Thanksgiving et de Noël. Émotions et illusions garanties. Si après une seule bouteille vous ne voyez pas des autruches partout, on vous en donne une caisse gratuite (il faut débarrasser notre vieux stock, avant qu'il ne fasse des petits). Si après une caisse vous ne voyez toujours pas de Wild Turkey around, plus spécifiquement dans un pub rempli de saoulons, c'est qu'il y a effectivement un problème. Je me charge alors de me déguiser en autruche et de venir faire le spectacle. Je distribuerai les drogues nécessaires et vous ne verrez que du feu (et des autruches). Si ça ne fonctionne toujours pas, je distribuerai du Pernod pur, c'est la solution à tout. Une bouteille et vous n'y serez plus. Il n'y a pas meilleur antidote à la vie, le spirit anisé au goût de liquorice vous achèvera assurément et vous fera découvrir un coin de Marseille à même votre pub perdu de Scotland. Vous chanterez la Marseillaise au goût de bouillabaisse puante, comme les Français. Un peu de fromage bleu sur le dessus, vous péterez le feu. Il faut montrer au monde qu'il n'y pas que les Français capables d'avaler l'impossible.

Je me demande ce qu'on pensera de ma publicité of reverse psychology. J'ai tous les termes en mémoire, je promeus ou promeutes un produit que j'ignore (je me suis étouffé l'autre jour avec une gorgée de Pernod, ne tentez pas cela à la maison), je m'en vais conquérir les marchés pour Pernod. Passionnant de travailler pour une compagnie qui déculpabilise les alcooliques : on en veut plus, toujours plus !

On s'attend de moi que je boive comme un malade dans les fêtes de la Noël, aux frais de la reine. Je ne vais pas dire non. Enfin on reconnaît mes qualités de buveur invétéré, on l'en-

courage, que demander de plus ? Je recevrai une caisse d'alcool comme bonus à Noël, je viens de régler tous mes achats des fêtes, moi qui n'ai jamais offert de cadeau à qui que ce soit, pas même envoyé une carte. J'en suis déjà à ma troisième bière en ce samedi après-midi, je suis enfin prêt à sauter dans le Pernod. Il faut déjà être saoul pour en avaler une goutte ou même en sentir une goutte. Ah ces Français, ils nous feront avaler n'importe quoi. Une matière visqueuse et gluante qui se mêle à ma limonade, et ça fait des bulles ! C'est supposé changer de couleur qu'on m'a dit, mais je suis trop saoul pour voir quoi que ce soit. Si quelque chose doit changer de couleur, c'est bien moi, et moi seul. Oh oui, ça change de couleur ! Je viens de m'en rendre compte (et comment je me le demande), les deux liquides étaient blancs et soudainement le tout a tourné au jaune pisse. Quel breuvage attrayant ! Et dire que je dois écrire trente pages sur Marguerite Duras cet après-midi, au diable les études inutiles en littérature française... Et mes cigarettes, il faut quand même pas pousser pour un samedi après-midi en solitaire.

Je suis un vrai dévergondé, on se demande comment j'ai pu prétendre un moment vouloir faire de la philosophie. God ! Mon troisième verre de Pernod est vide ! Vite, vite, un quatrième et un cinquième (je vais les préparer d'avance). Vive l'éclectisme ! Enfin est venu le temps pour moi de dire ce que j'en pense vraiment. De la merde ! Rien que de la merde. Du caca comme dirait les auteurs du Nouveau Roman et Antonin Artaud surtout. Oh God, je suis maintenant malade. Malade de Pernod. J'ai envie de vomir, et je me demande quelle couleur ce sera. Je n'ai rien mangé aujourd'hui, ça devrait être jaune pisse, quoi d'autre. Oh misère. Je vais me coucher.

Un vieil homme important, ou du moins le croit-il, s'est mis à paniquer hier lorsque j'ai affirmé que j'allais m'organiser pour prendre ma retraite à 30 ans. Il m'a suggéré la poursuite de mon éducation, à quoi j'ai répondu qu'après sept années d'études universitaires, combien de temps me faudrait-il continuer cette éducation ? Et puis comme j'avais bu, je n'y

suis pas allé avec le dos de la cuillère : Thatcher, le salaire minimum, les politiques capitalistes, le tout y est passé. Bien qu'il ne faille jamais parler politique, religion ou sexe sous peine de souffrir un éternel discours, une guerre, des amis jurés ou un meurtre, j'ai déboulé là-dedans avec mes idées révolutionnaires et ma grande prétention. L'histoire des pensions au complet a été décortiquée et voilà que j'avais tort sur toute la ligne. Comme signe de son intelligence, l'homme est venu confirmer que sa fille étudiait à Cambridge ou Oxford, ce à quoi j'ai soupiré en plaignant la pauvre et sa misère. Puis je suis passé à l'attaque, affirmant que le Monsieur devait être un con pour prendre pour acquis tout ce que j'osais lancer sur la table, alors qu'il accusait mon ignorance de briller sous l'influence de l'alcool. L'ironie demeurera toujours incomprise. Heureusement, à la première lueur de stupidité de sa part, c'est-à-dire d'avoir tout pris au pied de la lettre sous prétexte de ma jeunesse et d'avoir manqué l'ironie, il s'est mis à me lancer des fleurs et à raconter partout combien j'étais intelligent parce que soudainement il se rendait compte que mes opinions ressemblaient aux siennes. Bizarre que lorsque quelqu'un pense comme soit, on trouve cette personne intelligente, mais si la personne a des idées contraires aux siennes, l'intelligence n'est pas possible. Voilà un nouvel ennemi, il me déteste sans doute, demain il me poignardera dans le dos.

Le Président-directeur général de la compagnie nous a fait son discours annuel, nous affirmant que nous ne vendions pas de l'alcool, mais des marques, des slogans, bref, de la propagande. D'accord, on se fout que Pernod puisse avoir un goût terrible, ce qui compte c'est que ça résonne dans la tête des gens. Les assomme complètement. Dans une société capitaliste, cela est acceptable. Je n'ai donc rien à reprocher à son discours éhonté. Mon vieil homme de tout à l'heure est socialiste. Moi je refuse de prendre position. Clairement je crois au capitaliste, mais je ne ferme pas mes horizons. De plus, je critiquerai tout, remettrai tout en question. L'unique position à prendre.

Comment peut-on être socialiste, capitaliste ou communiste ? Comment peut-on accepter l'esclavage institutionnalisé alors que l'on a un très bon salaire, à la tête dirigeante d'une compagnie qui prêche le capitalisme ? Bien simple, on vit avec son temps. On pense ainsi, mais il ne faudrait aucunement que nos principes gâchent notre vie. Ainsi la contradiction est saine. On peut affirmer quelque chose même si on fait partie du camp opposé. Et cela

n'est pas une erreur argumentative. Comme il faudrait pouvoir faire comprendre cela aux journalistes. Je verrais très bien par exemple un PDG être un socialiste communiste endurci à la tête d'une compagnie capitaliste. Pourquoi pas ? N'est-ce pas là la liberté de pensée ? De dire tout haut ce que l'on pense sans détruire notre vie et la compagnie par la même occasion ?

Si j'affirme que je suis raciste et que je suis prêt à tuer tout ce qui n'est pas québécois, c'est mon droit. Ce qui est faux, personne n'a vraiment de droit puisque les droits sont définis par convention. Disons plutôt que je devrais avoir la chance de dire ce que je pense sans remettre ma vie en question ou aller en prison. Si je réussis dans mon projet d'extermination de la planète, Québec mis à part, je suppose que les gens seraient en droit, disons plutôt devraient pouvoir se mobiliser pour m'arrêter dans mon élan de purification des races.

Voyez comment un tel discours se promène sur le bord du précipice. Comme si je n'avais pas le droit d'affirmer une telle chose. Génocide mondial nécessaire, si j'en ai la chance, je passerai à l'action. Encore des paroles en l'air, d'un jeune ignorant qui ignore ce qu'il dit. Eh bien non. Je sais très bien ce que je dis et je le dis simplement pour marquer un point. Montrer par exemple que maintenant que l'on peut prendre sa retraite à 50 ans tous frais payés, pourquoi pas 30 ans ? L'ironie. Le sarcasme même. Ce que le PDG ne comprendra pas, et ainsi je viens d'éliminer mes chances de devenir un directeur. Tous les rêves de mon existence viennent de s'envoler. Tant pis, je boirai mon Pernod plutôt que d'en promouvoir la vente.

De toute manière, encore une fois j'ignore comment ils font leurs millions de profits, tout ce que je fais depuis un mois et que tout le monde est supposé faire alors que personne ne fait rien, c'est des figures, des tableaux, des présentations, les chiffres de fin d'année comparés à ceux des années d'avant pour prouver aux banques et aux détenteurs d'actions que ça fonctionne, qu'on travaille fort. Il ne faudrait surtout pas leur dire que depuis six mois on ne fait que préparer le fameux first quarter meeting à Dublin du mois de janvier. Tant d'argent et d'énergie dépensée à comprendre comment faire des tableaux avec PowerPoint du Microsoft Office. Encore que je ne devrais pas pouvoir me lamenter, ça paye mon salaire. Mais il est triste de constater que notre petit accomplissement misérable est si dérisoirement inutile.

Lorsque je suis saoul, ça revient en surface. Je questionne le tout, tout haut, et personne ne comprend que je puisse remettre en question cette bureaucratie impressionnante et futile alors que le but premier est de faire de l'argent.

Je manque le bateau sans doute, sans toutes ces analyses, aucun doute ce serait la faillite, qui sait ? Peut-être que j'ignore les dessous réels de l'organisation, ces millions ne se font pas par eux-mêmes. Quelques malades, un ou deux, dans cette compagnie, doivent se défoncer, ou alors tout est tombé du ciel. Les gens veulent de l'alcool, boivent comme des malades. Que l'on s'acharne au travail ou non, ils viendront jusqu'à nos bureaux à Brentford pour prendre leur livraison, peut-être même iraient-ils la prendre directement en Écosse s'il le fallait. Enfin, je me trompe sans doute. J'ignore tout, j'ai besoin d'un autre sept ans d'études universitaires qui probablement ne m'aideront pas davantage à comprendre comment les systèmes politiques arrivent à fonctionner et comment s'opèrent leurs applications dans les organisations commerciales à succès. Je parle encore à tort et à travers, je l'admets, je regrette ensuite, je me ronge de culpabilité le lendemain alors que je dégrise, mais je l'avoue. Et lorsque je boirai encore, à nouveau j'affirmerai la même incompréhension. Ce doit tout de même être significatif, même si rien n'est vraiment significatif.

Ainsi il faudrait ne jamais aborder la politique, la religion et le sexe. Existerait-il un point commun à ces trois concepts pour qu'à la moindre prononciation du mot, les discours se détraquent, les gens se mettent à paniquer et quittent la salle en claquant la porte ? L'ironie est que ces trois concepts impliquent tous une relation de pouvoir entre quelqu'un ou un groupe de gens qui voudraient soumettre un autre groupe ou une personne à leurs désirs. Les opinions divergent, à coup de lavages de cerveau et de conditionnements, les intérêts aussi sont assez complexes sinon incompréhensibles. En effet, pourquoi serais-je socialiste ou communiste ou capitaliste ou anti-femme ou anti-homme ou anti-juif ou anti-chrétien ou bouddhiste ? Aucune explication logique ne peut être offerte.

Dans la nature, tout cela ne sont que des concepts. La nature elle-même n'est qu'une invention. On peut faire des choix, mais ils ne seront jamais éclairés. Ils dériveront tous d'un conditionnement social, d'expériences à moitié assimilées et distorsionnées par les historiens et les journalistes, enfin, on peut faire des choix, mais tout cela est dérisoire. Comment contourner ce fait ? On place Dieu au-dessus de la religion ou de tout comme

explication, comme obligation à avaler tous ces concepts. Eh bien non, aux dernières nouvelles Dieu n'est qu'un concept inventé. Peut-être quelque chose existe au-delà de la réalité, sans doute on peut l'appeler Dieu, mais à la base, la réalité elle-même est à remettre en question.

Ainsi je ne suis pas chrétien, je ne suis pas fasciste, je ne suis pas communiste ou capitaliste, je ne suis rien. Sinon un extrémiste qui prône non pas l'anarchie, mais un recul pour concevoir une seule chose, l'éclectisme de ce monde et l'impossibilité de prendre position sur aucun sujet ou d'affirmer quoi que ce soit en prétendant que cela est la Vérité. L'impossibilité d'affirmer quoi que ce soit. L'impossibilité d'affirmer que je suis condamné à vivre, l'illogisme de dire je vis, je pense, donc je suis. Je n'est pas un autre, je n'est pas. Et me donner crédit pour affirmer de telles niaiseries alors que je ne puis rien affirmer, est ridicule. Taisez-vous plutôt, et végétez aussi, on aura la chance de se reposer un peu de tous ce que les philosophes et les médias lancent à tour de bras toute la journée. Regardez les étoiles, ce sera déjà un résultat.

48

Je suis encore conscient. L'instant d'un moment. Ça tire à sa fin, l'œuvre le demande. Je parle de Londres, là où je vis, de musique surtout, seule motivation à l'existence. Serait-ce là mon seul message ? Tant de pages pour en arriver à ça ? Pourquoi pas. Une bouteille bleue de Pernod Hex Wired électrisée, une cigarette, un Noël de plus entre amis drogués à pleine capacité, voilà la modernité. Star Trek au milieu, Pictionary à droite, le bébé Harry au centre de la table. Mangeons la dinde pendant qu'elle est encore chaude. On suit encore la tradition.

Parle-t-on de politique à Londres ? Thatcher est morte, on parle plutôt de Ocean Colour Scene et The Verve. Et des autres qui se prennent pour Dieu le père, ces femmes à carrière qui ont doublé leur salaire parce qu'elles avaient menacé leur employeur d'avoir trouvé un meilleur emploi. Exactement ma situation, sauf que l'on ne m'a pas offert de doubler mon

salaire pour que je reste. En fait c'est plutôt : bon débarras, merci pour les heures supplémentaires avec les figures de fin d'année. On se verra pour un adieu à Dublin, saouls que l'on sera, cela n'aura plus aucune importance. Whisky par-ci, whisky par-là, c'est oublié le temps d'un moment. Demain ce sera autre chose, mais chaque chose en son temps. Je vais revenir dans le monde des conférences. Comme si ma destinée m'emportait là, nulle part ailleurs. Cette fois j'aurai le titre péteux de producteur de conférences, qui pourra payer jusqu'à 25,000 livres sterling par année en moins de deux ans, si je sais bien faire mon travail. Aujourd'hui ça veut dire 60,000 dollars canadiens par année, plus cher que ce que mon père a gagné toute sa vie. Pas mal pour un mécréant qui a raté ses études.

On pourra m'accuser d'être un hypocrite. Voilà que je dénonce le système et que je fais partie de ce système, l'adore, en profite, m'en sert pour arriver à écrire ces quelques lignes. Oui je fais partie du système, oui je le dénonce, comme on m'annonce un 24 décembre que je suis maintenant un producteur de conférences, haut salarié, être important de ce monde chargé de transmettre le savoir sur les télécommunications en FSU, Former Soviet Union, traduction : quelque chose comme Union Soviétique en Fusion, comme les électrons (excusez-moi, j'ai encore trop bu). Ces millions d'habitants, au lieu d'aller en Sibérie pour se dorer au soleil sous le communisme socialisme, auront maintenant un téléphone mobile dans la nouvelle ère capitaliste. La vie est une grosse blague, une *gross joke*. Et il n'y a rien que je puis faire pour contrer ça. Ce qui est faux, mais je ne reviendrai pas là-dessus. Je me laisse plutôt bercer au son de la musique et de ma future BMW qui fera son entrée dans ma cour ce mois de mars.

On ne comprend jamais l'ironie et c'est drôle. C'est drôle plutôt que triste, parce que je me fous de tout et de tout le monde. Leurs petits principes à la noix, leur philosophie révolutionnaire, leur Jésus-Christ Roi qui revient en ville à chaque 25 décembre sous l'aspect d'un Père-Noël Santa Claus inventé par Coca-Cola Ltd ®©™, marque déposée de Coca-Cola Ltd ®©™ (c'est vrai, regardez vos archives).

Au moins je l'affirme haut et fort, I am a bloody success ! Intelligent à mort, qui a dû attendre toutes ces années pour arriver à quelque chose d'acceptable. Mais je ne vais pas changer mes idées, c'est pourrir et dégueulasse. Je me méprise mais j'accepte mon enfer pour faire plaisir à mon poupa qui doit s'en foutre royalement de toute manière. Mais ça je

ne suis pas sensé le savoir. Mon drame s'est passé durant mon enfance, je suis maintenant carrié à vie, carriéré à vie comme producteur de conférences (en FSU business).

God ! Ma bouteille de Pernod Hex est vide, bof, maintenant je peux revenir sur terre, je ne travaille plus pour eux. Voilà une belle canne de bière Stella Artois, Belgium trois médailles, pour me satisfaire. La vie est belle. Où est ma BMW ? Je la veux maintenant, maintenant, maintenant ! Ma nouvelle obsession, il en faut toujours une, souvenez-vous, motivation à l'existence.

Je suis déjà endetté pour l'équivalent de trois maisons pour mes études, mais ce n'est pas grave, une voiture de plus ou de moins à mon nom, peu importe. J'oublie que je suis un immigrant illégal en terre promise. Tout crédit m'est instantanément refusé, même si j'étais légal ce ne serait pas mieux. Il faut avoir habité au pays au moins 25 ans, avoir habité et possédé un appartement pourri pour au moins dix ans et avoir un salaire convenable, c'est-à-dire un salaire inaccessible.

Je ne peux même pas avoir une ligne téléphonique, pire qu'en Russie. Détails. Je n'aurais qu'à m'adresser à la mafia, ils me fourniront tout ce dont j'ai besoin. Papiers, passeport, cartes d'identité, téléphone mobile. Il faut savoir s'organiser en ce monde moderne ! J'ai déjà, enfin, mon ordinateur portatif et mon numéro de télécopieur, Mél., Multimédia, jeux d'aventure Sierra, je suis enragé. Par ces détails je me sens fort, inébranlable, partie intégrante de ce monde et j'arrive à oublier que c'est secondaire. Popstarz reviendra bientôt dans ma vie, ce club où j'ai passé les deux dernières années à écouter la musique Indie.

Et voilà, je vous ai tous perdus. Dieu merci, le contraire m'aurait surpris. Je n'écris pas pour les grands-mères en manque de sexe, qu'elles meurent celles-là. Je n'écris même pas pour une nouvelle génération, qu'elle meurt celle-là. J'écris pour le Saint-Esprit, une œuvre chrétienne grandiose où la beauté nous prend par les tripes et tue à la dernière ligne. Tue de sublimité subliminale sublime, c'est ça la christianité (chrétienté ?).

Je suis encore saoul, alors je puis dire n'importe quoi. Un anarchiste, cela je suis, incontournable, inébranlable, c'est foutu. J'ai beau me cacher sous des derrières d'éclectismes, je ne suis qu'un foutu anarchiste prêt à tuer tout le monde. Et c'est tout ce qu'il mérite le monde ! Crevez mes amis, vous le méritez ! Ai-je dit Stella Artois ? Il n'y a que de la Budweiser dans le frigidaire. De la Budweiser donc, cela est. Ma vie, ma débauche, mon ivresse, ma

folie, ma fortune ! Allez tous au diable ! Toi la grand-mère sur la gauche avec tous tes principes, toi la mômman de famille crispée qui ne sait plus rien voir, toi le littéraire littéraire intellectuel intelligent pourri, toi le journaliste critique dans ton projet de destruction subtil qui anéantira l'univers entier, toi au premier plan (hopefully).

Ceci n'est pas une œuvre sur l'anorexie qui sera numéro un sur le New York Times, et Dieu sait ce que ça rapporte, c'est une œuvre anti-révolutionnaire sur les antiparticules qui n'existent pas dans ce monde. C'est assez concret pour qu'un enfant le comprenne, trop compliqué pour Monsieur tout le monde qui mange à pleine pochetée ses Big Macs à la station de train Waterloo à 11h15 du soir. Plus spécifique que ça, on meurt. Une autre cigarette, une autre Budweiser, trois chats sur mon dos qui miaulent pour de la bouffe, c'est mieux qu'un Harry au milieu de la table, bien cuit et sec (le jus a servi pour la sauce). Mes sinus sont enfin débloqués (un sinus ou une sinus ?) grâce à mes Sinutab (un Sinutab ou une Sinutab ?) vieilles de trois ans emportées du Canada lors de mon départ pour Paris. Paris, Ô Dieu, je n'aurais jamais dû le mentionner. Mais vaut mieux être un immigrant illégal à Londres qu'à Paris. Ils sont un peu trop paranoïaques en France. Ah, Paris... qu'est-ce que je fous à Londres ? Paris c'est l'univers. Les bulles et les burps qui composent chaque être. Qu'est-ce que je fous à Londres...

Calmons-nous. La vie commence ou se termine, peu importe. Paris, Londres, Jonquière, quelle importance. Je suis hors de ce monde de toute manière. Jean-Paul Sartre est mort, et les autres aussi, Dieu merci. Édith Piaf vit encore, mais ça c'est autre chose, une névrose dont il faut me guérir. Don't you dare to cure me from that. J'ai rencontré Sherlock Holmes sur Baker Street, don't you dare to cure me from that. Je ne recommencerais pas avec mes théories, mais... elles servent ma névrose. Une autre cigarette, une autre Bud, mon Dieu, il n'y aura donc pas de fin ? Je ne veux pas terminer ce livre. Je pourrais le continuer jusqu'à la fin de mes jours. Je le continuerai en fait, sous un autre nom. Le Noël Chrétien par exemple. Que je suis triste. Je mérite la mise à mort immédiate, si personne ne s'en charge, je m'en chargerai. J'en parle tellement, que ce serait surprenant que ça ne finisse pas comme ça. Au moins tout le monde aura été prévenu. Ce sera plus facile pour fermer le dossier. Je fréquente la vermine, ce pourrait être un meurtre, mais personne ne le verra et c'est peut-être mieux ainsi. Il faut garder le peuple ignorant de tout ce qui se passe dans ce bas monde.

En arrière de ces titres à tout casser qui ne veulent rien dire mais qui en fait disent tout. Eh mômman, ton fils est producteur de conférences à Londres, dans le plus posh endroit qui puisse exister, Cavendish Square, mais si tu savais à quoi ça ressemble, tu pleurerais et ce serait bien mérité. Le prix à payer pour le succès et la réussite. Parce que tout a un prix. Même de promener le chien dans le parc, un prix incalculable. Laissez-moi voir... trois heures à promener le chien plutôt que de téléphoner Ms Pac Man à venir parler à la conférence X à l'Olympia de Londres qui attirerait 25 clients à 1,700 livres chacun... incalculable. Une autre bière ! Vite ! Incalculable...

Il y a tellement de fumée dans ce salon, qu'on se croirait à Jonquière, où les papeteries et les alumineries détruisent la vie de chacun sans que personne ne s'en plaigne (eh, il faut bien que l'économie roule !). Mes poumons sont morts à ma naissance, j'en crie de joie. J'ai l'air de m'en plaindre, mais je crie de joie (eh, il faut bien que l'économie roule !). Ma sœur s'en est payée une maison, à cause de cette aluminerie. Elle l'a perdue faute d'un bon avocat et d'un peu de bonne volonté, mais ça c'est une autre histoire, la réussite sociale de ma sœur ingénieure, la réussite et la fierté de la famille que l'on retrouvera morte bientôt faute d'avoir regardé à ses vraies passions. Et qui se mordra de culpabilité ? Moi. Parce que je suis de l'autre côté de l'océan plutôt que d'avoir ma sœur dans mes bras chaque jour dans la neige et la slush de Jonquière. Slush : Neige mêlée au sel qui détruit les nouvelles voitures de l'année, quelle misère. Vaut mieux les ranger dans le garage pour tout l'hiver, et appeler Opération Nez Rouge lorsque l'on a trop bu. C'est en principe gratuit, sauf que si on ne paie rien, on est cheap à mourir et on ne mérite pas de vivre.

Ah, les charités d'aujourd'hui. Cinquante livres cette année au RSPCA sauverait Antoine, Jérémie et Antonia qui ont tous été battus à mort par des parents monstrueux qui ne méritent pas de vivre, encore une fois. À les entendre, personne ne mérite de vivre. Au moins je suis direct, je le dis, personne ne mérite de vivre. Sauf lorsque je pense à ma famille dans le fond de Jonquière, qui passe encore un Noël sans moi, alors que je le passe avec une bande de drogués. Ça fait mal, mais ça ferait peut-être encore plus mal d'être là à fêter la Noël en famille. C'est ça la vie. Je déraile complètement. Mais c'est la faute à Jésus-Christ, il n'avait qu'à ne pas naître le Christ. Pas de Noël, pas de cadeaux, pas d'endettements, pas de capitalisme. Un monde de rêve, mais n'en croyez rien. Il n'y aurait que Karl Marx pour remplacer

tout ça, et on sait ce que ça vaut. Pardon, j'ai encore trop bu. Je ne devrais pas cracher sur Marx enterré à High Gate cemetery, ça m'a coûté six livres pour voir son tombeau que je n'ai même pas su distinguer à travers le reste de la marmaille enterrée là-bas. Too bad pour Marx, crève en paix old chap, si tu savais ce qu'on a fait de tes belles pensées, tu en mourrais de honte. Mais ce n'est pas à moi de dire cela, ai-je dit cela ? non, ce n'est pas moi, c'est l'alcoolique en moi qui parle. Dieu merci je puis encore me cacher derrière ça. More music, Tori Amos, voilà, ça va déjà mieux.

Ce chat, ce stupide chat qui surveille tous mes faits et gestes, je suis à la veille de l'écraser sur le mur. Comment un stupide chat peut nous faire sentir coupable, va au-delà de ma compréhension. Mystérieux monde. Que je suis cynique, c'est là où j'en suis, où j'en serai. Le plus haut je vais, le plus cynique je deviens. Ce doit être une malformation de naissance. Tout le monde le sait, tous les enfants pouvaient le reconnaître lorsque j'étais jeune, j'en ai suffisamment souffert pour reconnaître que je suis difforme. Quelqu'un qui n'aurait jamais dû naître. Un monstre comme on en rencontre un par classe. Celui que l'on ridiculise, que l'on bat, que l'on rit à s'en tordre lorsque le ballon touche le plancher plutôt que le cerveau. Ah, ils le savaient, mais moi je l'ignorais. Je croyais plutôt que j'allais leur prouver le contraire, que le ballon allait toucher le plafond plutôt que le plancher, mais il n'y a rien de la sorte. Ils avaient tout à fait raison. Je n'étais qu'un monstre d'intellectualité qui attendait de naître mais qui n'a jamais existé.

Je croyais être mieux qu'eux, mais ils seront toujours mieux que moi. Quand bien même leur idéal ne serait que de fonder une famille en une belle petite maison de brique blanche à trois étages. C'est là toute la réussite sociale, qu'ils ont tous atteinte et que je n'atteindrai jamais. Il en faut tellement pour arriver à dire ça, ce n'est pas croyable. Il faut être saoul pour arriver à affirmer ça. Là où il n'y a plus que la vérité, où les mensonges de notre existence tombent enfin. Je ne vauds rien, et eux au moins ils valent un peu plus que rien. Ils ont donné naissance à des petits monstres qui composeront la société de demain, à répéter leur propre histoire que j'ai si longtemps méprisée.

Cette fille qui s'appelait Princesse, je la voulais pour la simple raison qu'elle représentait tout. Déjà à 12 ans elle couchait avec les vieux de 18 ans, et à 17 ans elle avait déjà un enfant du plus bel homme de la ville. Comme je la plaignais et que je l'envie aujourd'hui.

Comme j'aurais détruit sa vie à prétendre l'aimer alors qu'elle n'était qu'un symbole de la normalité pour moi. J'aurais prévenu son enfantement alors qu'elle n'était qu'une adolescente elle-même, mais quelle erreur cela aurait été. Alors même que son mariage hypothétique n'a probablement jamais eu lieu et que j'ai cru apprendre que sa relation était déjà finie avant même qu'elle n'ait 20 ans.

Je ne devrais pas parler de tout cela, tout ce que je me souviens en fait c'est que sa meilleure amie avec une sœur qui était la meilleure amie de ma sœur et que cette meilleure amie avait un poisson rouge, aussi gros que son bocal et qui a vécu au moins trois ans dans ce misérable environnement. Vivre aussi longtemps, alors que nous ne sommes qu'un poisson rouge ne peut signifier qu'une chose, qu'ils disaient: ce poisson rouge est le plus heureux des poissons rouges du monde, dans son ridicule petit bocal aussi grand que lui. Tous les autres poissons rouges que nous connaissons meurent dans les six mois et il faut les jeter dans la cuvette, là où ils finissent tous, les pauvres. Oh certes, ce poisson rouge était tellement heureux comparé à moi, cela est indescriptible. Il est tout de même mort après trois ans, et moi je souffre encore, dans mon bocal qui s'appelle Londres, et qui s'est jadis appelé Paris. J'ai changé de bocal, mais rien n'y fait. Je ne suis que ce poisson rouge dont la nourriture empoisonne l'univers. C'est souvent la raison que l'on donne lorsqu'ils meurent. Trop nourris ou pas nourris du tout. Personne ne saurait dire, les deux semblent conduire à la mort. Qu'est-ce que je radote, parler de poissons rouges, dans un livre qui s'appelle... ça y est, j'ai oublié. Ça n'a pas d'importance. Je débloque. Avec mes sinus, ce beau mot qui ne signifie rien, vaguement une référence à ce qui connecte mon cerveau à mes yeux, mes oreilles et mon nez. Une simple petite déconnexion et voilà, je n'existe plus. La vie est aussi simple que la maladie. On crève et c'est tout. Ça peut prendre des années, ou une heure. Vaut mieux une heure que des années à souffrir l'enfer de la maladie. Je déraile encore. Vous saviez que ces poissons rouges ont un nom scientifique tout à fait extraordinaire dont je n'ai aucun dictionnaire pour me fournir le nom ? Je déraile encore.

Je me suis encore endormi sur ce divan en décomposition, j'arrive encore à taper. The Cranberries, Suede et Portishead en arrière-plan. Lorsque je dis que je ne vauds rien, c'est là où j'en suis. Aucun titre ne changera rien à ça, je doute d'ailleurs embarquer dans ce bateau au mois de mars. Ma cigarette m'a brûlé la main et le divan. Misérable.

J'ai dû dormir un bon deux heures, mais je ne suis pas mort encore. Je dois terminer ce que j'ai commencé. Trois heures du matin, mais c'est relatif, sinon que je ne dors plus. Sauf entre deux paragraphes et trois chats burmeses dont les ancêtres ont gagné tous les concours à l'Olympia, centre des expositions. Et ceux-là auraient tout raflé, si l'on avait eu le courage et la vanité nécessaire pour les emporter jusque là. Mais voilà, on les jette dans le mur et c'est tout. Le fait qu'ils valent si cher nous arrête un peu, mais à peine. Quelqu'un devrait appeler la RSPCA, protection pour les enfants ou les animaux, je ne sais plus, mais ils éprouveront de la difficulté à prouver qu'on les jette dans le mur. On pourrait toujours se justifier, ils nous sautent dessus lorsque ce n'est pas le temps, lorsqu'on est en pleine crise existentielle, lorsque l'on se questionne sur la vie et la mort, qu'on pense à se suicider le fusil en main, les voilà qui nous ronronnent ça comme si c'était le temps des fêtes et qu'il faille célébrer le nouvel an. Pauvres créatures de Dieu qui ne comprennent rien à la misère humaine.

Le plus gros est notre cerveau, le plus difficile est l'existence. Je capote littéralement, à trop penser, on arrive à dire n'importe quoi et au moins c'est un soulagement à l'existence. J'ai encore un peu d'humour à offrir, ou d'humeur comme disent les Anglais lorsqu'ils essaient de dire humour. Salaud, lorsqu'ils essaient de dire salut, crève lorsqu'ils essaient de dire je t'aime. Comme c'est relatif la vie.

Est-il nécessaire de dire que j'en suis maintenant au Champagne ? Le bouchon m'a rebondi dans le front, comme d'habitude. Aussi sérieux que j'aurais voulu l'être au départ, voilà les récits pour buveurs attardés. Ça me donne envie de vomir, pour toutes les connotations que ça peut prendre. Demeurons sérieux. J'essaie d'établir une nouvelle philosophie que diable, basée à même la vie moderne qui résonne comme l'ancienne, et même, qui sonne comme celle qui n'a jamais existé. J'arrive toujours à être profond, mais plus maintenant, ça ne fonctionne plus. Je suis hors de ma tête, hors des sentiers battus ou au contraire, je me morfonds dedans. Ainsi il n'y a rien de nouveau sous le soleil. C'est dans la Bible. Je ne vous citerai pas les versets, trop de gens connaissent déjà ceux auxquels je fais référence. C'est dans l'Écclésiaste je crois, ça sonne comme l'Éclectisme. Comme c'est triste de pouvoir ainsi citer la Bible chrétienne de mémoire. Come on, sort yourself out ! Tant qu'à être névrosé, soyons-le jusqu'au bout.

Est-ce que Dieu va m'aider dans ma nouvelle vie à succès ? J'ai reçu la lettre de mon nouvel employeur, heures de bureau de 9h à 5h30, bien qu'il soit nécessaire d'excéder ces heures de temps à autre dû à la pression du travail. Voilà, ils en ont après ma capuche, ils vont m'écraser la tête sous un marteau-pilon à cause de la pression du travail. Une période probatoire de six mois à £17,000 per annum où l'un côté comme l'autre peut briser le contrat après une journée. Après six mois on révisé mon salaire et si ma première conférence rapporte exactement le montant qu'ils ont dépensé, j'ai un salaire de £21,000 per annum et c'est un mois qu'il me faut souffrir pour me débarrasser d'eux. Après un autre trois mois, mon salaire peut devenir £25,000 par année, trois mois de notice, plus les bonus de chacune de mes conférences à succès. Vingt jours de vacances, dont trois jours doivent être pris entre le 24 décembre et le 2 janvier et deux semaines durant juillet ou août. Ils réussissent très bien à me faire oublier, avec tous ces chiffres, ce que va être vraiment ma vie quotidienne, un enfer.

On n'offre pas tant d'argent par plaisir, à chaque vingt jours j'ai à monter toute une conférence à moi seul. Si bien qu'après 60 jours j'ai trois conférences non terminées sur les bras et c'est la panique absolue. Mais il y a un côté excitant à cette médaille, de l'argent, de l'argent à pochetée ! Mais comment pourrais-je en profiter si je travaille sans cesse ces heures supplémentaires ? C'est la question. La seule qui compte. Puisque lorsque j'aurai ma BMW, je n'aurai plus d'argent et je travaillerai donc à pourvoir une voiture que je n'aurai même pas le temps de frotter. Je peux toujours me prendre un chauffeur, il la frottera pour moi. Comme la vie est belle ! Happy New Year !, comme ma nouvelle directrice de conférences dit si bien dans sa lettre datée du 24 décembre.

Dieu que je vais souffrir, pourtant j'ai enfin atteint le sommet, l'emploi de rêve, le salaire de malade, la haute société dans les hôtels de luxes et les salons de conférences arides. Si je ne m'endors pas dans les estrades, tout ira bien. Par principes je devrais retourner dans les

égouts de Londres, mais je vais entrer de plein fouet dans une réalité différente mais tout aussi complexe et problématique. Je n'aurai que changé le mal de place. L'argent ne vaut rien, doublez mon salaire, ça ne me fait pas un pli. C'est l'enfer qui accompagne le tout qui compte. Le taux de suicide chez les producteurs de conférences est élevé, et l'argent ne réglera rien à ça. Je suis donc loin d'être sorti du bois, d'autant plus que l'anglais m'est une deuxième langue et que je le parle comme une vache folle saoule.

Ô Dieu, aidez-moi ! Vais-je changer ma vision du monde maintenant que j'en ferai définitivement partie ? Vais-je vivre en contradiction avec moi-même et devenir dégueulasse comme les Peace and Love Yuppies des années 60 ou 70 qui sont tous devenus des PDG après avoir tout fait pour dénoncer le système ? Pourquoi pas, ne vis-je pas dans un monde éclectique inexplicable ? Je ne vais pas me cacher dans les arbres, ou les tours à bureaux américaines, je vais sauter là-dedans à deux mains, une grenade dans chacune. Attachez-vous, un alien arrive en ville, Cavendish Square, le coin de Londres le plus posh (chic) qui soit, en plein centre d'Oxford Circus, un vrai cirque, apportez les éléphants au milieu, on va danser la lambada sur les télécommunications russes ! Il ne reste qu'à espérer qu'une soucoupe volante vienne à ma rescousse avant que je n'arrive au centre de Londres en mars. Je ne vois pas qui d'autre pourrait prévenir cette erreur de ma vie.

Je vis dans un monde mécanique. Tous ces bras, ces jambes, ces robots qui s'avancent vers moi et qui parlent mécaniquement de tout et de rien, informations reçues depuis quelques années déjà, un univers vide et artificiel. Construit par je ne sais qui, peu importe. Des oiseaux mécaniques également, je les ai vus, leur squelette après qu'un chat soit passé. Belle construction, que ce petit paquet d'os arrive à cuire comme une machine sans raison. C'est ma vision du monde et personne ne peut la contredire. Et moi, préprogrammé à répondre, je réponds blablabla à leur blabla. Tout le monde est satisfait, la machine fonctionne, elle répond blablabla. C'est simple, et ça semble pourtant complexe. J'en ai entendu plus d'un s'extasier devant la machine : c'est tellement complexe, extraordinaire, juste l'œil est tellement compliqué, c'est la preuve que Dieu existe. Eh bien, ça ne leur en prend pas gros. Mais je dois admettre que Dieu existe, celui qui a inventé ces machines sans âme, machines qui ont cru identifier une âme à l'intérieur d'elles-mêmes. Voyez comme tout est relatif. Moi je ne vois rien, je réponds blablabla et c'est tout. Je ne m'en vais pas inventer

toute une théorie sur la relativité ou sur les réminiscences qui feront que je reviendrai sur terre en tant qu'oiseau ne pouvant dépasser la vitesse de la lumière, non mécanique celle-là, parce qu'il a une âme. Oh non, pardonnez-moi, ceux-là n'ont pas d'âmes. Qu'est-ce que je dis. Ils ne sont que machines je crois. Peut-être ils communiquent entre eux, mais c'est par une âme universelle globale qui englobe tous les oiseaux de même race de l'univers, ou du même clan. Qu'est-ce que je dis. On peut maintenant voir clairement combien ignorant je suis. Et ceux qui le verront seront encore plus ignorants que moi, par le seul fait de dire que je suis ignorant. Car ils ignorent combien je suis ignorant, ce qui fait d'eux des ignorants.

Je joue avec les mots, seulement pour prouver qu'en fait ils ne sont que des concepts et qu'on arrive à dire n'importe quoi avec eux. Et dans le fond ça ne veut rien dire. C'est déjà bizarre que l'on puisse parler autant pour ne rien dire, comme moi, mais aussi je le constate dans le pub du coin de la rue tous les vendredis. Ça parle avec beaucoup de vocabulaire, mais en fait, même si on se comprend, ça ne veut rien dire. On pourrait avoir un vocabulaire cent mille fois plus grand, et ça ne voudrait rien dire. J'envie ces philosophes qui au moins en leur temps pouvaient s'exprimer. On les appelle encore philosophes. Aujourd'hui ils n'ont plus le droit d'exister puisque tout mot ne veut plus rien dire. On a déjà beaucoup de difficulté à comprendre ce que veut dire le mot âme lorsque Platon l'emploie, aujourd'hui on ne court plus de risque. Le mot cœur ne signifie rien, aussi simple que ça.

Alors, pour le petit philosophe endurci qui existe encore, il ne lui reste plus (il car les femmes par définition ne font pas de philosophie, en tout cas je n'en ai étudié aucune après mes quatre années universitaires), il ne lui reste plus qu'à inventer la théorie finale : L'Éclectisme. Qui lui permet de tout dire sans rien dire, de ne rien dire en disant tout à la fois. Sans avoir rien à prouver, il peut parler de la pluie et du beau temps, et encore, la météorologie est insignificative. Il est donc libre, ou plutôt condamné, à parler de n'importe quoi afin d'établir sa philosophie.

Alors voilà, l'éclectisme est né et mourra peut-être bientôt, mais on s'en fiche. On en aura retiré tous les bénéfices avant sa mort. C'est ce qui compte et c'est ce qui a toujours compté. Comme le fromage, plus c'est pourri, plus ça plaît, aux Français du moins. On devient riche et respecté à s'inventer toute une industrie, et c'est tout. Ça aussi c'est à remettre en question.

Ma vie n'a aucun sens, surtout pas ici sur papier, non plus dans ma tête. Je viens encore de m'allumer une cigarette, encore de m'ouvrir une bouteille de Pernod Hex Wired, a drink with an added buzz, d'un bleu éclatant, et cela résume toute mon existence. Rien d'autre. Je crois habiter Londres, mais je suis à Paris comme je ne suis nulle part. Tout se passe dans ma tête et je ne suis à Londres qu'au moment où je m'arrête et que j'y pense. Ah oui, j'habite Londres. Ah oui, je suis sur une boule qui tourne dans l'espace, oui, celle-là un peu à droite, ou à gauche, ou en haut, peu importe, qui tourne à cette vitesse je crois, mais j'ignore ce que ça veut dire, je ne puis conceptualiser ce qu'est la vitesse et plus particulièrement la vitesse à laquelle cette boule continue sa trajectoire dans l'espace.

Je m'invente des mondes parallèles, d'autres dimensions et plans existentiels pour éviter de trop songer à l'univers social qui détient une vérité impossible à comprendre. Je me suis jeté dans les mathématiques pour appuyer mes thèses et mes analyses, pour justifier une logique à tout casser, mais le lendemain, alors que le Pernod a terminé ses effets, la logique a disparu avec le temps. J'ai affirmé alors ne plus être, n'avoir jamais été ni dans l'espace ni dans le temps. Le monde de l'imagination prenait le dessus sur un corps mécanique muni d'un cerveau, qui ne serait autre qu'une machine comme l'on construit si bien l'équivalent avec un ordinateur et quelques programmes complexes ou simples avec des paramètres bien définis. Un ordinateur est maintenant capable de penser comme moi, d'avoir l'impression d'exister, de me causer tous les maux de tête du monde. Mais tout cela c'était encore abuser les concepts et les conventions que l'on a si bien élaborés au cours des millénaires.

Dans ma prétention j'ai remis en question Aristote, Socrate, Platon, Descartes, Rousseau, Voltaire, Montesquieu, Marx, Sartre, Barthes, Freud, Einstein, Dieu et compagnie et je ne m'en sens que mieux. Libéré si je puis dire. Alors même qu'être libre ne signifie plus rien. On m'a jugé trop jeune et désinvolte, drogué et alcoolique, et cela aussi ne signifie plus rien. Enfin, je suis l'auteur d'une œuvre qui exclue l'œuvre. Qui s'affirme n'avoir aucune raison

d'exister et d'être futile et inutile, comme le reste de l'univers. La mort et la vie, des idées construites à oublier. Souffrir pour des idées et des concepts, c'est doublement souffrant.

On ne m'aurait jamais dit ce qu'était la mort, que je n'aurais jamais pu y penser une première fois. J'aurais eu l'impression de la constater, peut-être, mais cela ne m'aurait rien dit, je n'en aurais rien retiré. Tout ce que j'ai eu l'impression de constater, ce n'est qu'un univers éclectique qui ne veut pas ou ne peut pas être expliqué ni en théorie ou en pratique. Sans mathématiques et les formules explicatives de son fonctionnement, sans philosophie ou courant de pensée fantastique.

Peut-être n'avais-je aucune intention au départ d'embarquer dans un tel bateau ou un tel constat de l'univers, mais c'est là où ça m'a mené. Nulle part. Je n'ai aucune idée du jusqu'où cela pourra aller, mais certainement nulle part. La logique n'explique rien, la logique est illogique si l'on peut dire. Les prémisses sont toujours fausses, sauf en convention. J'ai vu une soucoupe volante étant jeune, mais aujourd'hui cela n'a plus d'importance (et cette soucoupe allait plus rapidement que la vitesse de la lumière, et les effets étaient intéressants à observer : une série de soucoupes est apparue formant un L à angle droit, instantanément... mais aujourd'hui cela n'a plus d'importance). J'ai dû rêver, comme j'ai rêvé tout le reste, à m'inventer une existence qui n'a jamais existé.

L'expérience que je n'ai jamais acquise et l'expérience que j'ai acquise, tout cela n'est que du blabla. Je ne m'en attriste point, je constate, alors que constater n'est plus de mon vocabulaire. J'ai perdu mon vocabulaire au fil du temps alors que le temps est une invention. Je ne puis plus rien dire. Mais je ne puis plus rien accepter non plus de personne. Tout ce qui est dit en ce monde est aussi vrai que faux. Car si ce monde existe, ce n'est que dans l'éclectisme. Un autre concept à oublier.

Mon premier business trip est devenu l'histoire de Jésus Christ à Dublin. Le premier jour j'ai accompli des miracles, le deuxième jour on m'a crucifié sur la croix, le troisième jour je

suis revenu d'entre les morts pour rebâtir mon royaume, ailleurs qu'à Brentford. Ce voyage à Dublin est devenu un cauchemar parce que j'ai trop bu le premier soir et tout le monde en parle. J'ai tellement honte, paraît-il j'ai attaqué un grand directeur dans les toilettes et tout le monde imagine le pire. On vient de me m'avertir de ne plus me saouler, je veux mourir de honte. En plus, je le déteste tant ce directeur parce qu'il me prend pour un jeune con. Il me traite comme de la merde parce que je cherche mes mots lorsqu'il m'arrive de parler avec un directeur impatient comme lui. Je pense l'avoir crié à tout le monde qu'il me fait chier ! Je suis surpris qu'ils ne me mettent pas à la porte, ça réglerait bien des problèmes. Plusieurs m'ont dit que j'étais "hors d'usage" et mes deux patrons m'ont emmené dans un coin pour me mettre en garde.

Je suis comme Doctor Jekyll and Hide, au travail je suis toujours très sérieux et inaccessible, mais sur la boisson je crie, je saute, j'attaque, la vérité déborde de partout, j'affirme ce que je pense haut et fort. Il faut que j'aille m'excuser au directeur, eh bien qu'il soit si facile de le faire, je crois que je vais me prévaloir de ma liberté de ne pas m'excuser. Qu'il aille au diable ! Dans quatre jours je vais leur annoncer que c'est la fin et au lieu d'attendre mars avant d'arrêter, je finirai mon emploi avant la fin du prochain mois.

Je suis obligé d'y aller ce soir, j'ignore comment je vais faire, mes yeux se ferment tout seuls. Je me suis accusé d'immaturité devant mon patron et ça m'a heurté. Lorsque je me suis réveillé ce matin je me suis senti soudainement tomber 12 étages, et là j'ai compris l'enfer dans lequel j'étais. Pourtant cela aurait pu être un rêve. Tout allait si bien pourtant. J'étais responsable des présentations de tout le monde, dans mon propre ordinateur à cause de la vitesse à laquelle les images apparaissaient à l'écran, et toute la nuit précédente j'ai travaillé là-dessus sans dormir. Tout était de travers, rien ne fonctionnait dans toutes les présentations de ces directeurs, instantanément je les avais tous dans ma poche aussitôt qu'ils eurent terminé leur discours. Sans compter que j'ai tout installé et que chaque fois que quelqu'un commençait une nouvelle présentation c'est moi qui se chargeais de tout télécharger. J'ai été la vedette de la journée, on m'a donné une bouteille d'Aberlour 16 Years Old comme récompense, tous unanimement m'ont mentionné et remercié publiquement au lunch lors des discours d'animation. On m'a applaudi six fois et on a demandé un discours. J'ai donc dit qu'il était inutile de faire tant de bruits, que je n'avais qu'appuyé sur

des boutons. J'ai ajouté que j'acceptais la bouteille parce que j'aimais le Whisky Aberlour, pas parce que je la méritais. On m'a chaudement applaudi.

Et j'ai tout détruit, c'est presque instantané, dès que je réussis à faire mes preuves. Je parlais publiquement de ce directeur, le qualifiant de trou du cul alors qu'il était là et qu'il m'entendait ! Croyez-vous que l'alcool est enviable dans de tels moments ? Et je me souviens à l'instant de l'histoire avec une autre employée que je courtisais, semble-t-il, et c'est encore plus grave que je ne le croyais. On dit que je lui tenais la jambe. Je croyais que c'était les rumeurs malveillantes, mais maintenant je pense que c'est l'employée elle-même qui s'est plainte. Je pense qu'elle s'est sentie attaquée alors que bien sûr il ne saurait en être question. Il est vrai qu'à s'asseoir en petit bonhomme, on manque d'équilibre... je n'aurais jamais dû venir à Dublin.

D'ailleurs je m'emmerde royalement parce que l'on ne voit jamais la ville, même que l'on reste enfermé de 7h le matin jusqu'à minuit le soir. Il est bien que je reste ce week-end, je pourrai voir la ville. Mais en ce moment j'aimerais bien juste partir immédiatement. J'ai la certitude que je vais perdre connaissance aujourd'hui, je me sens trop malade et mort. Je viens juste de tourner, je crois que j'allais vraiment m'évanouir. J'entends mon nom dans tous les coins, ils ne parlent de rien d'autre. Et moi qui essaie de passer inaperçu et professionnel, je n'ai réussi qu'à faire tout à fait le contraire. Plus je me souviens la veille, plus il m'est difficile d'aller m'excuser au directeur. Il sait très bien ce que j'ai dit et ce que je pense de lui. Ça fait très hypocrite d'aller m'excuser et j'ai peur qu'il en profite pour me remettre à ma place avec quelques petites phrases aiguisées que seul un directeur peut se permettre lorsqu'il s'adresse à une de ses brebis.

Sans mon succès d'hier, je serais à la rue, à Dublin, sans billet de retour pour Londres. Ils auraient pu se demander pourquoi un employé temporaire avait été emmené à Dublin pour insulter tout le monde, dont un grand directeur, alors que c'est contraire à toutes les politiques internes de la compagnie. Quand mon patron m'a lancé sérieusement qu'il fallait que l'on parle, je savais ce que cela voulait dire. La dernière fois que j'ai entendu cela c'était à Bruxelles et c'est la journée où je leur ai annoncé mon départ pour Londres. J'étais prêt à lui lancer au visage, comme une gifle, que ma lune de miel avec Pernod était terminée, que je quittais la compagnie.

Je suis encore plus dans le trouble que je ne le croyais. Ma patronne qui n'allait pas utiliser l'ordinateur a décidé de l'utiliser et a senti le besoin de mentionner à la foule que c'était moi qui avais fait la présentation. Je ne crois pas que ça va changer quoi que ce soit au directeur de savoir que je suis capable de faire une présentation, mais mes patrons directs sont en train de tenter de prouver que j'en vaudrais la peine. Je crois qu'une bataille se passe dans les coulisses, à savoir, le directeur peut-il me mettre à la porte ou non. Je suis le seul exclu de ces discussions intenses sur mon avenir, comme il se doit. S'ils savaient que je vais partir de toute manière. J'ai peur que l'on me mette à la rue sur-le-champ.

Je n'ai plus honte maintenant, je suis d'une autre humeur. Traumatisé peut-être ? Tout semble s'être calmé maintenant. Je suis allé m'excuser seulement parce que ma patronne m'a obligé. Le directeur était radieux et souriant, ce qui était encourageant. Malgré l'orage qui venait juste de tonner. J'ignore tout de ce qui s'est passé dans mon dos, malgré son sourire probablement hypocrite. Demain je leur annoncerai mon départ de la compagnie, et ce sera la misère. Bien sûr ils ne veulent pas me perdre, personne n'a jamais travaillé aussi fort pour eux. À l'aéroport d'Heathrow je discutais avec la femme du personnel et elle me racontait que jamais dans sa carrière elle a entendu autant de bonnes choses à propos d'un employé. Mon patron me qualifie de travailleur miracle ("a miracle worker"), et ça c'était avant que je ne brille à la conférence. Jamais, et je le constate aujourd'hui, en 25 ans et tous mes emplois on ne m'a donné la chance de faire ainsi mes preuves. Et on ne m'a jamais autant lancé de fleurs sans pot. Et toutes ces récompenses, c'est tellement bien pour l'ego et la vanité propre que ça effraie. Si l'autre secrétaire en congé de maternité que je remplace avait été encore là, c'est elle qui aurait fait les présentations, et la personne responsable dans le département technique aurait fait le reste. Personne n'aurait eu de grands mérites. Chanceux j'ai été d'y passer la nuit de A jusqu'à Z parce que l'autre du département technique était malade. Mais je me demande si cela va changer quoi que ce soit à ma vie.

Je suis en ce moment au Johnnie Fox's Pub, un des plus célèbres pubs de l'Irlande, où j'ai vu des danses et des chansons irlandaises. Je suis le seul à ne pas avoir bu et c'est connu, je suis incapable de prétendre m'amuser. Ainsi c'est écrit sur mon visage que je m'emmerde à mourir. J'ai vu le con de directeur sauter sur le gros PDG pour lui raconter les petits événements d'hier. Il est pire qu'un enfant, il m'a mis toute la compagnie à dos. Un autre directeur

vient juste de venir me parler. Il semblait s'inquiéter du fait que je m'emmerdais. Je lui ai lancé que ce soir je ne serais pas "out of order" et il a ajouté qu'au moins j'écoutais. Le pauvre, il a vraiment embarqué dans le jeu de l'autre directeur. Il a fait en sorte que je reprenne le rang pour que tous nous soyons dociles, alors qu'il n'a pas compris que c'est l'autre directeur qui a un problème, un problème de totalitarisme. "He blew out of proportions" quelques petits événements insignifiants. Il est demeuré tellement surpris que je puisse faire fi de son autorité qu'il s'est épuisé toute la journée à me détruire. Mon patron m'a dit que je devais apprendre ma leçon, eh bien je l'ai apprise. Si on est un directeur, on est puissant et invincible. Si on est un assistant, on est faible et misérable. Et si l'on déroge à cette loi universelle, la nature humaine active les océans pour nous engouffrer. J'ai bien appris ma leçon : ne jamais devenir comme ces directeurs, ne jamais abuser de mon autorité, prévenir toutes ces petites manigances de directeur. Ma démission demain sera une déception pour certains, la victoire pour lui. Eh bien, puisque cet imbécile infantile tient tant à sa petite revanche, sa petite guerre, qu'il la gagne, moi je n'embarquerai pas dans les justifications de la misère. Et s'il veut me confronter à nouveau, je l'enverrai promener. Qu'il aille au diable.

Je les entends crier comme des malades, je suis le seul plus loin, en dehors du calvaire. Ils appellent ça faire comme les Irlandais, mais les seuls qui dansent et crient sont British. Les Irlandais nous regardent découragés. J'appelle ça faire comme on pense à tort que les Irlandais font. J'aurai volé la vedette du premier quarter meeting de Dublin. Le premier jour on ne parlait que de moi pour me vanter et me féliciter. Le deuxième jour on ne parlait que de moi pour m'anéantir, me ridiculiser, m'abaisser pour avoir agi sous l'influence de l'alcool alors qu'eux-mêmes ne sont qu'une bande de saoulons. Le troisième jour on ne parlera que de moi encore une fois : la misérable secrétaire immature va devenir un producteur de conférences mieux payé que nous tous ! Et tout cela me fait vomir... ces titres, cette bataille entre secrétaires, cette histoire de salaire. Cela aura été les trois plus éprouvantes journées de ma vie. Dublin pour vous servir. Jamais je ne pourrai l'oublier. Un vrai tour de force ce directeur manipulateur. Il doit être très convainquant pour avoir ainsi réussi à amplifier des pacotilles au point où une simple secrétaire comme moi devient le point central et le seul sujet de conversation de tous les présents directeurs généraux des trois compagnies ou

subdivisions d'un trois jours à Dublin.

Pour mon malheur, je viens de rencontrer le monstre qui m'a souri et m'a demandé comment j'allais ce soir. Vieux porc, tu peux toujours t'étouffer dans ta victoire de premier niveau, mais c'est moi qui t'ai appris une leçon. Comment en fait je suis si puissant d'avoir ainsi pu accaparer toute l'attention et démontrer à autrui les enfantillages immatures d'un directeur. J'aurai réussi sur toute la ligne. Je viens de lui répondre que je vais très bien, avec un ton de mépris. J'alimente sa crise jusqu'à ce qu'il explose et que le bon sens revienne chez autrui et qu'ils constatent leur erreur. C'est lui l'immature qui utilise sa position sociale pour détruire autrui. Le bon sens est là pourtant, mais il faut savoir respecter l'autorité, et le bon sens prend le bord. Et voilà comment on aliène autrui, comment on rend l'existence éclectique.

52

Comment décrire l'enfer que je viens de vivre ? Je crois que rien ne pourra exprimer ce que je viens de traverser. Ça a été suffisant pour me pomper le sang si fort à partir du cœur que j'allais perdre connaissance. Sans compter les jours ultimes de déprime qui ont succédé à l'événement.

C'était la Saint-Valentin, une journée mémorable. L'amour de ma vie m'a offert deux lapins en chocolats appelés "Kissing Rabbits", avec deux petits cœurs en chocolat au milieu. Cette personne venait d'arriver du travail, elle s'apprêtait dans la salle de bain jusqu'à ce que je vienne poser une question insipide pour découvrir qu'elle ne répondait pas. J'ai ouvert la porte, et quel spectacle ! Sur le banc de la toilette, une cuillère, un briquet, deux petits sachets de papier. Par terre, une seringue, puis la personne que j'aime morte inconsciente qui bave sur le tapis. Overdose d'héroïne. Suicide ? Je ne le saurai jamais. La panique absolue m'est montée, je voulais vomir, cette vision atroce, j'allais vivre avec elle les trois jours suivants, revoyant sans cesse la même scène, les larmes aux yeux, à en vouloir mourir. J'ai sauté sur le téléphone, tenté d'appeler le 911 pour les urgences, sans penser au zéro. Ça ne

fonctionnait pas. Ô Dieu, j'ai cru qu'ils n'avaient pas encore le 911 en Angleterre ! Mais ils l'ont, c'est le 999 ! J'ai téléphoné ses parents, son père était là dans les 10 minutes qui ont suivi. Ils m'ont donné le numéro des urgences et la femme me demandait patiemment toutes les informations. Ensuite elle m'a relégué au service d'ambulances qui était encore plus calme qu'un bureau d'administration contre (pour) l'immigration. L'adresse, à répéter trois fois, le numéro de téléphone, à répéter trois fois. L'âge de la personne en train de mourir, à répéter au moins 10 fois parce que là j'ai explosé : "Bon Dieu ! C'est une question de seconde ! Vous pouvez pas envoyer votre ambulance ?" Mais plus je paniquais, plus l'homme au bout du fil perdait de précieuses minutes à me dire de me calmer. Sans se rendre compte que c'est sa lenteur et son calme qui me tuait. Le cœur m'a tellement pompé, malgré mon jeune âge j'ai vraiment fait un début d'infarctus. Après on a passé en revue les problèmes de la personne concernée et ses allergies. Ensuite il m'a demandé si la personne respirait encore: "I don't know ! And I don't care ! I just want a fucking ambulance ! As fast as you can !" Il m'a fallu aller voir si elle respirait toujours... NON ! Puis soudainement oui. Je suis revenu au téléphone. La personne est-elle sur son dos? Oui. Il faudrait la tourner sur le côté. Bon, d'accord. Voilà, il ne restait plus qu'à attendre, ou l'ambulance ou la mort. Mais pourquoi ? Pourquoi l'héroïne ? Pourquoi là, le jour de la Saint-Valentin juste après avoir fait l'amour ? Pourquoi une tentative de suicide ce samedi soir-là alors que tout semblait bien ? "Oh baby, baby ! Je sais que c'était l'enfer au travail, j'aurais dû comprendre, j'aurais dû voir que ça te rendait malade à ce point ! Tu vas trouver un autre emploi. Ils ne t'auront pas, ils ne te tueront pas, c'est pas vrai !" Là en train de mourir sur le tapis, les jambes n'importe où, la tête toute coincée entre le bain et la malle à linge salle, je venais d'avoir l'idée de changer un peu la position pour un certain confort. Tellement inattendu, une si grande surprise, j'ai été tellement aveugle ! J'avais tous les signes avant-coureurs, mais comment déduire ça ? Comment y penser, le prévenir ? Tout semble tellement absurde de songer à ça avant l'événement. Et ses parents, dans quel état les ai-je mis ? Au-dessus de 80 en plus, ils ont failli y rester également.

Dans ma petite crise existentielle que je décris en long et en large, je n'avais pas su comprendre que les autres autour de moi en étaient au stade final. La seringue, le sang, les évidences sur la toilette, à jamais gravé dans mon cerveau. L'expérience ultime à acquérir.

On n'a pas vécu tant que l'on n'a pas vu ça et que le corps de l'être aimé est là inerte sur le sol. Ça remet tout en question, ça amène une nouvelle dimension à l'existence. On parle de la mort comme d'un concept mort et enterré, puis là voilà dépendante d'une ambulance qui ne viendra que 45 minutes plus tard. Soudainement la drogue c'est fini, du jour au lendemain. Je pourrais consacrer ma vie entière à la détruire, l'anéantir, convaincre le peuple que c'est ce qu'il y a de pire alors qu'une journée avant je la voyais comme ma délivrance, celle qui justement m'aurait emporté au point mort où l'amour de ma vie était à cet instant.

Et je me relis, ces pages, et je parle dans le vide. Je suis si ignorant. Je parle sans savoir, sans comprendre, et vous tous, c'est la même chose. On pourra dire ce que l'on voudra, on n'aura jamais tout expérimenté, nous ne saurons rien de la plus élémentaire des choses. Ce monde ne peut être qu'éclectique, rien d'autre.

Soudainement ma vision de la mort c'était le néant, la non-existence. Mort, oublié, n'existe plus. On vend tout, on enterre dans le cimetière au bout du parc Osterley, on n'y revient plus. Trop souffrant, trop terrifiant. On quitte Londres, on quitte son emploi et ses études, on devient un déprimé permanent qui n'a plus d'existence. La vie le traverse, parfois il sourit, mais revient vite à son mal incurable qui n'a point de solution sinon la mort elle-même. Les plus belles théories du monde n'ont plus aucune signification, à bien y penser, elles n'en ont jamais eue. Qu'y a-t-il après la mort ? Je ne sais pas, je ne veux pas savoir, c'est là et c'est tout, et ce n'est peut-être même pas là. Ça ne devient définissable que par moi, que par mes sentiments, ma détresse, mon illusion. Et soudainement la lumière se fait sur les plus insignifiants détails de la vie. Sur les plus grandes questions, et comme l'on avait tort. Ou raison, peu importe, cela n'importe plus. Une mort c'est la souffrance éternelle, c'est ne plus voir clair, c'est envoyer tout le monde autour de soi dans la détresse, avec raison.

Crevez, vous là-bas avec vos idées stupides ! J'étais le premier à dire qu'il fallait en retirer une leçon, apprendre quelque chose, et certes, je n'aurais pu faire autrement, accoler une autre raison à ce triste épisode. Mais je ne puis pas parler, généraliser, dire ce que tout le monde peut souffrir et comment ils doivent se comporter et agir face à cette mort. Je ne le puis et personne ne le peut.

L'ambulance n'est jamais arrivée, mais j'étais là pour lui parler, la secouer, puis cette

personne inerte a repris connaissance. Elle était méconnaissable, elle ne semblait plus me reconnaître non plus. Je croyais qui si elle avait eu la force, elle m'aurait frappé, qu'elle aurait pu me tuer avec son air de haine. Tous les mots d'amour du monde l'ont ramené à la raison: "Tu ne nous aimes pas ? Tes parents qui t'aiment, moi qui t'aime, et les trois chats dont voici Milou pour te ramener à la vie, te souhaiter la bienvenue, parce que tu étais inerte, la mort, tu sais ?" Mais cette nature humaine ne comprenait pas, elle était enragée parce que son père était là. Il ne s'agissait que d'une dose ordinaire, elle ne comprenait pas qu'elle venait de mourir. Ce n'était donc pas une tentative de suicide, c'est une dépendance à l'héroïne dont je ne savais rien. Comment peut-on être si aveugle ? Deux ans avec l'amour de sa vie sans voir qu'il y a une dépendance à l'héroïne en plein centre ? Et la vie qui s'ensuit, holà, vaut mieux mourir soi-même. "Je ne vais pas te laisser, on va passer au travers, mais je vais avoir besoin d'aide !" Et je me suis mis à pleurer à chaudes larmes, rien ne pouvait plus m'arrêter dans mon calvaire. Oh j'ai tant pleuré. Je venais de comprendre tout l'amour que j'avais vraiment pour cette personne qui m'a répondu : "Oh, merci, merci, c'est tellement important pour moi ce que tu viens de dire, c'est ma seule porte de sortie". Alors que j'étais le premier à dire qu'il n'existait aucune porte de sortie à rien, et à le penser encore. Ma vie est devenue un enfer, une misère qui ne mérite pas l'existence. Et je n'ai qu'une personne qui vend cette héroïne à l'aéroport d'Heathrow à remercier. Chaque jour je m'attends à revoir ce même spectacle, ou pire, revenir du travail et trouver la mort dans les toilettes. Et je suis incapable de conceptualiser toutes les conséquences et où cela m'emmènerait. Partir du pays ? Retourner chez mes parents pleurer alors qu'il n'y a pas de place pour moi là-bas ? Et comment, après presque un an le Home Office m'a finalement envoyé mon passeport par la poste, sauf que depuis un mois je ne l'ai jamais reçu. Ils ont perdu mon passeport ! Tant payer de taxes pour un monde d'incompétence perdu dans sa bureaucratie, même lorsqu'il s'agit d'une ambulance pleine d'incompétents qui n'arrive jamais à ta porte alors que c'est une question de vie ou de mort. Je suis tellement déprimé, aucune philosophie ne me sauvera. J'ai une chatte sur mes genoux et je la plains tellement, je tente de lui expliquer ce qui est arrivé ici cette semaine, mais elle ne comprend rien. Elle ronronne dans toute son innocence. Et j'en arrive à la conclusion que je ne comprends pas plus qu'elle.

Déprimé ces temps-ci, comme la vie va. Que j'aurais moi-même pris la seringue pour m'injecter une nouvelle vie vers l'ailleurs. Au moment où je croyais enfin atteindre des sommets dans mon existence, tout s'est retourné contre moi, tous se sont retournés contre moi. Je savourais plusieurs petites victoires, quatre bouteilles de champagnes pour des futilités, puis on m'a ramené à la dure réalité.

On m'a dit que je n'étais qu'un aspirant à la vie et que cela ne valait rien. Ma vie, mon existence, n'est qu'une frivolité juste bonne à être ignorée. Je suis dans mon droit de me "narcissiser de tout mon saoul", mais que l'on avait encore le droit de ne faire attention à moi qu'à cause de la politesse inhérente aux relations humaines, que dorénavant il faudrait remettre en question ce réflexe de politesse. Il faut établir des barrières, empêcher autrui d'avancer, arrêter la communication, détruire l'humanité. Je ne suis que de la bande passante que l'on m'a annoncé, qui était bien heureuse d'étaler son caca à la face du monde, mais qui mérite d'être ignorée. Il n'existe aucune solidarité en ce monde... et de toute manière je m'en passe volontiers lorsqu'elle ne vient que par politesse de principe protocolaire qu'il faut d'ailleurs remettre en question... "Votre temps serait mieux occupé sans doute à écrire pour de bon." Je me demande ce que cette personne a écrit pour arriver à me lancer une telle chose par la tête. Me faudrait-il lui donner raison ? "Il s'agit de vivre et non d'avoir raison." J'ignore quoi penser.

Trois jours je suis demeuré béat la bouche pendante, à me demander si toute mon existence n'était pas tout à fait vaine. À me débattre avec autrui pour des titres et des misères, le monde de la drogue où aucune porte de sortie ne s'offre à l'horizon. Me battre pour faire reconnaître mon droit à l'existence alors que l'on me refuse même un visa qui m'assure les droits les plus élémentaires établis par les chartes de droits et libertés qui sont bien encombrantes. On voudrait bien juste les contourner, les faire disparaître en un beau feu d'artifice à la face du monde entier. Je ne veux pas d'un monde où il faut imposer le respect des droits et des libertés à l'aide de chartes imposées que personne ne veut respecter. Je ne veux pas

de cette politesse protocolaire qui fait que l'on doit saluer autrui alors que l'on voudrait juste leur chier au visage. Au moins j'apprécie l'honnêteté de cette personne qui ne s'exprime que par prétention. Je dois admettre que son accomplissement personnel est cinquante fois plus volumineux que le mien et sa reconnaissance sociale n'a plus de limites. Mais rien ne peut justifier en mon cœur cette prétention. Surtout si je dois en souffrir trois jours, pour cette remise en place de mon statut social : une nullité sans borne.

On me disait encore dernièrement "The sky is the limit !", ce à quoi je réponds toujours qu'il n'y pas de limite, l'univers serait peut-être une limite, mais on la dépassera, on l'a déjà dépassée. Puis je me retourne et on me crache dessus du troisième étage. Alors je comprends que je ne suis encore qu'au premier étage et que je suis là à affirmer que le ciel n'est pas la limite. De plus, je ne vois pas comment atteindre le deuxième étage.

Mais je rêve pourtant d'univers lointains, d'un monde si éclectique que les concepts de la prétention et des étages pour atteindre le ciel ou autre n'existent pas. Car il n'y a plus de vocabulaire cohérent à ce niveau. Tout devient meaningless. Tout est meaningless. Plus de signification, de signifiant ou de signifié. Une sorte de profondeur comparable peut-être à l'infini de l'espace, alors que cet infini est inconceptualisable.

Je m'impressionne toujours de la prétention d'autrui, elle caractérise une vision de la vie qui reste en surface de la vie. Elle ignore l'univers, ignore de quoi se compose l'homme et sa place dans cet univers éclectique, en attendant de pouvoir mieux l'exprimer, ce que je doute que l'on réussisse à faire, même si l'on découvre une théorie unificatrice du tout. Je ne regrette nullement de vivre en un temps où nous sommes si ignorants pour la simple raison que nous sommes encore plus ignorants que les générations précédentes. Je doute qu'il y ait une quelconque évolution significative de l'humanité. J'ignore comment on calcule cette évolution jugée bien ou mal selon les points de vue, mais je ne vois rien de mieux ou de pire, sinon des détails et des destructions.

Toute nouvelle construction est d'un pénible effrayant à comprendre et me semble une régression, positive ou négative. Je suis déçu par les prétendues découvertes de la science, elles avancent si lentement et sont encore tellement loin de comprendre la moindre parcelle de cet univers. Je ne peux qu'apprécier mon imagination où réside, à mon avis, la conceptualisation de l'univers où on l'entend. Appelez-moi un solipsiste, cela ne signifie pas

grand-chose de toute manière. Encore un concept qui ne fait qu'amplifier l'idée de l'éclectisme.

Demain je dirai tout autre chose en rapport à cette philosophie de la vie, mais je respecterai mon point de vue d'aujourd'hui, dussé-je y revenir un jour, qui sait. Cela prouve combien on peut refaire l'histoire de la philosophie du jour au lendemain et qu'ainsi, peu importe l'idée, elle est plutôt volatile et vague. Certaines idées font mal, d'autres font du bien, mais tout cela est bien relatif, puisque aussitôt que je suis déprimé, tout me passe vingt pieds au-dessus de la tête (au troisième étage). Je laisse le troisième étage aux autres, je reçois leur crachat et cela ne m'atteint plus. Je laisse la prétention et les prix Nobel aux autres. Je n'ai plus envie de me battre. Je m'abandonne à l'océan dans l'espoir qu'il m'engouffre.

54

Et vous pensiez que c'était la fin. Comme je suis désolé. Que ce livre n'aura plus de fin. Car j'ai compris que moi-même n'avais plus de fin, de même pour l'univers. Comme des choses se sont passées depuis. Je voyais 150 pages compliquées pour cet Éclectisme, je me disais, cela est assez pour eux. Mais non seulement cela n'était pas assez, personne en une année ne s'est rendu à cette page. Pourtant, ça a été publié en extrait, deux fois. Le début. Jamais la fin. Et pour cause, je m'en allais vers une nouvelle façon de voir l'univers. Ça devait être l'avant-dernier chapitre de ce livre, ma nouvelle théorie de l'univers, avant que cela ne prenne des dimensions scientifiques et que cela devienne un livre en lui-même. Ainsi, ce ne peut faire partie de l'Éclectisme, mais au moins je présente un résumé ici. La théorie du rétrécissement de l'univers, et la théorie universelle de la relativité (la relativité universelle).

Via la théorie de la Relativité d'Einstein et la théorie de la Mécanique quantique, il faut faire le lien et unir les infinis. Là où les planètes sont des électrons et les atomes des systèmes solaires, et seule la physique quantique règle le sort des infinis. J'établis, basé sur les faits que la vitesse de la lumière est toujours constante - peu importe si on voyage presque

à la vitesse de la lumière ou non - et que la distance est relative, et que la distance et les objets rétrécissent et semblent arrêtés dans le temps à des vitesses approchant celle de la lumière, que basé sur ces faits : la vitesse, la distance et la grosseur des objets dans l'univers sont relatives. La Théorie du Rétrécissement de tout ce qui a une vitesse implique la Théorie Universelle de la Relativité, qui implique à son tour que tout est relatif : la distance, la vitesse, la vitesse de la lumière, la grosseur, la masse et l'univers tel qu'on le voit. La masse est également relative selon notre point de vue. Un observateur qui observe un électron pense à tort que cet électron a une masse minuscule et qu'il est très petit, alors que cet électron peut être aussi gros que notre soleil selon le point de vue, avec une plus grande masse.

$E = mc^2$ fonctionne tout de même, car il s'agit ici d'une équivalence entre certaines mesures, mais cela ne reflète pas la réalité, cela n'implique rien d'autre que le fait qu'il existe une certaine équivalence entre l'énergie et la masse d'un objet.

En termes plus clairs, selon Einstein l'espace et le temps sont liés ensemble pour former l'espace-temps. Non seulement le temps est relatif, mais l'espace également, donc la distance. Ainsi, lorsque vous accélérez dans l'espace à presque la vitesse de la lumière, non seulement le temps ralentit, mais la distance rétrécit également. Cela explique pourquoi la vitesse de la lumière d'Einstein est constante (C), parce que peu importe votre vitesse, le temps ralentit et la distance rétrécit. Ainsi vous calculerez toujours la vitesse de la lumière comme étant 300,000 km/s, cela, même si vous allez 20 fois plus rapidement que la vitesse de la lumière.

Car si vous allez plus rapidement que la vitesse de la lumière, le temps et la distance s'ajusteront et le temps que prendra la lumière pour couvrir une distance de A jusqu'à B sera toujours 300,000 km/s.

La vitesse de la lumière n'est donc pas une limite, au contraire, elle est juste une constante. C'est la vitesse à laquelle vous apercevez l'image des choses arriver jusqu'à vous, la vitesse à laquelle la lumière (les ondes) se propage.

Et si deux personnes qui vont à des vitesses différentes calculent la vitesse de la lumière comme étant C, il est clair que ce C n'a pas la même valeur pour chacun d'eux. C est relatif, la vitesse de la lumière change pour chaque observateur. Et la matière et l'énergie ne sont

pas la même chose, bien qu'elles soient équivalentes. Ainsi ce qui se produit et ce que vous voyez sont deux choses différentes.

Les conséquences de ceci sont gigantesques. Cela résout le plus grand problème de la Physique d'aujourd'hui : lier ensemble l'infiniment grand (l'espace, les étoiles) et l'infiniment petit (le monde atomique), où seulement la mécanique quantique explique tout. Et si les objets rétrécissent selon la vitesse et le point de vue, il n'y a point d'infiniment grand et d'infiniment petit.

Aussi il est possible d'aller plus vite que la vitesse de la lumière, et les équations d'Einstein, bien qu'elles expliquent ce que l'on voit (car tout n'arrive jusqu'à nous qu'à la vitesse de la lumière, puisque c'est là la vitesse à laquelle les ondes se propagent dans l'Espace), les équations d'Einstein n'expliquent pas ce qui se passe réellement.

Calculer la vitesse des particules comme on le fait aujourd'hui en utilisant les équations de la relativité d'Einstein est une erreur, ces particules vont bien plus rapidement que la vitesse de la lumière, bien que nous ne pourrions jamais les voir aller plus rapidement que la vitesse de la lumière. C est relatif, ainsi il faut en tenir compte dans toutes les équations d'Einstein et les changer en conséquence.

Cela est une description physique de l'univers, et moi je suis autre. Ici au moins on ne me demande pas de dériver les trois lois du mouvement de Newton. Ce qui semble facile, apparemment. Ce que je me fous de Newton et ces lois du mouvement. Que Newton n'ait jamais existé ne changerait rien à l'affaire. Qu'il ait existé et écrit son Principia me complique l'existence. Ma vie ne saurait plus fonctionner à moins que je dérive ses équations et que le tout fonctionne. Ensuite, il me faudrait embarquer Einstein et ses théories relatives. Ensuite viennent Lorentz et ses théories de transformations. Que voulez-vous que j'y fasse? Déjà je me limite au sens de la physique et des mathématiques. Alors que je viens de si loin au-delà de leur pseudo-science. Car je sais voir ce qu'implique ce que je dis, ce que je sais voir.

Si bien d'être libre, loin de la science, qui demande bien au-delà du rêve. Elle demande des preuves. Les dérivés et les intégrales. Le pourquoi je suis devenu un philosophe, et non un scientifique. Après avoir tout appris, je n'ai jamais rien compris. Pourtant c'est la condition de

la preuve du génie, ou du contraire. Mes yeux ne font plus le point de mire nécessaire pour voir la lumière, pourtant ma théorie en dépend. Dépend du fait que le point de mire est impossible.

Voulez-vous que je raconte la vérité? J'ai vu, j'ai senti, j'ai vécu, au-delà de cela, c'est la misère. Une misère pénible, incompréhensible. Pourtant je vois qu'il n'existe point de distance, et que tous leurs dires prouvent ce fait. Pourtant ils ne l'acceptent pas. Si ce n'était que cela, que je ne vois point de distance. Mais je ne vois point d'accélération, de vitesse, d'existence. Je ne vois rien, car il n'y a rien. Que j'existe pour affirmer cela n'est qu'une illusion, une interprétation du cerveau. Alors que ce cerveau est une illusion. Je suis trop saoul pour voir la réalité en face, et c'est bien ainsi. Car je ne vois que l'idiotie humaine. Et sans doute, je suis le plus idiot de tous.

55

Je vous propose le voyage d'un initié au-delà de tout, la mer, la terre, l'espace. Je vous invite à vivre la plénitude à un taux de vibration au moins égal à celui de l'univers dont vous ne soupçonnez pas l'existence. Je dis, voyez le ciel et les astres, voguez à travers les étoiles... ne voyez-vous pas la terre humide à l'aube du jour ? Les feuilles d'automne aux couleurs multiples qui craqueront bientôt pour devenir minérales ? Motivation à apprécier l'existence, à découvrir avec exactitude ce que le mot amour tente de définir. Car personne n'en a la moindre idée. L'amour n'est tout simplement pas le bon mot. Il n'y a pas plus grande erreur que de s'asseoir et de se demander que faire aujourd'hui. Il n'existe pas de plus grande misère que de se dire le lendemain : les jours et les mois passent, on vieillit et on perd chaque jour davantage l'énergie nécessaire à l'accomplissement d'une destinée.

Je vois un immense champ où toute civilisation est ailleurs. Je vois la nuit dans le foin et les arbres. J'observe une chouette d'un blanc éclatant couvrir des œufs dans le grenier d'une grange abandonnée, à l'abri des poutres déjà en décomposition. C'est la vie à même la mort. Je vois la foudre mettre le feu à la vie et une chouette qui ne sauvera qu'un seul œuf. Cet œuf, c'est vous. Une structure décomposable jusqu'à la dernière molécule, jusqu'au dernier

atome, qui lui-même est décomposable en un milliard de particules qui peuvent devenir immenses pour qui sait faire le point de mire nécessaire. Les idées ne sont-elles pas fortes ? L'imagination n'est-elle pas souvent la seule composante de cette réalité ? Avant d'atteindre les champs, serions-nous sortis du fond des océans ? Dans la noirceur et le calme d'une pression écrasante, pour monter ensuite comme un oiseau vers la surface de la vie, puis voler dans le ciel comme un poisson dans l'espace, trouvant dans chaque consistance de la matière les éléments essentiels à la survie. Jusqu'à la terre ferme, jusqu'au nid qui nous a vu naître pour la énième fois et pourtant la première fois. Il faut s'effondrer de tout son poids entre les branches et les brindilles, respirer le début des jours. Il faut ensuite découvrir ce que sont le soleil et la lune, ce qu'est la lumière du jour et celle de la nuit.

Qui osera encore parler de ce qui est naturel sans savoir ce qu'est la nature de chaque élément et l'infinie capacité de chaque chose. Qui encore ne mérite pas la vie pour ne pas l'avoir regardée une seule fois en face. Qui donc enfermé entre quatre murs de ciment cite des paroles vides pour alimenter la colère et entraîner la destruction de toute vie ? Je dis, écrasez-vous donc dans ce fourré et respirez profondément. Tout le reste n'est que futilité digne des innocents parce qu'incapables d'aspirer en eux les composantes de ce monde. Une vie inspirée n'a que faire des définitions ou du jugement. Elle recherche le bonheur en la plénitude. Elle arrête de penser à un tas de choses insipides pour observer et méditer la vie qui s'organise et se développe.

C'est pourquoi je vois les arbres embrasser les animaux qui s'affairent à leurs provisions hivernales. Si la vie de l'humain pouvait crever d'autant de simplicité... s'émerveiller et travailler à s'approvisionner pour l'hiver. Si la grâce caractérisait chaque personne. Si l'émerveillement et l'éveil étaient possibles à chacun. Les uns ne risqueraient pas de détruire les autres, les détourner de leur raison, les priver de toute énergie. Si l'on peut voir la clarté du jour une seule fois, alors on en connaît l'existence. La quête commence alors. Il existe une continuation de chaque élément. D'une génération à une autre, de la famine à l'abondance, mais également de l'abondance à la famine. Une quête de l'absolu et de la connaissance, qui ignore où est le début et où est la fin, puisqu'il n'y a pas de début comme il n'y aura pas de fin.